ROBERT TURCAN

LES RELIGIONS DE L'ASIE DANS LA VALLÉE DU RHÔNE

TUTA SUB AEGIDE PALLAS
E.J.B.

LES RELIGIONS DE L'ASIE
DANS LA
VALLÉE DU RHÔNE

ÉTUDES PRÉLIMINAIRES AUX RELIGIONS ORIENTALES DANS L'EMPIRE ROMAIN

PUBLIÉES PAR

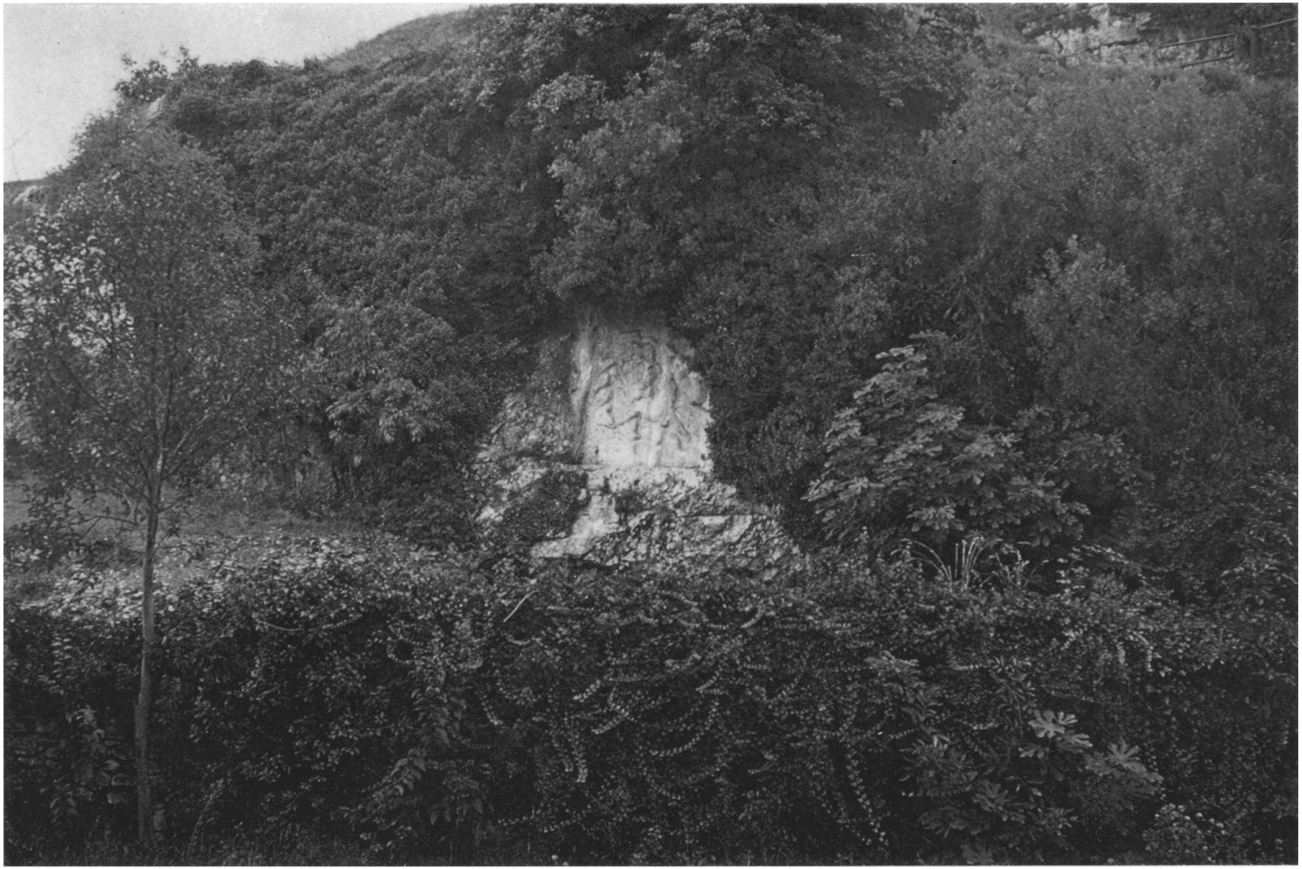
M. J. VERMASEREN

TOME TRENTIÈME

ROBERT TURCAN

LES RELIGIONS DE L'ASIE DANS LA VALLÉE DU RHÔNE

LEIDEN
E. J. BRILL
1972



Bourg-St.-Andéol. Site du *mithraeum*

ROBERT TURCAN

LES RELIGIONS DE L'ASIE DANS LA VALLÉE DU RHÔNE

AVEC UN FRONTISPICE, 37 PLANCHES ET 2 CARTES

LEIDEN
E. J. BRILL
1972

ISBN 90 04 03441 2

Copyright 1972 by E. J. Brill, Leiden, Netherlands

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated in any form, by print, photoprint, microfilm, microfiche or any other means without written permission from the publisher

PRINTED IN THE NETHERLANDS

TABLE DES MATIÈRES

Introduction vii
Abréviations ix

MITHRA 1
- I. Lieux de culte 1
- II. Sculptures 10
- III. Inscriptions 29
- IV. Géographie des trouvailles 43

CYBÈLE ET ATTIS 48
- I. Origines et implantation 48
- II. Delta et Basse Vallée du Rhône. 55
- III. Du Pouzin à Vienne 66
- IV. Vienne. 68
- V. Dea Augusta 75
- VI. Colonia Copia Claudia Augusta 80
- VII. Haute Vallée du Rhône 98

CULTES SYRIENS 103
- I. Jupiter Héliopolitain 109
- II. Jupiter Dolichénien 113
- III. Zeus Bêlos 115
- IV. Dea Syria 117
- V. Adonis, les Vents et l'immortalité astrale. 121

Appendices
- I. *Mesonyctium* 124
- II. Structure et fonction des autels tauroboliques. . . . 128
- III. L'astrologie et les dieux de la semaine 132

Addendum 137

Index géographique 138

Table des planches. 143

Planches I à XXXVII, Cartes 1 et 2 . . . . . . à la fin du livre

INTRODUCTION

Le présent ouvrage n'est pas un répertoire, ni un «corpus», mais une synthèse *préliminaire*, conformément au titre et au but de la collection où Monsieur M. J. Vermaseren a bien voulu l'accueillir.

Notre étude se limite aux religions de l'Asie, ce qui exclut l'Égypte et donc l'isiasme. Nous n'avons pas voulu doubler, même partiellement, l'ouvrage que Monsieur J. Leclant publiera dans la même collection des *Études préliminaires* sur *La religion égyptienne dans la Gaule romaine.*

Géographiquement, «Vallée du Rhône» est entendu ici au sens large, compte tenu notamment des réalités économiques, de la circulation des marchandises et des hommes, des relations de l'arrière-pays avec les deux rives. Ce que nous appelons la région Rhône-Alpes est solidaire du couloir rhodanien, au nord comme au sud.

Tout comme la Durance, la Drôme et l'Isère grossissent les eaux du grand fleuve, les vallées alpines et les routes militaires ont écoulé tout au long du Rhône l'expression de ferveurs, d'espoirs ou d'inquiétudes qui venaient de loin pour s'agréger tantôt aux cultes locaux, tantôt pour s'incruster en marge des communautés gallo-romaines.

Rien de plus divers et contrasté que les paysages ou les climats de cette longue vallée tour à tour marécageuse et montagnarde, brumeuse et limpide, industrielle et viticole, propice au mystère et aux affaires, ouverte à tous les souffles du Midi et du Septentrion, mais aussi aux migrations transalpines. Ce n'est pas seulement par voie d'eau, et de la Méditerranée, qu'elle a reçu les dieux de l'Asie: les légionnaires du *limes* rhéno-danubien, les voies et les cols qui la relient à l'Italie du Nord comme à l'Europe centrale ont également contribué à les y véhiculer.

On s'étonnera et regrettera peut-être qu'un même plan ne commande pas les développements consacrés respectivement aux cultes mithriaques, métroaques et syriens. En fait, ces trois chapitres sont structurés en fonction du matériel documentaire (fort inégal dans l'état actuel des recherches et des trouvailles), en fonction aussi de la diversité des problèmes.

Nous n'avons traité qu'accessoirement et en appendice des témoignages relatifs au fatalisme sidéral, considérant que l'astrologie, telle qu'elle était connue et pratiquée à l'époque romaine, procédait autant et plus de l'astronomie grecque que de l'astrolâtrie «chaldéenne». L'astrologie avait sa place dans presque tous les cultes orientaux, mais tout monument astrologique ne relève pas nécessairement du mithriacisme ou d'une dévotion syrienne.

Nous voulons remercier, enfin, MM. les Conservateurs des Musées d'Avignon, de Die, de Gap, de Genève, de Grenoble, de Nîmes, de Princeton, de Stuttgart et de Valence pour les précisions ou les photographies qu'ils ont bien voulu nous communiquer. MM. A. Audin et M. Euzennat nous ont aussi rendu de précieux services pour l'illustration. Avons-nous besoin d'ajouter que ce livre est grandement redevable aux révisions attentives de M. J. Vermaseren? Que tous veuillent bien trouver ici l'expression de notre gratitude.

Craponne - Le Tourillon, décembre 1971

ABRÉVIATIONS

AC	*L'Antiquité Classique*
AE	*L'Année Épigraphique*
BAC	*Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*
CAGR	*Forma Orbis Romani, Carte Archéologique de la Gaule Romaine*
CIL	*Corpus Incriptionum Latinarum*
CIMRM	*Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis Mithriacae* (M. J. Vermaseren, La Haye, 1956-1960)
CRAI	*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*
CTHS	*Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*
Cumont, *Religions Orientales*^{4}	*Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4e éd., Paris, 1929
Cumont, *Symb. fun.*	*Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942
ÉPRO	*Études Préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire Romain* (coll. publiée par M. J. Vermaseren)
Espérandieu, *Recueil*	*Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine* (continué par R. Lantier), Paris, 1907-1966
Espérandieu, *ILGN*	*Inscriptions latines de Gaule Narbonnaise*, Paris, 1929
IG	*Inscriptiones Graecae*
ILS	*Inscriptiones Latinae Selectae* (H. Dessau)
IGRR	*Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes* (R. Cagnat, G. Lafaye, J. Toutain, Paris, 1901-1927)
MLIA	*Musée de Lyon, Inscriptions Antiques* (A. Allmer & P. Dissard, Lyon, 1888-1893)
MMM	*Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra* (F. Cumont, Bruxelles, 1896-1899)
M. P. Nilsson, *Gesch. gr. Rel.* II^2	*Geschichte der griechischen Religion*, II, *Die hellenistische und römische Zeit*, 2e éd., Munich, 1961
PIR^2	*Prosopographia Imperii Romani*, 2e éd. (E. Groag & A. Stein, Berlin, 1933 et s.)
RA	*Revue Archéologique*
RAE	*Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*
RE	*Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*

RÉA	*Revue des Études Anciennes*
RÉG	*Revue des Études Grecques*
RÉL	*Revue des Études Latines*
RGVV	*Religionsgeschichtliche Versuche u. Vorarbeiten*
RHR	*Revue de l'Histoire des Religions*
RIB	*The Roman Inscriptions of Britain* (R. G. Collingwood et R. P. Wright, Oxford, 1965)
S. Reinach, *RR*	*Répertoire de reliefs grecs et romains*, Paris, 1909-1912
S. Reinach, *RS*	*Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, Paris, 1906-1930

MITHRA

La religion de Mithra a laissé des traces notables dans la vallée du Rhône et les régions avoisinantes.[1] Dans l'état actuel des recherches, les monuments du culte n'y sont pas aussi denses que dans les vallées du Danube et du Rhin: nous tâcherons de voir pourquoi. Mais leur originalité et, dans certains cas, leur qualité artistique nous attestent la ferveur et la vitalité des petites communautés qui, d'Arles à Genève, ont honoré le dieu «invincible».

I. LIEUX DE CULTE

Dans le petit nombre de *mithraea* que nous connaissons ou dont nous pouvons soupçonner l'existence (presque une dizaine en tout), il faut distinguer:

a) ceux dont la localisation est vague ou incertaine;
b) ceux dont la localisation est sûre, mais dont nous ignorons le plan;
c) ceux dont le plan, ou du moins l'aspect général, a été reconnu.

A la première catégorie appartiennent les *spelaea* de Valence, d'Apt et de La Bâtie-Montsaléon. Une dédicace à Cautès du Musée de Grenoble[2] provient de Valence, où le cippe fut trouvé en 1904 dans une cave, rue Sadi-Carnot, c'est-à-dire vers la périphérie de la ville romaine. On n'est guère informé sur les circonstances et le contexte de la découverte. La pierre était-elle entreposée là depuis longtemps? Cette «cave» n'avait-elle pas servi jadis d'antre mithriaque? ou n'avait-elle pas été aménagée dans une partie du *spelaeum*? Nous ne le saurons sans doute jamais.

---

[1] Cf. en général F. Cumont, *MMM*, I, p. 263 et 339; *Les Mystères de Mithra*², Bruxelles, 1902, p. 56 s. et 161 (= *Die Mysterien des Mithra*⁴, Stuttgart, 1963, p. 60 s. et 180).

[2] *AE*, 1905, p. 8, nº 28; Espérandieu, *ILGN*, 258; S. Chabert, *Musée Dauphinois, Catalogue des inscriptions romaines*, Grenoble, 1927, p. 26, nº 6; J. Sautel, *CAGR, Drôme*, Paris, 1957, p. 84, nº 107, 18; A. Blanc, *Valence romaine, Cahiers Valentinois*, 1953, p. 38; Cf. *Valence et son histoire*, Valence, 1961, p. 14. Cette inscription ne figure pas au *CIL*. Ici pl. IV.

Deux autels portant les attributs des dadophores ont été découverts à Apt en 1903.[1] Les indications de F. Sauve permettent d'affirmer par recoupement que ces autels proviennent du quartier dit «Le Clos», où les fouilles ont été fructueuses. La même année dans le même secteur, et plus précisément à l'ouest du nouveau boulevard, on exhuma un bas-relief représentant un dadophore.[2] Du Clos également provient une dédicace à Mercure-Mithra.[3] Ces trouvailles prouvent l'existence d'un sanctuaire dont le décor sculpté, à en juger par les bas-reliefs précités, était d'un art grossier et «populaire».

Si nous en croyons Ladoucette, le mithréum de La Bâtie-Montsaléon (Hautes-Alpes) était installé dans la «villa» d'un notable du pays. On exhuma en 1804, en même temps que trois coupes en terre vernissée, un groupe mutilé de Mithra tauroctone «dans les ruines d'une maison qui d'après sa construction et le grand nombre d'objets curieux qu'on y a recueillis devait appartenir à un des plus riches habitants du *Mons Seleucus*».[4] Mais nous ignorons tout par ailleurs de cette construction et du site précis de la découverte. Le terme de «villa» est mal défini et rien n'assure que le dédicant du groupe en marbre, M. Julius Maternianus, s'identifiât avec le propriétaire de ladite «villa».

L'emplacement du mithréum d'Arles est un peu mieux circonscrit. L'*Aiôn* du Musée fut exhumé en 1598 dans le quartier de la Roquette, alors qu'on creusait les fondations d'un moulin à eau sur le canal de Craponne.[5] Des pans de murs sous le moulin, des pierres de grand appareil avec trous de louve, au Pont de l'Amulette sur le canal, auraient appartenu à ce sanctuaire.[1] On signale aussi des colonnes de granit et des «marbres» parmi les débris dégagés en même temps que l'*Aiôn*;[2] du même mithréum proviendrait une lampe (aujourd'hui au Musée d'Arles)[3] qui représente un homme casqué dépeçant un cadavre humain. L.-A. Constans[4] hasardait l'hypothèse d'une localisation «sous les gradins du cirque», dans «une des chambres de soutènement» sur lesquelles était bâtie la *cavea*. La conjecture n'a en soi rien d'invraisemblable (on connaît le cas des mithréums installés à l'abri d'édifices publics, comme celui des Thermes de Caracalla);[5] il faut avouer pourtant qu'elle n'a bénéficié jusqu'à présent d'aucune confirmation archéologique.

---

[1] F. Sauve, dans *Congrès archéologique de France*, Avignon, 1909, II (Paris-Caen, 1910), p. 106; Espérandieu, *Recueil*, X, p. 227, n° 7623; J. Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, Paris, 1939, p. 7, n° 17.

[2] Espérandieu, *Recueil*, X, p. 220, n° 7613; Ici pl. VIII, 1.

[3] Espérandieu, *ILGN*, 161; Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, p. 9 s., n° 46.

[4] Ladoucette, *Archéologie de Mont-Séleucus*, *Ville romaine*, Gap, 1806, p. 41 s. Cf. F. Vallentin, dans *Bull. de la Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes*, I, 1882, p. 81 s.; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 240, n° 325; *MMM*, II, p. 402 s., n° 280; *CIMRM*, I, p. 310, n° 898.

[5] *MMM*, II, p. 403, n° 281 = *CIMRM*, I, p. 305, n° 879; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 120, n° 142; F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, Paris, 1936, p. 137, n° 7b; A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, III, 1, Paris, 1958, p. 166 s.; III, 2, p. 986 s.

Nous pouvons situer plus précisément le mithréum de Genève: sous les fondations de la cathédrale d'où est issu un autel dédié *Deo Invicto*.[6] Souvent et délibérément, comme on sait, les chrétiens édifièrent leurs églises au-dessus ou sur les ruines d'un sanctuaire païen. La date de l'inscription (201 ap.J.-C.) prouve que l'aménagement de la crypte mithriaque remonte à l'époque de Septime-Sévère au plus tard. Mais nous ignorons tout de l'aspect qu'elle pouvait avoir et de ses dimensions.

Lyon avait un *spelaeum* souterrain. Une lame de cuivre doré consacrée à Mithra y fut trouvée au XVIe siècle (avant 1573) «en un sépulchre à Sainct Just ès fondemens d'une maison privée qu'on bâtissait».[7] Cette maison devait être sise dans l'actuelle rue des Farges d'où provient aussi un relief dédié par le même Aurélius

---

[1] Cf. J. Seguin, *Les antiquitez d'Arles traitées en manière d'entretien et d'itinéraire*, Arles, 1687, II, p. 41; H. Clair, *Les monuments d'Arles antique et moderne*, Arles, 1837, p. 95 (cité par F. Benoît, *ibid.*).

[2] A. Millin, *Voyage dans les départements du Midi*, Paris, 1807-1811, p. 503, n. 1; *CIMRM*, I, p. 306, nº 880.

[3] *CIMRM*, *ibid.* et fig. 228.

[4] *Arles antique*, Paris, 1921, p. 331 et 351.

[5] *CIMRM*, I, p. 187, nº 457.

[6] *CIL*, XII, 2587; *MMM*, II, p. 165, nº 506; *CIMRM*, I, p. 314, nº 916. Cf. E. Howald-E. Meyer, *Die römische Schweiz*, Zurich, 1940, p. 227, nº 110; F. Staehelin, *Die Schweiz in römischer Zeit*³, Bâle, 1948, p. 525, n. 1. La face supérieure de l'autel est creusée en forme de coupe ou de patère. Ici pl. IX.

[7] Paradin, *Mémoires de l'histoire de Lyon*, Lyon, 1573, cité par A. Allmer et P. Dissard, *MLIA*, II, p. 305; *CIL*, XIII, 1771; *MMM*, II, p. 163, nº 493; *CIMRM*, I, p. 312, nº 908.

Secundinus Donatus au dieu Mithra, relief qui, en 1557, était encastré dans une maison voisine de la Porte St-Just.[1] Le mithréum de Lyon était donc proche de la caserne qu'on situe à l'est de la Porte St-Just, près de la Porte de Narbonnaise.[2] Les adeptes de Mithra se recrutaient surtout dans l'armée, et le dédicant des deux monuments mithriaques de Lyon est précisément un militaire,[3] mais qui n'appartenait pas à la cohorte urbaine. Nous savons que beaucoup de soldats libérés de l'armée du Rhin venaient passer leurs années de retraite à Lyon.[4] Ils n'habitaient pas la caserne. Cependant, il est possible qu'ils se soient volontiers groupés dans le même quartier, pour vivre en compagnie des gens de leur classe. La relative proximité du mithréum et de la caserne intéresse la sociologie religieuse. Malheureusement, nous ne savons pas ce qu'est devenu le «sépulchre» ni la disposition exacte des lieux.

Nous ne sommes guère plus renseignés sur le mithréum de Vienne, «petit édifice souterrain et voûté» mis au jour en 1835, lorsqu'un certain M. Peyron entreprit de déblayer le terrain qu'il possédait près de la Halle Neuve en vue d'y bâtir une maison.[5] Cette Halle Neuve est l'actuel Musée des Beaux-Arts qui abrite la Bibliothèque de la Ville. Nous savons que la maison de M. Peyron se trouvait au sud-est de la Halle Neuve, dans la rue qui a longtemps porté son nom. Le mithréum de Vienne était donc situé non loin du théâtre «de Cybèle». Un piédestal consacré à Cautès «paraît avoir fait corps avec la pierre de taille qui formait la première assise de l'angle situé à droite», écrivait Delorme.[6] Autrement dit, les idoles de

---

[1] G. Symeoni, *Illustrazione degli epitaffi e medaglie antiche*, Lyon, 1558, p. 139; *CIL*, XIII, 1772; *MMM*, II, p. 398 s., nº 276; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 12, nº 1745; *CIMRM*, I, p. 312, nº 906. Ici pl. VII.

[2] A. de Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, Lyon, 1846-1854, p. 39 s.; H. Bazin, *Vienne et Lyon gallo-romains*, Paris, 1891, p. 215 s.; Ph. Fabia, *La garnison romaine de Lyon*, Lyon, 1918, p. 15, 33 s.; A. Audin, *Essai sur la topographie de Lugdunum*, Lyon, 1956, p. 123.

[3] *Infra*, p. 39.

[4] Cf. Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 227; Cumont, *MMM*, I, p. 261; *Les mystères de Mithra*^{2}, p. 49 (= p. 53 de l'édition allemande).

[5] F. Lajard, dans *Mém. de l'Inst. Royal de France, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, XV, 1845, p. 202; *MMM*, II, p. 399, nº 277; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 252, nº 340; E. Will, *La sculpture romaine au Musée lapidaire de Vienne*, Vienne, 1952, p. 55, nº 109; *CIMRM*, I, p. 310, nº 901.

[6] T. C. Delorme, *Description du Musée de Vienne*, Vienne, 1841, p. 248;

Cautès et de Cautopatès étaient érigées de part et d'autre de l'entrée, sinon du couloir central, comme à Carrawburgh[1] (Angleterre) et à Deutsch-Altenburg[2] (Autriche). Ces idoles on été retrouvées en 1835, semble-t-il: «Deux génies coiffés du bonnet phrygien, vêtus d'une tunique et d'une chlamyde et tenant chacun un flambeau, l'un relevé l'autre abaissé».[3] Mais déjà au temps de Cumont, ces sculptures étaient perdues. Les ruines de ce même *spelaeum* ont livré l'*Aiôn* du Musée lapidaire,[4] un bas-relief qui devait être placé au fond du sanctuaire, derrière un groupe sculpté de Mithra tauroctone qui pourrait être celui de Princeton, si nous étions sûrs qu'il provient de Vienne.[5] En tout cas, le mithréum de Vienne («un petit édifice»), comme celui de Lyon («un sépulchre»), était de proportions modestes; l'un et l'autre ne réunissaient que des communautés restreintes.

Les deux sanctuaires les mieux connus de la vallée du Rhône sont ceux de Vieu-en-Val-Romey (Ain) et de Bourg-St-Andéol (Ardèche). Découvert en 1869, le mithréum de Vieu (*Venetonimagus*) occupait, comme à Genève, l'emplacement actuel de l'église qui est d'ailleurs en partie construite avec des matériaux de la crypte païenne.[6] Des détails importants sur la fouille ont été relevés et publiés en 1870; toutefois, il ne semble pas qu'aucun plan du monument ait été dressé. Seule fut alors reconnue l'infrastructure du mithréum qui était orienté face au sud.[7] Il s'agissait de deux quadrilatères oblongs contenus l'un dans l'autre. Le petit mesurait 10,30 m. de long sur 3,40 m. de large; le sol de ce quadrilatère intérieur était à 0,30 m. au-dessous du niveau extérieur. Sur trois côtés, les murs du quadri-

---

cf. Allmer-Terrebasse, *Inscriptions de la cité de Vienne*, I, 2, Vienne, 1875, p. 454 s., n° 270; *CIMRM*, I, p. 311, n° 903, 1.

[1] *CIMRM*, I, p. 295, n° 849.

[2] *CIMRM*, II, p. 214 s., n° 1682 et 1688; M. J. Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, trad. franç., Paris-Bruxelles, 1960, p. 49. Cf. aussi le mithréum de Ste-Prisque, etc.

[3] *MMM*, II, p. 399, n° 277 c; *CIMRM*, I, p. 311, n° 903, 3.

[4] *CIMRM*, I, p. 310 s., n° 902; ici pl. V.

[5] *CIMRM*, I, p. 228, n° 605; ici pl. VI.

[6] *Rev. Soc. Sav.*, 1870, p. 86; *Bull. Soc. Antiquaires de France*, 1870, p. 92; Allmer-Terrebasse, *Inscriptions de la cité de Vienne*, I, 3, p. 388 s.; *MMM*, II, p. 397 s., n° 275; *CIMRM*, I, p. 312 s., n° 909.

[7] L. A. Campbell, *Mithraic Iconography and Ideology* (*ÉPRO*, 11), Leyde, 1968, p. 52. Cette orientation donne à penser que le service principal de la journée ou de la semaine était célébré vers midi.

latère extérieur doublaient ceux du quadrilatère intérieur; le quatrième côté correspondait à la façade tournée vers le midi. L'entrée était presque aussi large que le couloir en contre-bas; elle était «précédée d'une fondation en libage sur laquelle paraissaient avoir été établies les colonnes d'un portique». Deux tronçons de colonnes ont été retrouvés «ainsi que des débris de placage en porphyre vert, deux chapiteaux de pilastres en rouge antique». Nous ignorons l'espacement exact des deux quadrilatères; mais, comme l'a conjecturé F. Cumont, la salle intérieure (et inférieure) correspond au couloir central du mithréum, et ce que les inventeurs appelaient les «collatéraux» constitue en réalité les *podia*, reliés au fond de la crypte par un soubassement où l'image cultuelle de Mithra tauroctone était exposée à l'adoration des fidèles. De fait, on a relevé à cet emplacement «la fondation d'un piédestal de proportions considérables et, au milieu d'éclats de marbre en nombre infini, le pouce de l'une des mains d'une statue colossale qu'on a jugé avoir eu de 6 à 7 m. de hauteur». On a retrouvé aussi les bases de deux «autels» en place à 60 cm. en avant du mur de fond; ces deux «autels» étaient vraisemblablement les piédestaux de Cautès et de Cautopatès, érigés de part et d'autre de Mithra.[1] Dans le couloir central, on ramassa des tuiles, des briques, des débris calcinés, des fragments de statues (une tête d'Apollon, un buste revêtu d'un manteau, un reste de «femme drapée»), une lampe en terre. Un boyau creusé dans le roc doublait le mithréum à l'ouest et au nord, mais arrivé au tiers du mur septentrional, il pénétrait de 90 cm. sous l'aire de l'édifice; il avait son dégagement du côté ouest, en avant du portique de façade; voûté en tuf, il mesurait 0,50 m. de large sur 1,20 m. de profondeur. On y découvrit des ossements d'animaux (et même, paraît-il, des ossements humains), de petits vases protégés par des tuiles à rebord, des monnaies de consécration à l'effigie de Claude II. Ce couloir souterrain offre des analogies intéressantes avec la tranchée oblongue creusée dans la partie sud du mithréum de Carrawburgh.[2] Tout ce qu'on peut dire est qu'après avoir servi au dépôt des restes d'animaux sacrifiés, le boyau de Vieu abrita des sépultures peut-être à partir du IVe siècle, car les *antoniniani* de Claude II sont restés longtemps en circulation, et chacun sait qu'on déposait comme oboles de Charon des pièces usées.[1]

---

[1] Cf. *MMM*, I, p. 63 et n. 10.

[2] E. and J. R. Harris, *The oriental cults in Roman Britain* (*ÉPRO*, 6), Leyde, 1965, p. 19. Cf. aussi la fosse du mithréum de S. Prisca: M. J. Vermaseren-C. C. van Essen, *The Excavations in the Mithraeum of the Church of Santa Prisca in Rome*, Leyde, 1965, p. 142 (ch. XVI).

La crypte était éclairée aux heures d'offices par une lampe de bronze munie de chaînes et suspendue par ce moyen à la voûte centrale.[2] Sur le bas-relief mithriaque de Fellbach (au Musée de Stuttgart), une lampe de ce genre figure à droite du dieu tauroctone.[3] En face du mithréum de Vieu, ont été relevées les substructions d'un vaste édifice où les contemporains de la découverte ont voulu voir «un hôpital dépendant du temple». Cet établissement paraît avoir compris des thermes. Le piédestal trouvé au fond du mithréum portait la dédicace d'un *pater patrum*, C. Rufius Eutactus,[4] dont l'épitaphe[5] nous apprend par ailleurs qu'il était médecin. Mais on ne saurait en déduire que les substructions d'en face étaient celles de sa clinique. Quoi qu'il en soit, le mithréum de Vieu avait bénéficié de ses générosités, et les débris de sculpture ou d'architecture attestent la richesse de son décor, remarquable dans une bourgade comme *Venetonimagus*. Quand la crypte a-t-elle été aménagée? Comme aucune reproduction des fragments n'a été publiée, on ne peut rien inférer de leur style. Au milieu du couloir central, un «bloc carré» contenait des cendres et un petit bronze de Magnus Maximus.[6] Cette sépulture et celles du boyau voisin sont postérieures à l'abandon du mithréum, qui demeura donc en service jusqu'à l'époque de Théodose au plus tard, ou, plus vraisemblablement, de Julien l'Apostat. La dédicace de Rufius Eutactus est peut-être contemporaine de la construction du sanctuaire; mais l'épitaphe du médecin mithriaste et de son épouse n'autorise aucune datation précise entre 200 et l'époque tétrarchique.

Nous avons l'avantage de pouvoir encore étudier *de visu* les restes du mithréum de Bourg-St-Andéol.[1] Ils n'en constituent guère que l'infrastructure naturelle. Le sanctuaire est en partie découpé dans un rocher qui s'élève au-dessus d'une esplanade, entre deux ruisseaux, la Tourne et le Grand Goul. Le choix du lieu (un roc et des cours d'eau vive) répondait très exactement à l'exemple donné par Zoroastre et qui servait de règle aux Mithriastes, si nous en croyons Porphyre citant Eubule.[2] Les sources avoisinant le mithréum de Bourg-St-Andéol n'évoquaient pas seulement pour les fidèles le miracle de l'eau;[3] elles servaient au baptême des «Soldats»,[4] aux breuvages rituels dont parle Justin le Martyr[5] et, d'une façon générale, au culte de l'élément aquatique.[6] Le rocher qui se dresse entre les deux sources constituait le mur de fond auquel s'appuyaient les superstructures de l'édifice, comme l'attestaient jadis aux yeux du visiteur deux rainures d'encastrement formant un angle obtus au-dessus du bas-relief cultuel, aujourd'hui cachées par une verdure tenace. Le mithréum avait donc un toit à double rampant, si du moins les deux rainures sont antiques, comme il est probable. L'image de Mithra tauroctone est sculptée dans le roc (pl. I). Mais, comme à l'état naturel cette paroi était inégalement inclinée et peut-être hérissée d'aspérités, il a fallu l'entailler afin d'avoir un mur de fond à peu près orthogonal. On a donc creusé dans le roc une sorte de niche comportant le mur de fond qui porte le bas-relief, deux parois latérales qui l'encadrent et, sous le bas-relief, un rebord horizontal grossièrement aplani. L'image cultuelle s'inscrit dans un trapèze dont les bases ont respectivement 2,72 m. et 2,30 m. de longueur. Le rebord qui longe la grande base, large de 0,25 à 0,30 m., est découpé à 2,30 m. du sol actuel; il a l'aspect d'une table d'autel, mais n'a pu servir à cet office en raison même de la hauteur à laquelle il s'élève et de sa relative étroitesse. Toute trace authentique de maçonnerie romaine a disparu. Le bas-relief lui-même a 2 m. de haut sur 2,08 m. de long. Le sommet du fronton qui le coiffait s'élevait à plus d'un mètre au-dessus de l'image cultuelle (si l'on en juge par les dessins faits avant l'invasion du végétal qui nous dissimule les rainures d'encastrement), soit à quelque 5,50 m. du sol actuel qui est fort usé et sans doute inférieur au niveau antique. A 3,60 m. environ du roc que surmonte le bas-relief, le sol rocheux s'interrompt et le terrain descend en pente douce vers la Tourne. Mais compte tenu des dimensions de l'image cultuelle et de la hauteur du toit, le mithréum devait avoir au moins 10 m. de longueur. Les eaux de ruissellement ont vraisemblablement érodé le sol jusqu'au lit de la Tourne; mais il est de toute façon improbable que le couloir central du sanctuaire ait été directement taillé dans le roc: il dut être en partie dallé ou maçonné. Au pied du mur de fond, les *podia* faisaient peut-être corps avec le rocher qui est taillé à 0,80 m. environ au-dessous du rebord, dans l'axe de la paroi latérale gauche; mais aucune entaille n'est repérable à droite, et l'on peut tout au plus supposer que le couloir central avait un peu moins de 3 mètres de large. En somme, le mithréum de Bourg-St-Andéol pouvait avoir sensiblement les mêmes proportions que celui de Vieu, mais il était orienté à l'est.[1]

---

[1] R. Turcan, *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques*, Paris, 1966, p. 31 s.

[2] *MMM*, II, p. 398, nº 275 f; *CIMRM*, I, p. 313, nº 910 a.

[3] *MMM*, II, p. 341, nº 241; *CIMRM*, II, p. 123, nº 1306, fig. 347.

[4] *CIL*, XIII, 2540; *MMM*, II, p. 163, nº 494; *CIMRM*, I, p. 313, nº 911.

[5] *CIL*, XIII, 2509 = Allmer-Terrebasse, *Inscriptions de la cité de Vienne*, I, 3, p. 390, nº 700.

[6] *CIMRM*, I, p. 313, nº 912 a.

---

[1] *MMM*, II, p. 401, n° 279 = *CIMRM*, I, p. 309, n° 895; cf. J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, p. 133.

[2] Porph., *De antro nympharum*, 6 (p. 60, 5 s. Nauck²). Cf. *MMM*, I, p. 55 s.; A. Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*², Paris, 1930, p. 163 s.; Cumont-Bidez, *Les Mages hellénisés*, Paris, 1938, I, p. 25; II, p. 29 s.; Campbell, *Mithraic Iconography and Ideology*, p. 6 ss.

[3] *MMM*, I, p. 165; Cumont, *Les mystères de Mithra*², p. 115 (p. 123 s. de l'éd. allemande); Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, p. 66, 71-74; Campbell, *op. cit.*, p. 252 s., 337 s.

[4] Tert., *Bapt.*, 5; *Praescr.*, 40; *MMM*, I, p. 307; Toutain, *op. cit.*, p. 131, 133; Loisy, *Les mystères païens*, p. 173.

[5] I *Apol.*, 66, 4; Cumont, *Les mystères de Mithra*², p. 163.

[6] *MMM*, I, p. 104-106, 297; Cumont, *Les mystères de Mithra*², p. 96 (p. 103 s. de l'éd. allemande); Campbell, *op. cit.*, p. 359 s. (*Deus aquae vitalis*).

Vers quelle époque cet «antre» a-t-il été consacré? F. Cumont[2] a fait état des *Actes* du martyre de saint Andéol, qui aurait été emprisonné dans la «crypte» d'un temple de Mars «le très invincible»: *templum invictissimi Martis, sub ipso est crypta constructa.* Il y aurait eu confusion entre *Martis* et *Mithrae,* du fait que le second était moins connu que le premier des scribes médiévaux. Comme le martyre de saint Andéol est daté du 1er mai 202 et que le temple est donné comme de construction récente (*coeptum fieri templum*), la consécration de l'antre remonterait aux premières années du IIIe siècle après J.-C. De fait, la composition et le style du relief n'autorisent guère une datation postérieure à l'époque sévérienne.

---

[1] *CIMRM,* I, p. 309, n° 897; cf. Campbell, *op. cit.,* p. 51.

[2] *MMM,* II, p. 402.

L'hypothèse de F. Cumont ne soulève donc aucune objection majeure, même si les *Acta Martyrum* doivent être exploités avec prudence.[1]

Il faut noter que ce type de mithréum adossé à une ou deux parois rocheuses[2] n'est pas attesté par le seul exemple de Bourg-St-Andéol. On l'a reconnu aussi à Scarbantia (Kroisbach) en Pannonie[3] et à Schwarzerden en Rhénanie.[4] Un mithréum de grandes dimensions (61,50 m. de long sur 8 m. de large) a été reconnu à Nyon, sur les bords du lac Léman: il jouxtait l'annexe du forum; ses banquettes reposaient sur des supports de 0,50 m. de hauteur. La découverte d'un autel dédié *[Deo] Inv*(*icto*) confirme la fonction mithriaque du local.[5]

II. SCULPTURES

Le groupe mutilé de Mithra tauroctone trouvé en 1804 à La Bâtie-Montsaléon fut d'abord déposé à la Préfecture de Gap où Millin le vit avant 1807. Il fut expédié ensuite à Paris avec plusieurs des objets exhumés à l'occasion des fouilles du préfet Ladoucette; mais on les emballa si bien «que la plupart furent trouvés brisés à leur arrivée à destination».[6] On ne sait trop ce que sont devenus ces débris. Mais le Musée de Gap conserve une collection de dessins exécutés au moment même de la fouille par l'ingénieur Janson.[7] Le dessin du groupe nous montre Mithra s'arc-boutant du pied droit et appuyant son genou gauche sur le taureau. Le torse du tauroctone avait disparu au moment de la découverte et le bas du corps était en partie mutilé. On distingue les plis flottants de son exomis. A droite, un chien s'élance entre les deux pattes antérieures du taureau; à gauche, sous un scorpion qui devait pincer les testicules (invisibles sur le dessin et sans doute endommagés sur le marbre), ondule un serpent qui relève sa tête vers la droite, sous les pattes antérieures du chien. Ce schème autorise un parallèle avec d'autres exemplaires du même type: ainsi les groupes de Vellétri,[1] de l'ancien Musée du Latran,[2] du Musée Capitolin,[3] de la Salle des Animaux au Vatican,[4] de Venise,[5] dont la chronologie s'échelonne de l'époque antonine aux alentours de 250. A en juger par le dessin de Janson, les musculatures étaient assez délicatement rendues; le chien est bien découplé et s'élance avec souplesse; les plis nombreux et onduleux de l'exomis trahissent une sorte de maniérisme qui fait songer aux premiers frémissements du baroque aurélocommodien. Mais, faute de pouvoir étudier précisément la facture du monument, il est impossible de risquer une date entre 160 et 230. Toutefois, l'exomis impose un parallèle avec l'exemplaire d'Ostie,[6] qu'on peut dater de 120-140. Aussi je pense que cette sculpture (jugée par F. Cumont[7] d'un «assez bon travail») appartient plutôt à la fin de l'époque antonine ou, au moins, du second siècle après J.-C.

---

[1] Sur le martyre de saint Andéol, cf. aussi J. Messié, *Bourg-St-Andéol, notice historique et guide* (s.d.), p. 20 s.; C. Boisse, *Le Tricastin des origines à la chute de l'Empire Romain*, Valence, 1968, p. 169 s. D'aucuns ont voulu reconnaître un sanctuaire mithriaque au lieu dit de «Montauri» situé au sud des «Rabastes»: hypothèse gratuite que n'autorisent ni une inscription, ni un bas-relief, ni le moindre indice (*ibid.*, p. 141).

[2] Cf. *MMM*, I, p. 57; Toutain, *op. cit.*, p. 133 s.

[3] *MMM*, II, p. 327, n° 223 = *CIMRM*, II, p. 203, n° 1636.

[4] *MMM*, II, p. 383, n° 258 = *CIMRM*, II, p. 112, n° 1280; cf. aussi le mithréum de S. Giorgio (*Epidaurum*): *MMM*, II, p. 334, n° 233 = *CIMRM*, II, p. 261, n° 1883.

[5] Staehelin, *op. cit.*, p. 562, n. 1; E. Pelichet, dans *Jahresbericht d. Schweizerischen Gesellschaft f. Urgeschichte*, 35, 1944, p. 60 s.; 36, 1945, p. 64 s.; L. Bosset, dans *Rev. Hist. Vaud.*, 53, 1945, p. 42; 55, 1947, p. 46; *CIMRM*, II, p. 142, n° 1392.

[6] D.-S. Honorat, dans *Bull. de la Soc. d'Et. des Hautes-Alpes*, I., 1882, p. 268.

[7] Les dessins ont été faits «sur le lieu même» des fouilles (*ibid.*, n. 2).

Ladoucette ajoutait peut-être de son cru un détail qu'aucun dessin n'autorise à confirmer: «Au-devant du groupe, un enfant porte le flambeau levé, et de l'autre côté, un enfant a le flambeau renversé».[8] S'agit-il de deux sculptures trouvées en même temps que le groupe, mais séparées du groupe? Dans les mithréums où l'image cultuelle était, comme à La Bâtie, un groupe statuaire, les dadophores étaient souvent érigés de part et d'autre de Mithra sur des socles différents. C'était sans doute le cas à *Mons Seleucus*. Mais on ne saurait dire qu'ils ont été effectivement ou du moins partiellement retrouvés, comme le suggéreraient les termes du préfet archéologue.

---

[1] Aujourd'hui au Louvre: *MMM*, II, p. 248, nº 90 = *CIMRM*, I, p. 112, nº 208 et fig. 67.

[2] *MMM*, II, p. 206, nº 20 = *CIMRM*, I, p. 164, nº 370 et fig. 107.

[3] *MMM*, II, p. 479, nº 10 bis = *CIMRM*, I, p. 167, nº 385 et fig. 110.

[4] *MMM*, II, p. 209, nº 28 = *CIMRM*, I, p. 214, nº 548 et fig. 155.

[5] *MMM*, II, p. 223, nº 56 = *CIMRM*, I, p. 222, nº 584 et fig. 161.

[6] *CIMRM*, I, p. 118, nº 230 et fig. 69.

[7] *MMM*, II, p. 403.

[8] *Bull. de la Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes*, I, 1882, p. 81 et 267. D.-S. Honorat (*ibid.*, p. 268 et n. 2) remarquait déjà que sur un dessin de Janson, il n'y a pas d'enfants, comme le prétendait Ladoucette (*Histoire des Hautes-Alpes*³, 1848, p. 338 s.).

Un autre groupe en marbre blanc, qu'abrite aujourd'hui l'Art Museum de l'Université de Princeton, passe pour avoir été trouvé dans la vallée du Rhône, à Vienne ou près de Vienne.[1] Il fut acheté avec d'autres objets pour former une collection en mémoire d'A. Marquand, mort en 1924. On ignore à quelle source a été puisée cette indication de provenance, mais l'imprécision du renseignement n'en compromet pas la véridicité. Quel intérêt avait-on, en effet, à faire valoir faussement une origine rhodanienne, plutôt qu'italienne ou même orientale? Nous savons qu'à Vienne les fouilles clandestines ou les trouvailles fortuites ont toujours été fructueuses. Ce groupe qui mesure 0,60 m. de haut rentre typologiquement dans la même série que celui de La Bâtie-Montsaléon, sauf que le chien s'élance, non pas entre les pattes antérieures du taureau, mais bien le long de la cuisse antérieure droite pour lécher le sang qui s'écoule au-dessus de l'épaule. Mithra y porte le pantalon perse (anaxyrides). Comme sa chemise à manches et sa *candys* qui claque au vent, ses anaxyrides sont froissées de plis plus ou moins marqués. Les courbes de la *candys* sont fermement mais lourdement contrastées; la chemise est sillonnée de rainures plus sommaires et plutôt raides; de simples incisions suggèrent les froncements du pantalon. Les pieds ne sont que dégrossis. Les musculatures et les frémissements cutanés du taureau sont assez discrètement indiqués; la tête est l'œuvre d'un bon artisan animalier. Si les boucles qui encadrent le visage du dieu tauroctone sont presque toutes ponctuées au trépan, on n'y relève cependant pas d'effet de majoration trop voyant. La physionomie de Mithra est ardente, mais d'une ardeur dominée par une sérénité calme et volontaire, sans pathos artificiel ou insistant. Cette œuvre d'assez bonne facture, d'un goût déjà baroque, mais étranger à tout expressionnisme excessif, est de toute façon antérieure à 250. Mais, comme dans le cas du groupe de La Bâtie, entre 180 et l'époque de Sévère-Alexandre il est difficile de se prononcer résolument. Le fait que le groupe de Vienne-Princeton est en marbre blanc (de Luni?) autorise à supposer qu'il a été dégrossi ou même exécuté en Italie, peut-être à Rome, avant d'être transporté en Narbonnaise. La facture en est d'ailleurs romaine plutôt que gallo-romaine, et s'apparente à celle des sarcophages sculptés vers 220.

---

[1] Elderkin, dans *Art and Archaeology*, 20, 1925, p. 118; S. Reinach, *Rép. de la stat. gr. et rom.* VI, Paris, 1930, p. 107, 6; Espérandieu, *Recueil*, X, suppl., p. 133 s., n° 7457. Le groupe figure dans *CIMRM*, I, p. 228, n° 605, au nombre des monuments originaires de Rome, sur la foi d'un renseignement fourni par F. Cumont qui l'aurait vu dans le commerce des antiquités. L'Art Museum ne lui connaît pas d'autre état-civil que sa découverte dans la région de Vienne, comme a bien voulu nous l'assurer M. F. F. Jones, Curator of classical Art. Ici pl. VI.

Le Musée Lapidaire d'Arles possède une tête coiffée du bonnet phrygien qui paraît bien être un Mithra plutôt qu'un Attis.[1] Cette tête est de provenance locale et en marbre d'Italie, comme le groupe de Vienne-Princeton. L'expression du visage est comme parlante et passionnée; le dieu a la bouche et le regard expressifs, l'arcade sourcilière bien découpée, les pupilles pointées au trépan, les lèvres entr'ouvertes. Rehaussée d'habiles contrastes, la chevelure est d'un coloris énergique et vivant. L'étoffe lourde et empesée, presque «métallique», du bonnet phrygien porte la marque d'un ciseau ferme et sobre. A Rome, où la pièce a vraisemblablement été travaillée, comme le groupe de Vienne-Princeton, ces traits de style caractérisent bon nombre de produits exécutés entre 220 et 240. Il est plus difficile de savoir si un débris trouvé à Vienne en 1835, et figurant un bonnet phrygien, représentait Mithra plus précisément qu'Attis ou un dadophore.[2] On n'a aucun renseignement utile sur la facture et le style de cette sculpture qui semble avoir disparu. C'est aussi le cas à Vieu d'une statue cultuelle de proportions colossales dont seul un pouce fut identifié au moment de la fouille.[3]

Généralement, l'image du tauroctone était sculptée en bas-relief.

---

[1] Espérandieu, *Recueil*, III, p. 370, n° 2534; *CIMRM*, I, p. 306, n° 881. Hauteur: 0,29 m.

[2] *MMM*, II, p. 399, n° 277 b; *CIMRM*, I, p. 311, n° 903, 2.

[3] *CIMRM*, I, p. 314, n° 913. La statue aurait eu de 6 à 7 m. de hauteur, mais à supposer qu'elle figurât le personnage debout; s'il s'agissait du Tauroctone, il faudrait réduire de moitié (ce qui représente une dimension considérable et même exceptionnelle, pour ne pas dire invraisemblable).

Le seul exemple connu dans la Vallée du Rhône est celui de Bourg-St-Andéol.[1] Mithra y figure sous la courbe d'un arc entaillé de place en place, à des distances inégales, pour simuler les aspérités bordant l'ouverture d'un antre. Cette façon d'évoquer un paysage montueux ou rocailleux est une convention courante dans l'art romain et paléochrétien. Le sacrifice du taureau est donc censé se passer dans une grotte, et, dans un mithréum découpé en partie dans le roc, l'illusionnisme du relief devait être d'autant plus saisissant. Au-dessus de l'arcade caverneuse, dans ce qu'on pourrait appeler les écoinçons, surgissent les bustes de *Sol* à gauche, de *Luna* à droite; entre les deux «médaillons» le roc est grossièrement évidé pour donner du relief à l'arcade. Dans la caverne même, à gauche au-dessous du buste héliaque, le corbeau est perché sur une assise pierreuse. La composition de la tauroctonie proprement dite est très simple. On la retrouve, par exemple, sur trois monuments de Rome[2] et sur le relief de Fiano Romano.[3] Sur ce dernier, comme sur ceux du Palazzo dei Musei,[4] du Musée de Berlin[5] et de la Salle des Animaux,[6] le serpent ondule sous le scorpion qui attaque les testicules, tandis que le chien s'élance d'un bond vers la blessure pour en lécher le sang. Sur ces quatre exemplaires aussi, comme sur le relief de Bourg-St-Andéol, l'encadrement de la scène est dégrossi en manière de grotte. Les bustes des deux luminaires figurent également sur ceux de Fiano Romano, de Berlin, du Palazzo dei Musei et du Belvédère au Vatican[7] (l'exemplaire de la Salle des Animaux les représente aussi, mais en pied, dans leur quadrige respectif). Cette composition correspond au schème ancien. Cautès et Cautopatès ont été, comme on sait, «accolés comme des figurants» au groupe primitif.[1]

---

[1] *MMM*, II, n° 279, p. 401; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 286, n° 422; *CIMRM*, I, p. 309, n° 896. Dans la typologie de L. A. Campbell, le bas-relief de Bourg-St-Andéol correspond au «sous-type» DE (*Mithraic Iconography and Ideology*, p. 3) du type I (*ibid.*, p. 1 et 51). Il mesure 1,50 m. de haut sur 2 m. de long. Je ne vois pas que Mithra porte un «fourreau attaché à sa ceinture», comme l'affirme J. Messié (*Bourg-St-Andéol*, p. 113) qui a cru reconnaître ce détail dans un pli accentué de la tunique du Tauroctone. Ici pl. I.

[2] *CIMRM*, I, p. 184, n° 437 (fig. 123); p. 213, n° 546 (fig. 154); p. 215, n° 554 (fig. 158).

[3] *Ibid.*, p. 238, n° 641 (fig. 179). Cf. aussi les exemplaires napolitains n° 173 et 174 (fig. 48-49), un exemplaire du Musée Capitolin (n° 356, fig. 102), etc. . .

[4] *Ibid.*, p. 184, n° 437, fig. 123.

[5] *Ibid.*, p. 226, n° 598, fig. 172 (avec Tellus au sol).

[6] *Ibid.*, p. 215, n° 554, fig. 158.

[7] *Ibid.*, p. 213, n° 546, fig. 154.

Le relief rupestre de Bourg-St-Andéol a du modelé, du mouvement et de la vigueur. Tout y palpite à l'unisson dans l'instant pathétique. La cape de Mithra qui claque au vent, comme dans le groupe de Vienne-Princeton, mais avec plus d'ampleur, est animée d'un souffle large. La voûte rocheuse n'est pas échancrée, comme sur les produits de facture populaire ou tardive, de fentes schématiques et sommaires, mais d'anfractuosités inégales et pittoresques. Autour de *Sol* et de *Luna*, de l'antre et du corbeau, les évidements veulent mettre en valeur les motifs majeurs du drame cosmogonique. Comme les méandres de la *candys* et les ombres qui séparent les proéminences de l'arcade caverneuse, ces effets de contraste manifestent un souci d'expressivité qui exclut, semble-t-il, une date antérieure à 170-180. D'un autre côté le volume des formes, bien proportionnées et d'un juste modelé, leur frémissement dynamique aussi, les différencient à première vue des reliefs durs et linéairement figés de la seconde moitié du IIIe siècle. Celui de Bourg-St-Andéol est certes trop fruste et corrodé pour autoriser des comparaisons de détail avec des produits bien conservés et bien datés. Toujours est-il que la composition et le style de cette œuvre imposante ne contredisent aucunement la datation que proposait F. Cumont sur la foi des Actes — dûment corrigés — de saint Andéol.

Quelle est la signification religieuse du relief? Le serpent ondule sous le scorpion qui, en mordant les testicules du taureau, veut empoisonner les sources de la vie. Dans la tradition iranienne, le serpent est lié à l'esprit du Mal.[2] Le chien, en revanche, s'élance à droite pour boire le sang là où il n'est pas encore vicié.[3] Nous savons que les Mazdéens vouaient les reptiles et les scorpions à une même exécration, mais comptaient le chien parmi les créatures d'Ahura Mazda. Pour Saxl[1] et Cumont,[2] le serpent est (comme dans l'imagerie religieuse gréco-romaine), le symbole ou l'esprit de la terre, fécondée par le sang du taureau. Les interprétations ont peut-être varié dans l'espace et dans le temps, d'une communauté à l'autre, faute d'une véritable «Eglise» mithriaque, centralisée et conservatrice du dogme. Mais il est certain que le mouvement et la répartition du bestiaire sculpté suggéraient à beaucoup de mithriastes l'affrontement du Bien et du Mal dans le monde issu du taureau sacrifié. Le chien, par son emplacement même, est d'un autre bord que le serpent. Du fait que la composition correspond au schème primitif, la distribution des motifs n'y doit pas être indifférente.

---

[1] *MMM*, I, p. 204; E. Will, *Le relief culturel gréco-romain*, Paris, 1955, p. 194; L. Zotović, *Les cultes orientaux sur le territoire de la Mésie Supérieure* (*ÉPRO*, 7), Leyde, 1966, p. 14.

[2] Cumont, *Les mystères de Mithra*^{2}, p. 114 (p. 123 de l'éd. allemande); Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, p. 188; Bidez-Cumont, *Les Mages hellénisés*, II, p. 102, n. 4.

[3] Mais le serpent dresse la tête dans la même direction, ce qui ne prouve pas qu'il soit l'allié du chien; les deux animaux sont au contraire en concurrence directe. *Contra*: Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, p. 58; Campbell, *op. cit.*, p. 15 ss. (qui ne m'a pas convaincu).

Luna a deux cornes de taureau et même une oreille de taureau.[3] Cet aspect implique toute une série de croyances qui assimilent ou associent le taureau à la lune.[4] Des reliefs comme celui de Dieburg représentent le taureau dans un croissant lunaire.[5] Porphyre expliquait que les âmes sont «nées du taureau», parce qu'elles émanent de la lune qui préside à la génération.[6] Plusieurs monuments mithriaques la figurent dans un char attelé de taureaux.[7] Nous savons aussi la part importante qu'avait l'astrologie dans le rituel et les représentations de la secte. Or, les astrologues plaçaient l'exaltation de la lune dans le Taureau,[8] car, «après sa conjonction avec le soleil dans le Bélier, elle commence à croître dans le Taureau», premier signe du trigone lunaire.[9]

A gauche, le chef radié de *Sol* pouvait aussi donner lieu à des interprétations archéologiques. On compte, en effet, onze rayons bien distincts auxquels s'ajoute, à droite, une arête encore perceptible, taillée très exactement au niveau du premier rayon de gauche et symétriquement à celui-ci; de toute façon, le sculpteur n'aurait pas taillé onze rayons s'il n'avait voulu en faire douze; ayant mal calculé l'utilisation de l'espace disponible, il n'aura qu'indiqué l'arête supérieure du douzième rayon. Cette représentation, qui n'est pas exceptionnelle dans le cycle héliaque et mithriaque,[1] fait évidemment allusion au cours annuel du soleil dans les douze signes du zodiaque. On connaît bon nombre de peintures ou reliefs qui montrent le Tauroctone entouré par les constellations zodiacales.[2] Sans doute parce qu'il est le maître ou du moins l'indicateur du temps, *Sol* a, au moment propice, averti Mithra, par l'entremise du corbeau, d'avoir à immoler le taureau. Il n'est pas indifférent d'observer que, le mithréum de Bourg-St-Andéol se trouvant orienté à l'est, son bas-relief cultuel pouvait être frappé par les rayons du soleil levant aux équinoxes de printemps et d'automne.[3] L'ouverture des portes à l'aurore devait être célébrée avec autant de solennité que dans le culte isiaque.

---

[1] *Mithras. Typengeschichtliche Untersuchungen*, Berlin, 1931, p. 20 et 60.

[2] *MMM*, I, p. 80, 102 s., 192.

[3] Cf. *CIMRM*, I, p. 309 (communication d'E. Thévenot). Cet exemple n'est pas isolé: Campbell, *op. cit.*, p. 136 s., 232 s.

[4] R. Dussaud, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie* (Coll. «Mana», I, 2), Paris 1949, p. 56; J. Starcky, *Palmyre*, Paris, 1952, p. 90 s. (D'après Horapollon, *Hierogl.*, I, 10, le scarabée tauriforme est consacré à la lune). Cf. J. Bidez, *Vie de Porphyre*, Gand, 1913, p. 23*, l. 9.

[5] Cf. Campbell, *op. cit.*, p. 336 (*scapha lunata*).

[6] *De antro nympharum*, 18; Campbell, *op. cit.*, p. 251 s.

[7] Campbell, *op. cit.*, p. 139 s.

[8] A. Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 197, 204.

[9] *Ibid.*, p. 197.

De Mithra pétrogène, on ne connaît dans la vallée du Rhône qu'un exemple sûr; encore s'agit-il d'un monument aujourd'hui perdu. Ce fragment de marbre blanc trouvé à Vienne dans les mêmes conditions que les autres monuments mithriaques, en 1835, figurait Mithra naissant du rocher, un couteau dans la main droite, conformément à une iconographie traditionnelle connue par ailleurs.[4] F. Cumont qui avait vu le relief le qualifiait de «travail très médiocre», ce qu'on dit souvent de pièces endommagées dont l'appréciation est difficile. On a supposé que le relief de Lyon[1] où est sculpté un serpent représentait le rocher de Mithra *petrogénès*, car lorsque la pierre était encore encastrée dans l'escalier de l'Hôtel Chevrières,[2] elle était surmontée d'une tête portant les cheveux noués par derrière. Cette tête aurait été celle de Mithra. Mais Cumont remarquait justement que le chignon ferait plutôt songer à une femme, et rien ne garantit que cette tête ait réellement fait partie du relief mithriaque: on aimait jadis à mêler des parcelles de sculptures hétérogènes dans un «pasticcio» à l'italienne.

---

[1] *CIMRM*, I, p. 238, n° 641, fig. 179; Z. Kádár, *Die kleinasiatisch-syrischen Kulte zur Römerzeit in Ungarn* (*ÉPRO*, 2), Leyde, 1962, p. 39 et pl. III, 5. Sur le bas-relief de S. Lucia in Selce (*CIMRM*, I, p. 163, n° 368, fig. 106), on distingue onze rayons, mais le corbeau en cache un douzième. Ailleurs, là où l'on ne compte que onze rayons (*ibid.*, p. 239, n° 641, fig. 180; p. 217,n° 798, fig. 217), c'est faute de place que le sculpteur n'en a pas taillé un douzième. Le plus souvent, *Sol* porte sept rayons en tant que «chorège» des planètes. Cf. M. P. Nilsson, *Gesch. gr. Rel.*, II², p. 507 ss.

[2] Cf. W. et H. G. Gundel, *Astrologumena* (Sudhoffs Archiv, 6), Wiesbaden, 1966, p. 308; Campbell, *op. cit.*, p. 44 s. et *passim*.

[3] Sur l'orientation équinoxiale, cf. Campbell, *op. cit.*, p. 74 s. A noter que le signe du Taureau marque l'équinoxe de printemps: *ibid.*, p. 72.

[4] *MMM*, II, p. 400, n° 278; *CIMRM*, I, p. 311, n° 904. Sur le *deus saxigenus*, cf. M. J. Vermaseren, *The miraculous Birth of Mithras*, *Studia archaeol. G. van Hoorn oblata*, Leyde, 1951, p. 93-109; Campbell, *op. cit.*, p. 272 ss.

Des images sculptées de dadophores sont signalées à Vienne, à Apt et peut-être, on l'a vu, à La Bâtie-Montsaléon. A Vienne, la fouille de 1835 a livré «deux génies coiffés du bonnet phrygien vêtus d'une tunique et d'une chlamyde, et tenant chacun un flambeau, l'un relevé, l'autre abaissé».[3] Ces statues avaient disparu au temps où F. Cumont publiait son corpus mithriaque. Leur existence ne prouve pas qu'à Vienne l'image cultuelle était un groupe; il faut néanmoins la rapprocher du fait que le groupe de Princeton passe pour provenir de Vienne. A Apt, parmi les trouvailles faites au Clos en 1903, comptent deux «autels» en pierre commune qui représentent, non les dadophores, mais leurs attributs: sur l'un d'eux figure une torche levée, sur l'autre une torche abaissée.[4] Ces deux reliefs sont d'un travail sommaire; huit baguettes grossièrement moulurées décorent respectivement la base et le couronnement; le fût taillé irrégulièrement porte une image très maladroite du flambeau: un bâton et des flammes indiquées par des bourrelets flexueux. J. Sauve[5] interprétait erronément ces torches comme des «thyrses», peut-être en raison de leur minceur. Un bas-relief de même fabrique[6] et taillé dans la même pierre représente un homme vêtu d'une *exomis*, qui flotte comme une jupe courte, et d'une cape; il tient transversalement de la main gauche un long bâton, qui a tout l'air d'une torche, et lève la main droite. La tête a disparu et l'on ne saurait affirmer qu'il portait un *pileus*. Détail curieux: à droite, au sol, figure un petit coq qui tourne la tête à droite. Or, c'est également au Clos (et toujours en 1903) qu'on a découvert une dédicace à Mercure-Mithra,[1] et l'on sait que le coq est un des attributs du Mercure gaulois. Nous avons là deux témoignages du syncrétisme local, et d'autant plus probants que ces bas-reliefs sont des produits de l'art populaire indigène. Les plis de l'*exomis* sont appuyés, schématiques et banalement répétés; la cape est lourde, épaisse et massive, en contraste avec l'atrophie des jambes grêles et fluettes. Les produits de cet art naïf qui ne relève d'aucun style sont difficiles à dater. Leur exécution remonte probablement à l'époque des dédicaces à Mars et à Mercure-Mithra sur lesquelles on reviendra plus loin.[2]

---

[1] *MMM*, II, p. 398, n° 276; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 12, n° 1745; *CIMRM*, I, p. 312, n° 906. Ici pl. VII.

[2] J. Spon, *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon*, éd. Montfalcon, Lyon, 1857, p. 30.

[3] *MMM*, II, p. 399, n° 277 c; *CIMRM*, I, p. 311, n° 903, 3.

[4] Espérandieu, *Recueil*, X, p. 227, n° 7623; Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, Paris, 1939, p. 7, n° 17; *CIMRM*, I, p. 330, n° 998.

[5] *Congrès archéologique d'Avignon*, 11, p. 106.

[6] Espérandieu, *Recueil*, X, p. 220, n° 7613; *CIMRM*, I, p. 330, n° 997. Ici pl. VIII, 1.

Créature d'Ahriman, le serpent peut aussi symboliser un aspect de Mithra ou de *Sol*.[3] Le relief de Lyon, qui fut encastré successivement dans le mur d'une maison voisine de la Porte St-Just, puis dans l'escalier de l'Hôtel Chevrières, et qu'abritait naguère le Cabinet des Médailles (Paris, Bibliothèque Nationale),[4] nous montre un reptile ondulant sur les aspérités d'un roc et contournant une dédicace DEO INVICTO / MITHR(*ae*).[5] L'authenticité de ce document a été contestée par L. Renier et Chabouillet,[6] mais pour des raisons indirectes. A l'examen, F. Cumont ne constatait aucun motif sérieux de le suspecter. Les exemplaires faux de ce type ne sont que des imitations inégales du marbre de Paris.[7] Ce bas-relief est d'une facture et d'un style assez souples pour qu'on puisse le dater de la fin du IIe-début du IIIe siècle ap. J.-C. Sur un bas-relief d'Aquincum,[1] Mithra tenant un couteau et une torche surgit d'un rocher qu'enlace un serpent. Mais rien n'assure que la dédicace sculptée de Lyon était surmontée du même Mithra pétrogène.

---

[1] Espérandieu, *ILGN*, 161; Sautel, *CAGR, Vaucluse*, p. 9 s., n° 46. M. A. Dumoulin, Conservateur des Musées d'Apt et de Cavaillon, m'apprend que cette inscription et le dadophore, entreposés à l'Hôtel de Ville d'Apt en 1903, n'ont pas été retrouvés en 1952, au moment où il a constitué le Musée. Les deux autels représentant les torches de Cautès et Cautopatès ont également disparu.

[2] *Infra*, p. 34 et 41.

[3] *MMM*, I, p. 79 s., 294; Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, p. 101 et 104; M. P. Nilsson, *Gesch. gr. Rel.*, II^2, p. 498-500; Campbell, *op. cit.*, p. 16.

[4] *MMM*, II, p. 398, n° 276; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 12, n° 1745; *CIMRM*, I, p. 312, n° 906; ici pl. VII. Le relief est maintenant au Louvre.

[5] *CIL*, XIII, 1772; *CIMRM*, I, p. 312, n° 907.

[6] *RA*, 1886, II, p. 73.

[7] *MMM*, II, p. 399; Espérandieu, *l.c.*

Les anciens comparaient la révolution annuelle du soleil suivant l'écliptique aux courbes sinueuses d'un serpent. Aussi un autel du Vatican[2] (Cortile della Pigna) consacré à Mithra «Soleil invincible» est-il décoré d'un serpent à tête radiée qui s'enroule au-dessus du couronnement, autour d'une base cylindrique. Cette base devait supporter, pense M. J. Vermaseren, une statue d'*Aiôn*. On a retrouvé à Orange[3] un fragment de tablette en marbre qui représente un serpent radié, «gardien d'un temple», commentait J. Sautel.[4] Mais nous savons que la colonie militaire d'Orange comptait des mithriastes, comme cet Ulpius Silvanus, vétéran de la IIe légion Auguste, qui consacra le bas-relief du mithréum de Walbrook où le tauroctone est cerclé dans un zodiaque.[5] Orange n'est pas si éloigné de Bourg-St-Andéol que ses vétérans n'aient pu connaître et fréquenter le mithréum de la Tourne.

En tout cas le culte de *Sol* avait, dans le dernier quart du IIIe siècle, de fortes attaches avec la religion mithriaque. F. Cumont classait dans son corpus un bas-relief d'Aix-en-Provence originaire du quartier de «La Torse».[6] C'est un autel sans base ni couronnement. La face antérieure représente, dans une sorte de niche dont l'arcade repose sur deux pilastres corinthiens à cannelures et rudentures, le Soleil vu de front sur un quadrige sortant des flots; dans sa chevelure, sept cavités «font présumer l'existence antérieure de sept rayons de métal», en bronze doré vraisemblablement. Cet attribut qui fait de *Sol* le chorège des planètes, ou plus précisément le recteur des sept sphères du ciel, n'est pas rare dans l'imagerie mithriaque. Le manteau de l'aurige étincelant s'enfle derrière lui. Cette *velificatio* est aussi le symbole de sa puissance cosmique:[1] c'est une façon de représenter la voûte céleste. Espérandieu donnait ce relief comme un «travail de la décadence». Le cadre architectonique, qui n'est pas un simple artifice décoratif de présentation mais consacre le dieu dans un temple symbolique, rappelle une mode sévérienne qu'illustrent les sarcophages entre 190 et 240.[2] L'enflure de la *velificatio* et la proéminence des formes feraient plutôt songer au courant expressionniste qui, dans l'art romain, s'affirme après 250. On ne peut être aussi affirmatif à l'endroit d'un bas-relief de Narbonnaise, mais il faut noter que cette représentation du quadrige vu de face apparaît communément dans le monnayage de Probus (276-282).[3] La mode architectonique survit encore dans la seconde moitié du IIIe siècle, et rien n'empêche que le relief d'Aix puisse être daté de 270-280. Le Soleil y figure en *Sol Oriens*, et l'on peut se demander si ce monument n'est pas à mettre en relation avec la réforme religieuse d'Aurélien à laquelle, selon les recherches récentes de J. Gagé,[4] les mithriastes de Rome et de l'armée n'ont pas été tout à fait étrangers.[5]

---

[1] *MMM*, II, p. 322, nº 213; *CIMRM*, II, p. 231, nº 1756, fig. 454. Un bas-relief de Carnuntum représente Mithra sortant d'un rocher qu'encercle un serpent: M.-L. Krüger, *Die Rundskulpturen d. Stadtgebietes von Carnuntum* (*Corpus signorum Imperii Romani, Österreich*, I, 2), Vienne, 1967, p. 14, nº 12, pl. 5 (= *CIMRM*, II, p. 217, nº 1687, fig. 435). La parenté du monument lyonnais avec ceux du *limes* danubien confirme, semble-t-il, les relations sur lesquelles on reviendra plus loin.

[2] *MMM*, II, p. 208, nº 25; *CIMRM*, I, p. 208, nº 525. Cf. Campbell, *op. cit.*, p. 16.

[3] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 183, nº 245; L. Châtelain, *Les monuments d'Orange*, p. 209.

[4] *CAGR*, *Vaucluse*, p. 115, nº 28.

[5] *CIMRM*, I, p. 283 s., nº 810-811; E. et J. R. Harris, *op. cit.*, p. 7 s., pl. II.

[6] *MMM*, II, p. 164, nº 503; 436, nº 325; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 77, nº 94; *CIMRM*, I, p. 305, nº 878; F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, Paris, 1936, p. 77, H, nº 1.

Une tête en marbre de *Sol* fut découverte en 1940 dans le Rhône près de St-Romain-en-Gal, en face de Vienne.[6] Ce fragment d'idole jeté à l'eau, sans doute au IVe siécle par des chrétiens, provient peut-être du mithréum «Peyron».[1] Le dieu y porte sept rayons. Ce marbre d'une facture ferme et sans nuance est datable de la seconde moitié du IIIe siècle ap.J.-C. Au Musée Lapidaire de Vienne, on peut également voir un bas-relief d'un très joli modelé qui nous montre Hélios nimbé et radié, émergeant des flots, une torche dans la main droite.[2] Ce relief était jadis encastré dans la façade d'une maison canonicale, rue de la Bobe. Je ne suis pas sûr qu'il soit authentiquement romain. A en juger par le smillage discret des surfaces, je l'attribuerais plus volontiers au ciseau habile d'un Italien de la Renaissance. S'il était antique, l'élégance un peu molle du modelé recommanderait d'en placer l'exécution non pas au Ier siècle de notre ère, comme on l'a écrit,[3] mais à l'époque d'Antonin le Pieux. De toute façon, il s'agit d'un monument incertain. Pour en finir avec l'imagerie héliaque, rappelons que les fouilles du mithréum de Vieu ont livré, entre autres débris de statues, une tête d'Apollon.[4]

---

[1] Cf. Turcan, *Les sarcophages romains. . .*, p. 466, 483, 554.

[2] *Ibid.*, 73 ss.

[3] *RIC*, V, 2, pl. I, 13; V, 1.

[4] *Basileia. Les Césars, les rois d'Orient et les mages*, Paris, 1968, p. 328.

[5] Notons aussi qu'à Aix, sous le chœur de l'église de S. Sauveur, fut trouvée une idole du Soleil, en même temps qu'un zodiaque sculpté en bas relief: Espérandieu, *Recueil*, I, p. 79, n° 98.

Les hypothèses suivant lesquelles la légende de saint Mitre d'Aix se serait développée à partir d'un monument figuré ou d'une inscription mithriaque manquent de bases concrètes: cf. M. Carrias, *Saint Mitre d'Aix. Etude hagiographique*, Aix-en-Provence, 1969, et c.r. dans *RÉL*, 47, 1969, p. 742.

[6] Espérandieu, *Recueil*, XII, Suppl. (R. Lantier), Paris, 1947, p. 35, n° 8010 («dans le Rhône en 1938»); E. Will, *La sculpture romaine au Musée lapi-*

Plus spécifiquement mithriaques et étrangères au répertoire gréco-romain classique sont les deux figures d'*Aiôn* ou du Temps trouvées à Arles et à Vienne.

L'*Aiôn* d'Arles[5] est une statue amputée de la tête et des pieds. Les jambes étroitement jointes, les deux bras serrés contre le torse dans une immobilité hiératique, le dieu est enveloppé dans un manteau à manches qui tombe jusqu'aux pieds avec des plis nombreux, mais schématiquement soulignés. Un énorme serpent à écailles apparentes le ligote trois fois (dans l'état actuel de la statue, mais quatre fois dans son état intégral). Entre les spires oppressantes du reptile, on distingue présentement neuf signes du zodiaque, soit

---

daire de Vienne, p. 42, nº 74: «retiré du Rhône à St-Romain-en-Gal (1940)». Cf. aussi une statuette en bronze du Soleil (également couronné de sept rayons) trouvée à Ste-Colombe-lès-Vienne et conservée à Genève, Musée d'Art et d'Histoire: F. Braemer, *L'art dans l'Occident romain*, Paris, 1963, p. 57, nº 224 et pl. XX.

[1] *Supra*, p. 4.

[2] E. Will, *op. cit.*, p. 41 s., nº 73 et pl. VII, 1.

[3] *Ibid.*, p. 42.

[4] *CIMRM*, I, p. 313, nº 910 e.

[5] *MMM*, I, p. 112; II, p. 403, nº 281; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 120, nº 142; *CIMRM*, I, p. 305, nº 879, fig. 227; Grenier, *op. cit.*, III, p. 986. Ici pl. II-III.

trois par «étage». Ce sont de haut en bas et de gauche à droite: le Bélier, le Taureau, les Gémeaux; le Cancer, le Lion, la Vierge; la Balance, le Scorpion, le Sagittaire. Ont disparu avec la partie inférieure de l'idole les trois autres signes (Capricorne, Verseau, Poissons) qui étaient gravés sous la quatrième spire. La constellation des Gémeaux est illustrée par une variante curieuse de la vulgate iconographique: ce sont deux jeunes gens tenant respectivement une lyre et un sceptre, Amphion et Zètos, les fondateurs de Thèbes.[1] Notons aussi que la série débute par le Bélier, signe dans lequel entre le soleil à l'équinoxe de printemps.[2] Les spires du serpent hélicoïdal représentent donc bien les sinuosités que dessine le soleil en se déplaçant d'un signe à l'autre le long du cercle de l'écliptique.[3] De même, sur le relief de la Galleria Estense à Modène,[4] qui figure Aiôn dans le cadre ellipsoïdal d'un zodiaque, l'image du Bélier est juste au-dessus de la tête du serpent et du dieu qu'il enlace. Nous ne pouvons savoir si l'*Aiôn* arlésien était juvénile ou barbu; mais, à en juger par ce qu'on distingue encore du cou, il n'avait pas une tête de lion. Les deux mains dont on ne voit plus que les moignons paraissent avoir serré chacune un attribut, sans doute une clé.

L.-A. Constans affirme que l'*Aiôn* d'Arles n'est pas postérieur au IIe siècle ap.J.-C. et peut dater même du Ier: «Bon travail, certainement encore du deuxième siècle», écrit de son côté F. Cumont.[5] De fait, la ciselure à la fois méticuleuse et vigoureuse du détail, qu'il s'agisse des figurines zodiacales ou des squames laborieusement cernurées du serpent, relève d'une façon et d'un style que le baroque sévérien semble n'avoir point encore affectés. Mais les spires, dans leur mouvement onduleux et lent, donnent une forte impression de vie et d'irrésistible puissance. Ce mélange d'élégance maniérée et de force caractérise certains produits romains des années 180-200. Si le drapé creusé de sillons durs et purement négatifs interdit de remonter jusqu'au Ier siècle, on ne saurait descendre non plus en deçà de 210.

---

[1] Cf. L. A. Constans, *Arles antique*, p. 123.

[2] Cf. Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, p. 129 s.

[3] *MMM*, I, p. 79 s., 294; Toutain, *op. cit.*, p. 127; Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, p. 101 et 104. Cf. Macrobe, *Sat.*, I, 17, 58 et 69. *Contra*: Nilsson, *Gesch. Gr. Rel.*, II^2, p. 499 s., n. 7.

[4] *CIMRM*, I, p. 253 s., n° 695, fig. 197; Nilsson, *op. cit.*, II^2, p. 430 et 500, n. 4, pl. 6, 1.

[5] *MMM*, II, p. 404.

L'*Aiôn* d'Arles est unique en son genre. Habituellement le dieu est nu ou porte un pagne. Je ne connais pas d'*Aiôn* mithriaque entièrement drapé. Ce détail vestimentaire a son importance car il suggère que l'*Aiôn* arlésien était représenté comme Saturne, c'est-à-dire voilé. Cette identification du Temps divinisé avec l'homologue latin de Kronos est normale. Dans le monnayage romain du IIIe siècle,[1] Saturne personnifie l'*Aeternitas*, nom latin d'*Aiôn*. Le zodiaque interlinéaire désigne clairement le serpent comme une allégorie de la course solaire. L'*Aiôn* Albani du Vatican porte non pas douze, mais quatre signes (deux sur les seins, deux sur les cuisses), et procède d'un tout autre archétype que l'exemplaire arlésien.[2]

Découvert en 1840, l'*Aiôn* de Vienne[3] est sculpté en bas-relief sur une plaque rectangulaire de calcaire jaunâtre qui mesure 0,78 m. de haut; une brisure oblique, à droite d'*Aiôn*, l'a amputée du quart environ. Une simple bordure en forme de bandeau encadre le bas-relief (pl. V). Au centre du rectangle originel se tient debout sur ses deux jambes légèrement écartées un dieu à tête de lion. Il a les pieds griffus. Un pagne cache son bas-ventre et le haut des cuisses. Du talus rocheux figuré à droite sort un serpent qui l'enchaîne trois fois jusqu'au niveau du ventre, avant de revenir par derrière l'épaule droite jusqu'au-dessous du cou: le reptile a la gueule pointée sous celle du monstrueux félidé. Etroitement ramenée contre la poitrine, la main droite serre une clé à trois dents; la gauche soutient au bout du bras faiblement infléchi un objet en forme d'équerre, mais une équerre à bout pointu: «hacheron, mesure coudée?» écrivait dubitativement F. Cumont;[1] «a hook key?», propose de son côté M. J. Vermaseren.[2] Quand on compare certaines images du Temps sur d'autres monuments mithriaques,[3] on est conduit à penser que cette «équerre» n'est qu'un modèle agrandi et déformé du type le plus simple d'une clé. La plupart des *Aiônes* tiennent d'ailleurs deux clés, qui sont censées ouvrir les deux portes du ciel[4] dont le Temps commande les révolutions cycliques. Nonnos de Panopolis prête à *Aiôn* l'attribut de la clé.[5] C'était aussi l'un des insignes de Janus[6] qu'au Ier siècle av. J.-C. M. Messala identifiait déjà avec *Aiôn*.[7] Doit-on supposer que l'artisan viennois aura pris la clé pour un grand clou à crochet ou à crampon, comme ceux dont il se servait peut-être pour suspendre ses tableaux de pierre? Mais comment l'interprétaient les mithriastes du lieu? Cette variante avait-elle même pour eux un sens et lequel? Faut-il sous-entendre un jeu de mots symbolique *clavus/clavis*? Cette dernière hypothèse n'est pas à exclure d'emblée, mais nous ignorons tout des spéculations qui ont pu fleurir sur ce thème.

---

[1] W. Koehler, *Personnifikatione abstrakter Begriffe auf römischen Münzen*, Diss. Königsberg, 1910, p. 40. Dans le monnayage de Valérien et Gallien (*RIC*, V, 1, p. 44, n° 67; 90, n° 289; 180, n° 554; 184, n° 606), Saturne comme dieu du temps infini est déjà solidaire des spéculations que développera Macrobe (*Sat.*, I, 22, 8: *Saturnus ipse qui est auctor temporum*). Cf. le Saturne voilé de Doura-Europos (*CIMRM*, I, p. 66, n° 42, 1, fig. 16; Campbell, *op. cit.*, p. 355). Voir aussi J.-G. Préaux, *Saturne à l'ouroboros, Homm. W. Déonna, Coll. Latomus*, 28, 1957, p. 394-410.

[2] *MMM*, II, p. 214, n° 37; *CIMRM*, I, p. 213, n° 545, fig. 153.

[3] *MMM*, II, p. 399, n° 377; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 252, n° 340; Will, *La sculpture romaine. . .*, p. 55, n° 109; *CIMRM*, I, p. 310, n° 902, fig. 230.

La présence des Dioscures confirme, au demeurant, la signification et la fonction cosmiques d'*Aiôn-Kronos*. On distingue à gauche sur un palier rocheux l'un des *Castores* debout de face, un peu déhanché, par-devant son cheval qu'il tient par la bride, la main droite appuyée sur une lance qui a disparu. Symétriquement, à droite, son frère figurait accompagné de sa monture: on discernait ses pieds et deux sabots du cheval sur un fragment aujourd'hui perdu. Les Dioscures personnifient, comme on sait,[8] les deux pôles célestes, souvent représentés par leurs deux bonnets ovoïdes (par exemple sur le relief de Modène). De même, les quatre ailes du monstre léontocéphale correspondent aux quatre orientations des grands vents;[1] leurs bustes ailés apparaissent fréquemment autour de Mithra tauroctone. Toutes ces représentations relèvent du symbolisme ouranien et cosmologique. Mais il faut remarquer que la clé est aussi un attribut des divinités infernales, telles qu'Hécate, Pluton et Anubis,[2] quelquefois aussi un symbole du secret que révèle l'initiation et que la discrétion mystérique doit tenir «fermé».[3] Quand l'outre-tombe eut passé de l'enfer souterrain à l'au-delà céleste, la porte de l'Hadès fut assimilée tantôt au signe du Cancer (par où les âmes descendent sur terre pour sombrer dans la génération), tantôt au signe du Capricorne (par où elles remontent jusqu'à l'Empyrée).[4] Qu'on identifiât l'enfer à la vie terrestre ou aux Iles Fortunées, ces deux signes correspondaient aux portes de Pluton dont le Temps mithriaque détient les clés.

---

[1] *l.c.*; cf. Allmer-Terrebasse, *Les inscriptions de la cité de Vienne*, I, 3, p. 456; Will, *l.c.*

[2] *l.c.*, p. 311.

[3] *CIMRM*, I, n° 103, 125, 314 etc. . .

[4] *MMM*, I, p. 74 s., 83; Toutain, *op. cit.*, p. 127.

[5] Nonn., *Dionys.*, VII, 23.

[6] Ovid., *Fastes*, I, 99; Arnobe, *Adv. Nat.*, VI, 25; Macrobe, *Sat.*, I, 8, 7; *MMM*, I, p. 84.

[7] A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, IV, Paris, 1951, p. 176 s.

[8] *MMM*, I, p. 85; Cumont, *Symb. fun.*, p. 70; P. Merlat, *Jupiter Dolichenus*, Paris, 1960, p. 117. Le serpent est associé aux *Castores* dans l'imagerie dolichénienne (*ibid.*, p. 48 s.).

Sous le Dioscure de gauche, on distingue un autel quadrangulaire d'où s'élève une flamme. Cet autel n'est pas une allusion banale au sacrifice, comme dans l'imagerie cultuelle de Jupiter Dolichenus,[5] mais le symbole du feu, élément d'où tout procède et qui, comme le temps, absorbe tout. Les Stoïciens comparaient ce feu créateur à la foudre de Zeus.[6] Aussi l'*Aiôn* de Modène tient-il un foudre et le sceptre jovien. D'autre part, le lion dont l'*Aiôn* de Vienne (comme beaucoup d'autres) porte la tête, est une allégorie fréquente de l'élément igné.[7] Sur l'exemplaire du Palazzo Colonna,[8] *Aiôn* brandit une torche dans chaque main, et par sa gueule léonine crache les flammes qui brûlent sur un autel sculpté à gauche, comme sur le bas-relief de Vienne. Un dispositif comme celui de l'idole creuse trouvée à Saïda[1] donne à penser qu'on lui faisait réellement vomir des flammes par sa gueule percée. Des flammes jaillissent des deux moitiés de l'œuf éclos d'où sort l'*Aiôn* de Modène. Le Temps procède du Ciel que les Stoïciens identifiaient avec le feu pur et inextinguible de l'éther.[2] Aussi dans un hymne de Mésomède *Aiôn* est-il qualifié d'ἀσβέστων φλογμῶν.[3] Cette relation du Temps avec le feu autorise à supposer que, là même où le serpent n'ondule pas entre les signes du zodiaque, il représente le cours sinueux de *Sol Invictus*. On a voulu y reconnaître un symbole d'éternité.[4] Mais jamais dans l'imagerie mithriaque du Temps on ne le voit se mordre la queue; c'est comme *ouroboros* qu'il a cette valeur allégorique. Notons cependant que celui du bas-relief viennois sort de la terre ou d'un bloc rupestre: l'imagerie de la caverne où séjournent le Temps éternel[5] et le serpent *ouroboros* peut avoir influencé (mais de très loin) l'artisan ou son modèle. Cette variante peut aussi procéder soit de la conception gréco-romaine du reptile chthonien, soit tout simplement du souci d'ajouter un détail pittoresque.

---

[1] *MMM*, I, p. 83; Toutain, *op. cit.*, p. 127; Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, p. 101. Sur les vents mithriaques, cf. Campbell, *op. cit.*, p. 162 ss.

[2] *Hymn. Orph.*, I, 6 (Hécate); Apollod., *Bibl.*, III, 12, 6; Paus., V, 20, 3 (Pluton); G. Wolff, *Porphyrii de philosophia ex oraculis haurienda*, Berlin, 1856, p. 136, n. 1. Hécate est, comme Aiôn, caractérisée par un δράκων περισταλής (*ibid.*, p. 135, v. 112 et n. 5; p. 136, n. 6). Sur Anubis, cf. R. Pettazzoni, *Kronos-Chronos in Egitto, Homm. à J. Bidez et à F. Cumont*, Coll. Latomus, 2, 1949, p. 245-256; S. Morenz, *Anubis mit dem Schlüssel, Wiss. Zeitschrift Univ. Leipzig.*, 3, 1953/4, p. 79-83; C. Schneider, *Kulturgeschichte des Hellenismus*, II, 1969, p. 853.

[3] G. Wolff, *op. cit.*, p. 174, v. 298 et n. 3.

[4] Cumont, *Symb. fun.*, p. 40 s., 250; Campbell, *op. cit.*, p. 54 s.

[5] Merlat, *op. cit.*, p. 45.

[6] Bidez-Cumont, *Les Mages hellénisés*, II, p. 151, n. 1.

[7] *MMM*, I, p. 100 s.; Cumont, *Symb. fun.*, p. 157 s.

[8] *CIMRM*, I, p. 166, n° 383, fig. 109.

F. Cumont taxe ce relief de «travail très médiocre». Plus récemment, E. Will le datait des IIe-IIIe siècles avec l'appréciation: «travail grossier». Le mauvais état de ce panneau mutilé influence défavorablement les archéologues. Du fait aussi qu'il est en calcaire grossier, les détails ne pouvaient être rendus aussi délicatement que sur le marbre, ni préservés contre le temps ou les mauvais traitements dont il semble avoir été l'objet (il porte des traces d'incendie, outre les cassures). L'empennage des ailes est, sans doute, indiqué négativement; il est vrai aussi que trois «V» linéaires et sommaires raidissent le pagne d'arêtes coupantes au niveau des cuisses, mais non sans élégance. Le torse du monstre est légèrement décalé à gauche et ce déhanché trahit quelque maladresse. Mais la crinière léonine, l'expression farouche du fauve, les musculatures ne sont pas si malhabilement rendues. Les proportions du Dioscure et d'*Aiôn* n'ont rien de choquant. C'est du bon travail artisanal de province, bien supérieur aux sculptures d'Apt.[1] Je le crois antérieur à la décadence économique dont la Gaule a souffert de 258 à l'époque tétrarchique. La gueule du Temps a suffisamment d'expressivité sauvage pour être postérieure à 200, voire à 220. La contenance du dieu debout sur ses deux pieds, le déhanchement et le pagne imposent un parallèle avec l'*Aiôn* de Castel Gandolfo[2] qui procède vraisemblablement du même archétype, mais qui appartient encore à l'époque sévérienne.[3] Hypothétiquement (et subjectivement), je situerais l'exécution du bas-relief viennois à l'époque des Gordiens ou des Philippes: vers 240-250. Le calcaire dans lequel il est taillé provient de carrières exploitées de Valence à la Méditerranée. On a pensé qu'il était transporté à Vienne par voie d'eau.[4]

---

[1] *Ibid.*, p. 74, nº 78, fig. 29 a; Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, p. 100.

[2] Cic., *N.D.*, II, 64; Arnobe, *Adv. Nat.*, III, 29; Macrobe, *Sat.*, I, 8, 7; *MMM*, I, p. 86; Bidez-Cumont, *Les Mages hellénisés*, I, p. 86.

[3] Nilsson, *op. cit.*, II^2, p. 501, n. 2.

[4] *Ibid.*, p. 499 et n. 7.

[5] Claudian., *Laud. Stilic.*, II, 426 ss. (*immensi spelunca aevi*).

Un fragment de statue trouvé à Nyon,[5] là où le mithréum a été fouillé, représente un lion qu'embrasse un serpent. Sur chaque flanc, le fauve porte un scorpion sommairement gravé dans un triangle. Cette figure s'apparente de loin à celle de l'*Aiôn* et relève peut-être de la même symbolique.

Mentionnons pour mémoire un bas-relief dont l'origine exacte est inconnue et l'authenticité contestable. Cette pièce qui faisait partie de la collection Lombard-Dumas représente un génie ailé «paraissant léontocéphale» et dont la main droite tiendrait un objet ressemblant à une clé.[6] En fait, malgré l'aspect fruste de ce bas-relief mal taillé, on voit bien que la figure n'a rien de «léontocéphale» et que les prétendues dents d'une clé ne sont rien que les doigts grossièrement découpés du personnage. Il s'agit tout simplement d'un Eros adolescent, et il n'y a pas lieu d'en tenir compte ici.

---

[1] *supra*, p. 18s.

[2] *CIMRM*, I, p. 147, n° 326, fig. 89-90.

[3] Sur la typologie de l'*Aiôn* mithriaque, cf. E. Will, *Le relief cultuel gréco-romain*, p. 186 s.; sur la signification religieuse du monstre léontocéphale et l'identification (paradoxale) de Mithra avec Ahriman, cf. J. Duchesne-Guillemin, *Aiôn et le léontocéphale, Mithras et Ahriman, La Nouvelle Clio*, 10, 1960, 1 ss.; R. Pettazzoni, *La figura mostruosa del Tempo nella religione mitriaca, AC*, 18, 1949, p. 265-277.

[4] Lajard, dans *Mém. Inst. royal de France, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, XV, 1845, p. 203 et 304.

[5] Staehelin, *op. cit.*, p. 562, n. 1; *CIMRM*, II, p. 143, n° 1394, fig. 359.

[6] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 481, n° 831; *CIMRM*, I, p. 305, n° 877.

* * *

Au total, les monuments figurés du culte mithriaque sont relativement peu nombreux dans la région Rhône-Alpes. Chronologiquement, ils s'échelonnent de l'époque antonine jusqu'aux alentours de 250 ap.J.-C. Leur témoignage est significatif. Les spécimens de facture locale prouvent que le mithriacisme n'était pas tout à fait ignoré des milieux de l'artisanat indigène. Presque tous ces monuments, enfin, offrent une particularité intéressante du point de vue théologique ou cultuel.

III. INSCRIPTIONS

Quoiqu'elles ne soient pas beaucoup plus nombreuses au total que les *mithraea* repérés ou repérables, les inscriptions fournissent des indications tant sur les croyances et les rites que sur les milieux où se recrutent les fidèles de Mithra. Même les plus banales ou les moins explicites permettent de compléter la carte de l'aire géographique coextensive à la diffusion du culte persan romanisé.

Le formulaire le plus fréquent est la consécration *Deo Invicto*. On le trouve à La Bâtie-Montsaléon,[1] à Lyon,[2] à Lucey,[3] à Genève,[4] peut-être à Nyon.[5] Au territoire de Glanum appartient un autel aujourd'hui perdu qu'un certain D. A. Eudaemon avait consacré à *Sol invictus*.[6] Au Soleil également, mais sans le qualifier d'*invictus*, les habitants de *Venetonimagus* consacrèrent un cippe pour la sauvegarde (*pro salute*) de C. Amandius Bellicatidos[sus?] et de son fils Amandius Major, en reconnaissance des services rendus à leur bourg:

---

[1] *CIL*, XII, 1586, nº 1160, a, c; *CIMRM*, I, p. 310, nº 900, a, c.

[2] *CIL*, XIII, 1771; *CIMRM*, I, p. 312, nº 907/8.

[3] *CIL*, XII, 2441; *CIMRM*, I, p. 314, nº 915. L'autel est toujours conservé dans la cour du Château; ici pl. VIII, 2.

[4] *CIL*, XII, 2587; *CIMRM*, I, p. 314, nº 916. Ici pl. IX.

[5] Staehelin, *op. cit.*, p. 562, n. 1; *CIMRM*, II, p. 143, nº 1393.

[6] *CIL*, XII, 1003; H. Rolland. *Inscriptions antiques de Glanum*, *Gallia*, 3, 1944, p. 178, nº 25; *CIMRM*, I, p. 307, nº 886.

ob mer[*ita*].[1] La dédicace *Deo Soli* est précédée de la formule abrégée *Num.Aug.*, que plusieurs inscriptions lyonnaises[2] autoriseraient à développer en *Numinibus Augustorum* (mais le singulier *Numini Augusti* n'est pas à exclure).[3] Cette formule, que Mommsen[4] rapprochait d'expressions comme *in honorem domus divinae*, associe l'empereur et la famille impériale ou — si l'inscription est contemporaine de la Tétrarchie — les deux Augustes régnants à la divinité qu'honore nommément la dédicace. En l'occurrence, elle solidarise le dieu *Sol* avec la majesté impériale. Il peut s'agir du dieu dont Aurélien officialisa le culte en 274 et, dans ce cas, l'inscription ne serait pas antérieure au dernier quart du IIIe siècle. De toute façon, elle illustre la dévotion solaire plus précisément que la religion mithriaque, encore que sous les empereurs illyriens et la Tétrarchie les deux cultes eussent des implications mutuelles.[5] Le fait que Vieu avait son mithréum et l'expression *pro salute* pourraient militer en faveur d'une relation avec la religion persique, mais dans cette hypothèse on s'explique mal que *Sol* ne porte pas l'épithète d'*invictus*. Aucune consécration libellée simplement *Soli* ou *Deo Soli* ne peut être retenue en tant que telle comme un témoignage mithriaque. On admettra cependant que le cippe était mieux placé qu'ailleurs dans le mithréum de Vieu.[6]

Il n'est pas évident non plus que l'inscription de Vif (Isère)[7] ait un rapport quelconque avec le mithraïsme. C'est une dédicace aux «feux éternels» (*ignibus aeternis*) que le préfet du prétoire Julius Placidianus dut consacrer avant 273. Si l'expression s'appliquait aux inextinguibles feux du ciel et singulièrement au Soleil, elle serait parallèle, voire équivalente, à *Soli invicto*. Mais elle n'appartient pas au formulaire mithriaque et Cumont lui-même, qui la consignait pourtant dans son répertoire (*MMM*, II, p. 165, no. 505), observait que dans une inscription de Rome[1] elle se rapporte au culte de Vesta. La dédicace de Vif peut même concerner la source de gaz hydrocarbure qu'on appelle «Fontaine ardente», l'une des «Sept Merveilles» du Dauphiné.

---

[1] *CIL*, XIII, 2541; *CIMRM*, I, p. 314, n° 914.

[2] *CIL*, XIII, 1774-1777.

[3] Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 5 s., 25. M. J. Vermaseren développe *Num(ini) Aug(ustorum)*, mais le singulier *numini* ne se justifie guère à côté d'*augustorum*.

[4] *Die Conscriptionsordnung der römischen Kaiserzeit*, *Hermès*, 19, 1884, p. 232, n. 3. Cf. aussi l'explication d'H. Graillot, *Le culte de Cybèle, Mère des dieux, à Rome et dans l'Empire romain*, Paris, 1912, p. 450 s.

[5] J. Gagé, *Basileia*, p. 328 ss.

[6] L'inscription de Lausanne *Soli Genio Lunae* (*CIL*, XIII, 5026; *MMM*, II, n° 448; *CIMRM*, II, p. 142, n° 1390; cf. Staehelin, *op. cit.*, p. 563) n'a rien à voir non plus, apparemment, avec le culte de Mithra.

[7] *CIL*, XII, 1551; *MMM*, II, p. 165, n° 505.

La dédicace mithriaque de Genève[2] fait suivre la consécration «au dieu invaincu» de la mention «au Génie du lieu»: de quel «dieu» s'agit-il? A *Asturica Augusta* (Astorga, en Espagne), la dédicace *Soli invicto*, égalé en l'occurrence à Jupiter O.M. et à Liber Pater, précède la mention *Genio praetorii*.[3] Sur une inscription mutilée de Siscia,[4] la dédicace à Jupiter était suivie d'autres noms de dieux, et *Sol* y est également associé au *Genius loci*. Dans le cas de l'inscription genevoise, que le datif *Genio loci* soit une apposition («au dieu invaincu, Génie du lieu») ou une juxtaposition asyndétique («au dieu invaincu, au Génie du lieu»), Mithra est égalé au dieu *sub cujus tutela hic locus est*. Dans la première hypothèse (apposition), l'équation confirmerait que l'autel a bien été consacré dans le lieu même dont Mithra est le gardien, c'est-à-dire le mithréum; dans la seconde hypothèse, la juxtapositio ndémontrerait tout simplement le souci qu'avait le dédicant, le soldat Firmidius Severinus, de plaire à son grand dieu en même temps qu'au «démon» local. Il faut rapprocher l'autel de *Borcovicum* (Housesteads, en Angleterre)[5] consacré à Jupiter O.M., à Cocidius (dieu indigène) *genioq*(*ue*) *huj*(*us*) *loci*, car il provient aussi d'un mithréum; mais dans la dédicace de Genève, il n'y a pas de *-que*.[6]

---

[1] *Bull. Comm.*, 1883, p. 218.

[2] *CIL*, XII, 2587 *(Deo invicto/genio loci)*; *CIMRM*, I, p. 314, n° 916; II, p. 43. Ici pl. IX.

[3] *CIL*, II, 2634; *CIMRM*, I, p. 278, n° 804; A. García y Bellido, *Les religions orientales dans l'Espagne romaine* (*ÉPRO*, 5), Leyde, 1967, p. 37 s., n° 25.

[4] *CIL*, III, 10841 = *CIMRM*, II, p. 175, n° 1479.

[5] *CIMRM*, I, p. 300, n° 866. Une autre inscription est dédiée à Cocidius et au «génie de la garnison» *(genio praesidii)*: *ibid.* 867. Cf. E. et J. R. Harris, *op. cit.*, p. 35. Dans l'inscription de Diana (Aïn-Zana), le *genius loci* est distinct des dieux nommés précédemment (*CIMRM*, I, p. 94, n° 140).

[6] Sur le *genius loci* dans l'épigraphie romaine, cf. L. Cesano, dans E. de Ruggiero, *Dizion. epigr. di ant. rom.*, III, p. 462 ss., en part. p. 465 s. (l'inscription mithriaque de Genève est citée sans commentaire p. 466).

Le formulaire de l'inscription de Bourg-St-Andéol[1] est particulier, mais non insolite. On est surpris d'avoir un *Num*[*ini in*]*v*[*ic*] suivi à la deuxième ligne par l'accusatif *deum invictum* dont la lecture paraît assurée. La restitution des lettres de la première ligne est probable, compte tenu de l'espace disponible avant le *v* (toujours déchiffrable). La formule *numini invicto* est attestée à Rome;[2] quant à l'accusatif de la seconde ligne, c'est le complément d'objet direct du *fecit* de la troisième et dernière ligne. Autrement dit, le dédicant rappelle qu'il a fait exécuter à ses frais une représentation du dieu invincible (*deum invictum*) en l'honneur de sa puissance invincible (*numini invicto*). L'emploi de l'expression *deum invictum*, ou de toute autre analogue, pour désigner l'image même du dieu (par opposition au *numen* qui est informel et invisible) n'est pas inconnu à Rome où l'on trouve des formules comme: *invictum deum dedic*(*avit*),[3] *deum invictum Solem . . . fecit.*[4] Ces locutions consacrées impliquent bien qu'aux yeux des fidèles l'image a quelque chose du dieu, qu'elle est le dieu en vertu même des principes de la télestique dont les rites avaient, pensait-on, le pouvoir de fixer dans les idoles une part d'influx divin.[5]

A Lucey,[6] *Deo invicto* est suivi d'un N où Mommsen proposait (dubitativement d'ailleurs: *fortasse*) de reconnaître l'initiale de *Nabarzi* ou *Navarzi*, d'après *CIL*, III, 3481 et VI, 742. Pour F. Cumont, N pourrait avoir été une faute pour M, ce qui est beaucoup plus vraisemblable. Dans la région Rhône-Alpes, on n'a retrouvé jusqu'à présent aucune mention expresse de Mithra Nabarzès. La question ne peut donc être tranchée définitivement.

---

[1] *CIL*, XII, 2706; *MMM*, II, p. 164, n° 501; *CIMRM*, I, p. 309, n° 897. Hirschfeld ne donne pas moins de sept transcriptions différentes, sans parler d'une interprétation fantaisiste. M. J. Vermaseren transcrit comme F. Cumont.

[2] *CIL*, VI, 724; *CIMRM*, I, p. 209, n° 526.

[3] *CIL*, VI, 725; *CIMRM*, I, p. 175, n° 410.

[4] *CIL*, VI, 738; *CIMRM*, I, p. 235, n° 626.

[5] P. Boyancé, *Théurgie et télestique néoplatoniciennes*, *RHR*, 147, 1955, p. 189-209.

[6] *CIL*, XII, 2441; *MMM*, II, p. 164, n° 499; *CIMRM*, I, p. 314, n° 915; A. Bruhl, *Cultes et dieux en Savoie à l'époque romaine*, *CTHS*, 85e Congrès National des Soc. savantes (Chambéry-Annecy, 1960), Paris, 1962, p. 117 (mais *Nabarze* n'a jamais signifié «initié aux mystères»). Ici pl. VIII, 2.

Deux inscriptions rendent hommage à Cautès, personnification du Soleil levant. Il est qualifié de dieu (*Deo Caute*) sur une pierre viennoise trouvée en 1835 dans le mithréum:[1] c'était sans doute le socle d'une image sculptée du dadophore qui faisait pendant à Cautopatès. On a vu que des idoles des deux génies avaient été exhumées du mithréum durant cette même année 1835. L'inscription de Valence qu'abrite aujourd'hui le Musée de Grenoble (et qui ne figure pas au *CIL*) est beaucoup plus instructive. Il s'agit d'un cippe (qui fut peut-être aussi le socle d'une statue) consacré à Cautès (*Cauti*) par un certain Sex(tus) Cabirius Jullinus.[2] Cabirius n'est pas un *nomen* gentilice, mais un *agnomen* théophore en fonction de *nomen*.[3] Le personnage a été mis par ses parents ou s'est mis lui-même sous la protection des Cabires, comme les chrétiens ont des prénoms qui leur assurent le patronage des saints. Varron comptait comme Cabires Saturne et Ops qui correspondent à Caelum et à Terra, à Sérapis et à Isis; il expliquait aussi que Caelum est à Terra ce que l'âme est au corps.[4] Or, un graffite du mithréum de S. Prisca, à Rome, nous confirme peut-être que Saturne et Ops étaient l'objet d'un culte dans les communautés mithriaques.[5] Selon une autre interprétation syncrétique, les Cabires étaient identifiés avec Castor et Pollux (*ut volgus putat*, écrit Varron en critiquant cette théorie,[6] preuve qu'elle avait de nombreux partisans), et l'on sait la place que tiennent les Dioscures dans la religion et l'iconologie mithriaques.[1] L'*Aiôn*-Kronos de Vienne que S. Cabirius Jullinus connaissait peut-être, puisque Valence n'est distant que de soixante-treize kilomètres, était flanqué des deux Dioscures, dont les bonnets figurent ailleurs les hémisphères nord et sud. On identifiait aussi les Cabires avec les Pénates de Rome (au nombre desquels comptaient les «feux éternels» de Vesta honorés à Vif) et avec certains éléments que personnifiaient Jupiter (= l'éther moyen), Junon (= l'air inférieur et la terre) et Minerve (= l'éther supérieur). Macrobe qui expose cette théorie[2] la tient peut-être de Porphyre, un néoplatonicien qu'intéressaient fort le mithraïsme et ses mystères. La religion des éléments est ainsi bien attestée dans l'imagerie et la littérature mithriaques. Le syncrétisme dont les Cabires bénéficièrent à l'époque romaine expliquerait leur intégration dans la théo-cosmologie du culte persique. Le *cognomen* Cabirus se trouve ailleurs, en Lyonnaise, mais dans une inscription étrangère au culte de Mithra.[3]

---

[1] *CIL*, XII, 1811; *MMM*, II, p. 164, n° 500; *CIMRM*, I, p. 311, n° 903, 1. D'après T. C. Delorme (*Description du Musée de Vienne*, Vienne, 1841, p. 248) ce piédestal formait l'angle droit du sanctuaire. Il est en pierre de Choin; il a 0,80 m. de hauteur.

[2] Espérandieu, *ILGN*, 258; A. Blanc, *Valence romaine, Cahiers Valentinois*, 1953, p. 38; *Valence et son histoire*, Valence, 1961, p. 14; *supra*, p. 1. A. Geney, ancien conseiller à la Cour de Grenoble, en fit don au Musée lapidaire de cette ville, où il est toujours conservé. Ici pl. IV.

[3] Καβίριος est bien attesté en grec comme nom propre: W. Pape-G. Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Nachdr. 3. Aufl., Graz, 1959, I, p. 587. Cf. O. Kern, dans *Hermès*, 25, 1890, p. 12 s.; E. Sittig, *De Graecorum nominibus theophoris*, *Diss. Hal.*, 20, 1912, 1, p. 143 s.

[4] Varr., *L.L.*, V, 57 s.; B. Hemberg, *Die Kabiren*, Upsal, 1950, p. 91 et 94.

[5] *CIMRM*, I, p. 201, n° 495; dédicace à Cautès? Cf. W. Vollgraff, dans *Med. Akad. Wett.*, *N.R.*, 18, 8, 1955, p. 320 s. et Vermaseren-Van Essen, *The Excavations in the Mithraeum of the Ch. of Sa Prisca*, p. 147.

[6] *Neque, ut volgus putat, hi Samothraces dii, qui Castor et Pollux*. Cf. J. Collart, *Varron, De lingua latina, Livre V*, Paris, 1954, p. 180 s.

Un autre exemple de syncrétisme nous est fourni par un autel d'Apt, trouvé au lieu dit «Le Clos», d'où proviennent aussi des monuments figurés du cycle mithriaque. L'autel est consacré *Deo Mercurio Mithrae*.[4] Il peut s'agir d'une identification locale, car plusieurs dédicaces à Mercure ont été retrouvées dans la région et une visite au Musée d'Apt donne à penser que c'était le dieu le plus honoré du secteur.[5] Mais ce syncrétisme était encouragé par la doctrine mithriaque. Plutarque[6] écrit que les Perses donnent à Mithra le nom de μεσίτης ou Médiateur. Quand Denys l'Aréopagite écrit[1] que ses adeptes consacrent le souvenir du triple Mithra, il fait le commentaire des reliefs qui représentent Mithra (= le soleil de midi) entre Cautès et Cautopatès. Mais ce nom de *Mésitès* le qualifiait aussi de médiateur entre le dieu suprême et les hommes, entre le ciel et le monde d'En-bas. C'est aussi le cas de Mercure, *superum et inferum commeator*, comme dit Apulée (*Apol.*, 64, 1). On sait également que dans la hiérarchie mithriaque les «Corbeaux», dont l'emblème était un caducée, se plaçaient sous le patronage de Mercure.[2] «Salut aux corbeaux protégés de Mercure», proclamait une inscription qui, dans le mithréum de S. Prisca, accompagnait la représentation d'un *corax* participant à une procession des initiés.[3] Une autre inscription[4] fait de Mercure le protecteur des «Perses». De toute façon Mithra est lié étroitement à la planète Mercure.[5] L'assimilation attestée à Apt n'est d'ailleurs pas isolée.[6] Une statue de Stockstadt[7] porte l'inscription *D(eo) I(nvicto) M(ithrae) Mercuri[o]*. Celle de La Plaza de Toros (Espagne)[8] représente Mercure nu, les ailettes aux chevilles, assis et la main gauche sur un rocher contre lequel est posée sa lyre qui porte gravée une dédicace à Mithra. La présence de Mercure est attestée aussi dans le mithréum de Londres par une statuette qui le figure pareillement assis sur un roc.[9] Nous ne savons pas les raisons qui — outre la popularité locale de Mercure — ont motivé à Apt précisément l'équation épigraphique des deux déités, mais il n'est pas exclu que le dédicant, T. Titius Optatus, ait voulu remercier en Mithra le saint patron des «Corbeaux», après avoir obtenu initiatiquement le grade de *corax*.

---

[1] *Supra*, p. 25 et n. 5.

[2] Macr., *Sat.*, III, 4, 8.

[3] *CIL*, XIII, 8342; 10017, n° 241; 10027, n° 255; cf. J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, Paris, 1951, p. 255; on trouve aussi un Kabiros à Cavaillon. On a voulu y déceler un nom gaulois, sous prétexte que le culte des Cabires n'est pas abondamment attesté en Gaule (D. E. Evans, *Gaulisch Personal Names*, Oxford, 1967, p. 317 s.): aux celtisants d'en administrer la preuve linguistique.

[4] Espérandieu, *ILGN*, 161; Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, p. 9 s., n° 46.

[5] Cf. Vermaseren, *Mithra ce dieu mystérieux*, p. 95: «Mercure était fort en honneur chez les Gaulois». Rien sur ce point dans P. M. Duval, *Les dieux de la Gaule*, Paris, 1957, p. 104. Voir F. Benoît, *Art et dieux de la Gaule*, Paris, 1969, p. 71.

[6] *De Is. et Os.*, 46. Cf. *MMM*, I, p. 228, 303, 340; Nilsson, *op. cit.*, II², p. 576. Dans l'inscription d'Antiochus de Commagène, Mithras est identifié avec Apollon, Hélios et Hermès: J. Duchesne-Guillemin, *La religion de l'Iran ancien* (coll. «Mana», I, 3), Paris, 1962, p. 254.

Nous conservons plusieurs inscriptions gravées en souvenir de promotions à telle ou telle dignité mithriaque. Dans la région rhodanienne, deux seulement sont explicites. L'une trouvée à Vaison, près du cimetière attenant à l'ancienne cathédrale, est celle de L. Apronius Chrysomallus, dédiée *ob gradum persicum.*[1] Ce titre correspond au cinquième échelon de la hiérarchie. La seconde inscription, qui provient du mithréum de Vieu-en-Val-Romey, a été gravée en l'honneur d'un dignitaire du plus haut grade, un «Père des Pères»: C. Rufius Eutactus, le grand-prêtre du lieu.[2] Ce monument lui fut dédié par son propre fils, C. Rufius Virilis. Les relations de la fouille le décrivent comme un «autel» avec base et couronnement; ne s'agirait-il pas plutôt du socle d'une statue? Les inventeurs de la trouvaille ont pu ne pas prêter attention à des traces de scellement.[3]

---

[1] *Ep.*, VII, 2, p. 334.

[2] Campbell, *op. cit*, p. 305 s.

[3] Vermaseren-Van Essen, *The Excavations in the Mithraeum of the Ch. Sa. Prisca*, p. 158.

[4] *CIMRM*, I, p. 197, nº 480, 3.

[5] Campbell, *op. cit.*, p. 91 s.; Duchesne-Guillemin, *l.c.*, n. 3.

[6] Cf. *MMM*, I, p. 144 s.; Cumont, *Études Syriennes*, p. 103, 107; Vermaseren, *op. cit.*, p. 94 s. Sur le *bouklopos* assimilé à Hermès volant les bœufs d'Apollon, cf. Campbell, *op. cit.*, p. 83.

[7] *CIMRM*, II, p. 95 s., nº 1210/1211.

[8] García y Bellido, *op. cit.*, p. 27, nº 2; 33, nº 13, pl. I (= *CIMRM*, I, p. 274, nº 780-781, fig. 213).

[9] *CIMRM*, I, p. 286, nº 821; E. et J. R. Harris, *op. cit.*, p. 11.

Plusieurs dédicaces représentent l'accomplissement d'un vœu. C'est le cas à La Bâtie-Montsaléon,[4] à Lyon,[5] à Genève[6] où le soldat Firmidius Severinus éleva en 201 ap. J.-C. un autel «au dieu invaincu, au Génie du lieu», au terme de sa carrière militaire, pour remercier Mithra de l'avoir préservé: *ex voto pro salute / sua v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).* D'autres inscriptions du monde romain ont été commandées en exécution d'un vœu et, pour les mêmes raisons, par des militaires.[7] La dédicace au Soleil de Vieu fut gravée au nom des habitants de *Venetonimagus* pour la sauvegarde de deux bienfaiteurs du bourg, en reconnaissance de leurs mérites.[8] Le relief d'Aix qui représente *Sol* de face en son quadrige a été offert pour l'acquittement d'un vœu.[9] Mithra apparaît partout comme un dieu sauveur et préservateur: une inscription de S. Clemente, à Rome, le qualifie de *salutaris*.[1] Observons enfin que ces inscriptions sont le fait de particuliers, sauf la dédicace des *Venetonimagenses* à *Sol*, qui n'est pas spécifiquement mithriaque, il est vrai.

---

[1] *CIL,* XII, 1324; *MMM,* II, p. 163, n° 496; *CIMRM,* I, p. 307, n° 887.

[2] *CIL,* XIII, 2540; *MMM,* II, p. 163, n° 494; *CIMRM,* I, p. 313, n° 911.

[3] L'inscription débute par le génitif *Dei I(nvicti) M(ithrae)* suivi du datif *patri patru/m.* Le génitif peut dépendre de *patri patrum*: cf. *CIMRM,* I, p. 207, n° 520 *(pater patrum dei Solis invicti Mithrae),* 521, 522 etc. . . On aura inscrit le génitif en tête de la dédicace par égard pour le dieu. Ce pourrait être aussi un génitif d'appartenance marquant bien que la statue est la propriété du dieu, même si la dédicace a été faite en l'honneur de son prêtre. La première interprétation me paraît néanmoins s'imposer.

[4] *CIL,* XII, 1535; *CIMRM,* I, p. 310, n° 899: *ex voto.*

[5] *CIL,* XIII, 1771; *CIMRM,* I, p. 312, n° 908: *v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

[6] *CIL,* XII, 2587; *CIMRM,* I, p. 314, n° 916; II, p. 43; *supra,* p. 30 s.

[7] Cf. par exemple *CIMRM,* I, p. 219, n° 569 *(accepta missione).*

[8] *CIL,* XIII, 2541; *CIMRM,* I, p. 314, n° 914.

[9] *CIL,* XII, 511; *CIMRM,* I, p. 305, n° 878; *supra,* p. 20 s.

On ne consacrait pas seulement des statues, des autels ou des reliefs. Dans le mithréum de La Bâtie ont été jadis exhumées trois coupes en terre «d'une couleur très brillante» qui portaient chacune leur dédicace:[2]

1) *[G]audentius Deo invicto*
2) *Hector deo bono*
3) *[Eu]porius deo in[victo].*

Ces coupes ont probablement été consacrées à des fins liturgiques. Elles servaient aux mêmes cérémonies que celles qui ont été retrouvées dans le mithréum de *Brocolitia* (Carrawburgh, Angleterre),[3] par exemple. Le musée de Gap conserve un bol à vernis rouge pourvu d'un rebord plat sur lequel est gravée en cursive l'inscription: *Deo invicto Mytrae vassa decem Tertius Rustici v.s.l.l.m.*[4] Ce récipient acheté par H. Muller en 1920, puis acquis en 1932 par M. Georges de Manteyer qui en fit don au musée de Gap le 12 septembre 1934, proviendrait de la vallée du Rhône. La collection d'antiquités dont il faisait partie appartenait précédemment à un architecte qui avait séjourné à Vienne, Valence, Montélimar et Avignon. On a conjecturé qu'il proviendrait de Bourg-St-Andéol.[5] Il peut dater du second siècle ap.J.-C. L'usage de ces coupes était tout indiqué dans les banquets qui réunissaient les fidèles et qui consacraient notamment l'admission des nouveaux mystes. Les trois mithriastes de La Bâtie — trois esclaves apparemment — peuvent avoir offert au dieu «invincible» et «bon» les coupes qui avaient servi à leur premier repas d'initiation. Une fois entrés dans la communauté mithriaque, les mystes avaient leur vaisselle attitrée et marquée à leur nom. Quant à Tertius, fils de Rusticus (?), il a tenu sans doute à fixer le souvenir d'une générosité: *vassa decem*!

---

[1] *CIL*, VI, 31010; *CIMRM*, I, p. 158, n° 348 (cf. p. 152, n° 333, 1).

[2] *CIL*, XII, 5686, n° 1160 a-c; *CIMRM*, I, p. 310, n° 900. On a jadis considéré *Bonus deus* comme «un des satellites du *deus Sol invictus*» en l'identifiant avec *puer Phosphorus* (*Bull. de la Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes*, I, 1882, p. 82). L'expression s'applique à Mithra, comme les deux autres dédicaces, quoique l'épithète de *bonus* ne lui soit pas ordinaire.

[3] *CIMRM*, I, p. 295, n° 851 a. Sur les trouvailles de vaisselle dans les *mithraea*, cf. déjà *MMM*, I, p. 67.

[4] L'*E* de Tertius est figuré par deux II. Tertius est attesté comme nom de potier (*CIL*, XII, 5686, n° 871), de même que *Rusticus* (*CIL*, XII, 5686, n°. 768). Si le redoublement du *L* dans la formule *v.s.l.l.m.* n'est pas une dittographie involontaire, on peut comprendre *l(aetus) l(ibens)*.

[5] Renseignements aimablement communiqués par M. Paul Aimès, Conservateur du Musée Départemental des Hautes-Alpes à Gap. Le bol a été publié par H. Muller, *Un vase dédié à Mithra*, *Rhodania*, 13, 1931 (= Compte rendu du XIIIe congrès Chalon-Beaune-Tournus, 1931), p. 201-204 et pl. III, 1-2, n° 1563.

Mais selon les informations beaucoup plus anciennes de Lajard (cf. *CIMRM*, II, n° 1302), que suspectait d'ailleurs Cumont (*MMM*, II, p. 385, n° 259: «je soupçonne ici quelque fraude»), la coupe aurait été trouvée à Rheinzabern... *Non liquet.*

Directement ou indirectement, ces textes nous fournissent des indices sur la condition sociale ou professionnelle des adeptes rhodaniens de Mithra.

Les trois dédicants des coupes précitées de La Bâtie-Montsaléon n'ont en guise de prénom qu'un *cognomen*, ce qui peut s'expliquer par leur condition servile.[1] Toutefois, il arrive qu'un dédicant dont nous connaissons le gentilice ne soit désigné ailleurs que par son *cognomen*: ainsi Secundinus à Lyon.[2] Nous ignorons le *nomen* de Severianus, le dédicant de Lucey;[3] mais il n'a pas un surnom d'esclave: c'était probablement, comme Secundinus, un citoyen romain ou du moins un homme libre. On relève plusieurs *Severiani* dans l'épigraphie lyonnaise, mais rien ne prouve que celui de Lucey fût originaire de Lyon. A Valence, Sextus Cabirius Jullinus porte les *tria nomina*, mais on a vu que son *nomen* est vraisemblablement un surnom théophore en fonction de nom. Le D. A. Eudaem[on] de Glanum peut avoir porté le *nomen* d'Antonius, car on relève à Grenoble un M. Antonius Eudaemon.[4] Il s'agit sans doute d'un affranchi, comme P. Tallius Onesimus à Aix,[5] L. Apronius Chrysomallus («toison d'or»: il devait être blond) à Vaison, C. Rufius Eutactus à Vieu. Ce dernier nous est mieux connu que les deux autres, car nous possédons l'épitaphe que sa femme, Caesiccia

---

[1] Sur le culte de Mithra chez les esclaves, voir F. Bömer, *Untersuchungen über die Religion der Sklaven in Griechenland und Rom, Abhandl. Akad. Mainz*, 1957, nº 7, p. 160/534 ss.

[2] *CIL*, XIII, 1772; *CIMRM*, I, p. 312, nº 907.

[3] *CIL*, XII, 2441; *CIMRM*, I, p. 314, nº 915.

[4] *CIL*, XII, 2258 (= Chabert, *op. cit.*, p. 40 s.); cf. 3497. Sur la signification religieuse du *cognomen*, voir J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, p. 52: «Béatitude du sage et immortalité».

[5] Cf. Hatt, *op. cit.*, p. 51 et 277 s.

Januaria a fait graver sur leur stèle commune.[1] Eutactus était médecin,[2] ce qui n'exclut pas qu'il soit issu de l'armée, car nous connaissons des *medici* attachés à des légions, à des cohortes ou à des ailes de cavalerie.[3] Les deux inscriptions mortuaires d'Eutactus et de son épouse sont chacune encadrée dans une moulure surmontée d'un fronton triangulaire. Le fronton de gauche, qui somme l'épitaphe de Januaria, renferme un croissant de lune; celui de droite un disque solaire.[4] La Lune est le symbole de l'immortalité féminine, comme le Soleil l'est de l'immortalité masculine. Cette discrimination est très exactement parallèle à celle qu'illustrent les monnaies impériales à partir des Sévères: à la couronne radiée des Augustes correspond le croissant des impératrices. Le *floruit* officiel de ce symbolisme théologico-politique (vers 220-285) autorise donc à dater la double épitaphe d'Eutactus et de Januaria du IIIe siècle ap.J.-C. Il est intéressant de noter que Januaria a consacré la sienne *sub ascia*[5] et non pas celle de son mari.

En dehors de ce médecin, les mithriastes de la vallée rhodanienne dont l'épigraphie nous spécifie la condition étaient dans l'armée ou issus de l'armée. Le seul mithriaste connu comme tel à Lyon était *frumentar(ius) [le]g(ati) et comment(ariensis)*,[6] autrement dit quelque chose comme secrétaire dans les bureaux de l'intendance, ou peut-être de la gendarmerie, car (au moins à dater d'Hadrien) les *frumentarii*[7] avaient souvent des missions policières. Beaucoup d'entre eux étaient issus des légions du Rhin et du Danube. Aurelius Secundinus Donatus peut avoir appartenu à l'une des *vexillationes* tirées des quatre légions du Rhin et substituées par Septime-Sévère à la XIIIe *Cohors Urbana* qui avait pris parti pour Clodius Albinus.[8]

---

[1] *CIL*, XIII, 2509; Allmer-Terrebasse, *op. cit.*, I, 3, p. 390, n° 700; *MMM*, II, p. 163.

[2] Cf. A. Bruhl, dans *Bull. de l'Ecole Antique de Nîmes*, N.S., 2, 1967, p. 19.

[3] A. Passerini, dans E. de Ruggiero, *Dizion. epigr. di ant. rom.*, IV, 19, p. 608.

[4] Cumont, *Symb. fun.*, p. 225.

[5] *Infra*, p. 100.

[6] *CIL*, XIII, 1771; *CIMRM*, I, p. 312, n° 908. Le M. Aurelius Secundinus de *PIR*², I, p. 326, n° 1606, ne saurait être identifié avec le mithriaste de Lugdunum.

[7] Sur les *frumentarii*, cf. *RE*, 7, col. 124; *Dizion. epigr. di ant. rom.*, III, p. 221 s.; IV, 19, p. 603 s. Sur les *commentarienses*, *ibid.*, II, 1, p. 541.

[8] Ph. Fabia, *La garnison romaine de Lyon*, Lyon, 1918, p. 54 ss.

Sous Septime-Sévère précisément, Lyon avait une *vexillatio* de la VIIIe légion Auguste à laquelle avait appartenu un mithriaste de Genève, Firmidius Severinus.[1] Si l'on développait *[le]g(ionis)* dans l'inscription d'Aurelius Secundinus, ce génitif pourrait avoir une valeur générale et signifier que le dédicant était «fourrier» de légion, au moment où il a quitté l'armée pour s'installer à Lyon: nous savons, en effet, que beaucoup de soldats retraités y demeuraient jusqu'à leur mort.[2] Mais une telle imprécision est tout à fait insolite: une légion est toujours nommée et numérotée. Il faut donc développer *legati*[3] et en induire qu'Aurelius Secundinus appartenait à l'*officium*, c'est-à-dire à l'état-major du légat. Cet Aurelius Secundinus (plutôt que Secundinius qui est très probablement une faute du graveur ou du premier éditeur de l'inscription) devait être apparenté à une Aurelia Secundina dont nous conservons le cippe funéraire.[4] Dans leur *Chronologie des épitaphes romaines de Lyon*, A. Audin et Y. Burnand assignent celle d'Aurelia Secundina à une «cinquième époque» qui s'étendrait de 140 à 240 environ.[5] Que cette femme ait été la fille ou la sœur d'Aurelius Secundinus, son épitaphe n'est guère éloignée dans le temps des dédicaces mithriaques d'Aurelius Secundinus qui peuvent appartenir à l'époque sévérienne.

Le dédicant de l'autel genevois élevé *Muciano et Fabiano Cos.* (= 201 ap.J.-C.), Firmidius Severinus, était un ancien soldat de la VIIIe légion Auguste *Pia Fidelis Constans Commoda.* Libéré après vingt-six ans de service actif, il remercie Mithra de l'avoir gardé en vie. La VIIIe Auguste, qui venait de Pannonie, était alors stationnée en Germanie Supérieure.[6] J. Toutain rappelait justement à ce propos que les provinces danubiennes, surtout la Pannonie et le Norique, ont été «un véritable foyer de rayonnement de la religion mithriaque».[7] Des *vexillationes* de cette légion sont signalées en Dalmatie et en Rhétie à l'époque de Marc-Aurèle.[8] A Lyon même, un tribun de la Ière légion *Minervia* dédie un autel aux «Mères» des Pannoniens et des Dalmates pour le salut de Septime-Sévère.[1] Les soldats du *limes* rhéno-rhétique et danubien, où le mithriacisme était florissant, devaient être assez nombreux à Genève, comme à Lyon, pour y implanter ou y renforcer le culte du dieu tauroctone. Leur esprit de corps et le réseau routier qui leur permettait de rester en liaison avec leurs camarades «du front» contribuaient à la continuité des traditions religieuses qui étaient vivaces dans les légions.

---

[1] Ritterling, dans *RE*, 12 (1925), col. 1660.

[2] *Supra*, p. 4.

[3] Cf. D. Vaglieri, dans E. de Ruggiero, *Dizion. epigr. di ant. rom.*, III, p. 224.

[4] *CIL*, XIII, 2078 (Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 189, n° 269).

[5] *RÉA*, 61, 1959, p. 325 s. et 345.

[6] Toutain, *op. cit.*, p. 174; Ritterling, dans *RE*, 12, col. 1647 ss.

[7] *Op. cit.*, p. 174.

[8] *RE*, 12, col. 1659. Sur le rôle que la VIIIe légion Auguste a pu jouer dans

C'est encore un militaire, semble-t-il, qui consacra un autel à Mercure-Mithra dans le mithréum d'Apt, car le dédicant, M. Titius Optatus, nous est aussi connu par une inscription en l'honneur de Mars, dieu de la guerre.[2] Nous ne savons rien ni du M. Julius Maternianus de *Mons Seleucus*, ni du T. Furius Ju[stus?] de Bourg-St-Andéol.[3] Leurs *tria nomina* donnent à penser qu'ils étaient citoyens romains (et comme tels ils pouvaient être légionnaires). Il serait aventureux d'identifier le second avec un centurion de la IIe légion Auguste, porteur du même surnom, mais dont nous ignorons le *nomen*. Il consacra une *arula [Deo in] victo Mi[thrae]* à Isca Silurum (Caerleon, Angleterre).[4] Mais il n'y a pas assez d'espace avant l's qui précède IVSTVS pour qu'on puisse restituer [FVRIV]S, à moins de supposer une combinaison de ligatures comme FVRV̇, ce qui est bien hasardé.

Il faut tenir compte des surnoms d'origine religieuse[5] qui attestent la popularité de certains cultes parmi les esclaves et les affranchis. *Helius* à Nîmes (*CIL*, XII, 3534, 3893), *Heliodorus* à Lyon (*CIL*, XIII, 1946) impliquent une dévotion solaire. Les surnoms d'*Anicetus* ou d'*Aniceta* à Nîmes (*CIL*, XII, 3191, 3269, 3747) et à Lyon (*CIL*, XIII, 1912, 2162) sont peut-être plus précisément mithriaques, s'ils

---

la diffusion du culte de Jupiter Dolichenus, souvent lié au mithraïsme dans les milieux militaires, cf. Merlat, *Jupiter Dolichenus*, p. 14.

[1] Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 240; III, p. 22 s.; *CIL*, XIII, 1766. Les relations «culturelles» de la vallée du Rhône avec les provinces danubiennes sont confirmées par les recherches d'A. Alföldi sur les médaillons d'applique à sujets isiaques: *Jahrb. f. Ant. u. Christ.*, 8/9, 1965/6, p. 68 ss.

[2] Espérandieu, *ILGN*, 158.

[3] *CIL*, XII, 2706; *MMM*, II, p. 164, nº 501; *CIMRM*, I, p. 309, nº 897.

[4] *CIL*, VII, 99; *CIMRM*, I, p. 283, nº 809; *RIB*, I, 322.

[5] Précieux relevés dans J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, p. 50 s. *Heliodorus* est attesté dans le mithréum de Ste-Prisque comme nom d'un «Lion».

supposent une consécration à *Sol invictus*. Un soldat porte à Lyon celui d'*Aeternus* (*CIL*, XIII, 1901), qui peut n'être pas étranger aux mêmes croyances. Mais le cas le plus probant est celui d'un esclave de la compagnie du Quarantième des Gaules,[1] receveur au bureau de Tournon-sur-Isère, dont l'épitaphe est gravée dans un cercle (couronne ou serpent?): il s'appelait *Mithres*, et Allmer[2] ne doute pas qu'il ait été un adepte de Mithra; J.-J. Hatt est apparemment du même avis.[3] Ce nom lui vient peut-être de ses parents ou de son patron qui l'auraient consacré à Mithra; mais rien ne prouve qu'il ait été personnellement initié à ses mystères. S'il doit cette appellation théophore à son patron, comme il arrivait le plus souvent, la consécration nominale prouverait que la compagnie fermière du Quarantième comptait des mithriastes. C'était un milieu de publicains, comme le rappelait aux voyageurs le nom d'*Ad Publicanos* que porte Tournon dans la Table de Peutinger.[4]

Les inscriptions nous apprennent en somme que Mithra recrutait ses fidèles parmi des esclaves, des affranchis ou fils d'affranchis (dont un médecin), des militaires. Nous ignorons tout de leurs origines ethniques. Rien n'autorise à affirmer, comme on l'a fait, que «l'élément grec, ou peut-être plus exactement oriental, tenait une place très importante dans les communautés mithriaques des provinces de l'empire» (J. Toutain). Toutefois, il apparaît que la population indigène, de souche authentiquement gallo-romaine, n'a guère été touchée par le mithriacisme, sauf peut-être à *Venetonimagus*[5] (encore la dédicace *Num. Aug. deo Soli* n'est-elle pas spécifiquement mithriaque). Dans l'implantation du nouveau culte, la part des légions germaniques et danubiennes est certes importante,[6] mais nous n'avons pas les moyens statistiques de la mesurer objectivement. La géographie des trouvailles permet seule de la présumer.

---

[1] *CIL*, XII, 2348; Allmer-Terrebasse, *op. cit.*, I, 3, p. 341, nº 82.

[2] *Op. cit.*, p. 343.

[3] *Op. cit.*, p. 52. Dans Apulée, *Met.*, XI, 22, 3 et 25, 7, Mithras est le nom d'un grand-prêtre isiaque. Mais les intentions d'Apulée ne sont pas simples: nous y reviendrons un jour. Rien n'exclut que notre Mithres ait pu être un fidèle d'Isis. Cf. L. Vidmann, *Syll. inscr. rel. Isiacae et Sarapiacae*, *RGVV*, 28, Berlin, 1969, p. 196, nº s 308 s.

[4] Cumont (*Mystères de Mithra*², p. 61 = p. 67 de l'éd. allemande) notait qu'en Pannonie, en Norique, dans les provinces frontières en général, les plus actifs propagandistes du culte mithriaque sont, outre les soldats, des esclaves de l'administration ou de la douane, des «publicains».

[5] Si l'on tient compte du nom gaulois (au génitif) *Billicatidos[si?]*.

[6] Toutain, *op. cit.*, p. 148 s., 159 ss.

IV. GÉOGRAPHIE DES TROUVAILLES

Du point de vue sociologique, la géographie des trouvailles nous éclaire souvent davantage que le contenu épigraphique et formel des monuments. Des indices précieux nous sont fournis sur l'aire d'extension des courants religieux, et les voies mêmes par lesquelles ils ont rayonné dans le monde romain autorisent des hypothèses sur la condition de ceux qui les ont véhiculés.

A l'origine, *Arelate* fut colonisée par des vétérans de la VIe légion qui avaient fait campagne dans le Pont, et l'on s'est demandé s'ils n'étaient pas pour cette raison responsables de l'introduction du mithriacisme dans le delta rhodanien.[1] L. A. Constans[2] conjecturait comme plus probable l'influence des trafiquants syriens qui étaient nombreux à Arles et dans la vallée du Rhône.[3] Mais cette hypothèse, qui est dépourvue d'arguments positifs, procède pour une large part des affirmations de F. Cumont qui avait tendance à attribuer indistinctement aux Orientaux, et notamment aux Syriens, la diffusion de tous les cultes originaires d'Asie. En fait, on ne voit pas que les négociants et marins levantins aient jamais contribué à celle du mithriacisme. Dans le cas précis d'Arles, il faut remarquer que le mithréum se trouvait assez éloigné des quartiers du port, où les Syriens devaient être concentrés.[4]

Orange, où le mithriaste Ulpius Silvanus avait été «libéré»,[5] était aussi une colonie où l'élément militaire constituait une grosse part de la population, la part socialement prépondérante. Il n'est pas exclu que des mithriastes d'Orange aient fréquenté le sanctuaire rupestre de Bourg-St-Andéol, quoique Alba Augusta, ville de droit latin, en soit moins éloignée. Il est de toute façon significatif que, dans le récit du martyre d'Andéol, ce soit un soldat qui suggère à Septime-Sévère l'idée d'emprisonner le saint dans la «crypte» de Mithra (si l'on admet la correction pertinente de F. Cumont).[1] L'affaire commence sur la rive gauche du Rhône, et l'on peut en inférer que les soldats de cette même rive avaient coutume de franchir le fleuve pour se rendre au mithréum.

---

[1] Constans, *Arles antique*, p. 124.

[2] *Ibid.*

[3] *Infra*, p. 103 ss.

[4] Cf. le plan schématique d'Arles antique dans P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence*, Paris, 1964, fig. 2.

[5] *CIMRM*, I, p. 284, nº 811; *RIB*, I, 3: *Factus Arausione/emeritus leg(ionis) II Aug(ustae)*. Le centurion mithriaste d'Isca Silurum que nous avons rapproché en raison de son *cognomen* du T. Furius Justus (?) de Bourg-St-Andéol appartenait également à la IIe légion Auguste.

Valence, Vienne, Lyon sont encore des colonies. On a vu que des vétérans s'installaient volontiers à Lugdunum, où le sanctuaire mithriaque était d'ailleurs voisin de la caserne.[2] Des militaires comme T. Titius Optatus qui adorait Mithra et Mars[3] vivaient à *Apta Julia*, colonie de droit latin. Apt avait aussi l'avantage d'être une étape sur la route qui reliait Arles à Milan *per Alpes Cottias*.[4] C'était aussi le cas d'Orange[5] et de Glanum[6] où le culte de *Sol invictus* est attesté. Ces routes devaient être bien connues des soldats, surtout lorsque Milan devint, à partir de Gallien, une base militaire de première importance qui commandait les grandes voies alpestres. Aix se trouvait sur la route qui menait d'Arles à La Turbie (*in Alpe maritima*);[7] c'était aussi le point de départ d'une voie conduisant à Arles par Marseille et d'une autre qui menait à *Forum Voconii* par Riez.[8]

La Bâtie-Montsaléon (*Mons Seleucus*) était une étape importante sur la route qui allait de Turin (et par conséquent de Milan) à Vienne en passant par Gap.[9] On a retrouvé à La Bâtie-Montsaléon une dédicace à Mars,[1] deux autres à la Victoire Auguste,[2] des objets d'usage militaire.[3] On sait que Magnence y fut défait par les généraux de Constance II en 353.[4] Isis y était honorée.[5] Situé sur un promontoire rocheux d'où la vue s'étend fort loin, ce poste-relais contrôlait les deux vallées du Petit-Buech et de la Maraize.

---

[1] *AA.SS.*, 1er mai, (I, p. 38): *Tunc unus de militibus Cerecius nomine . . . et in alia ripa fluvii coeptum fieri templum invictissimi Martis, sub ipso est crypta constructa.* Cumont (*MMM*, II, p. 402) pense qu'il y a eu confusion entre *Martis* et *Mithrae.*

[2] *Supra*, p. 4.

[3] *Supra*, p. 41.

[4] *Itin. Anton. et Hierosol.*, p. 163 et 187, Parthey-Pinder; Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, IV, p. 44.

[5] Desjardins, *ibid.*, p. 156.

[6] *Ibid.*, p. 157.

[7] *Ibid.*, p. 43 et 157; A. Grenier, *Manuel d'archéol. gallo-romaine*, II, 1, Paris, 1934, p. 29 s. et carte III.

[8] Desjardins, *Ibid.*, p. 156; Grenier, *loc. cit.*; sur *Forum Voconii*, cf. R. Boyer et P.-A. Février, *Stations routières de Provence*, *Rev. d'Etudes Ligures*, 25, 1959, p. 168 s.

[9] *Itin. Anton. et Hierosol.*, p. 170 et 263, Parthey-Pinder; Desjardins, *op. cit.*, IV, p. 35; Grenier, *op. cit.*, II, 1, p. 123, fig. 48; p. 145 et carte II; IV, 2,

Lucey d'où provient l'inscription de Severianus[6] se trouve à 7 km. environ au nord d'*Etanna* (ou *Etenna*), station de la voie romaine qui menait de Vienne à Genève.[7] C'est à Genève que le soldat Firmidius Severinus gratifia Mithra d'un autel en 201. Or les deux inscriptions de Genève et de Lucey portent la même formule *Deo invicto*, et les surnoms des dédicants ont une certaine ressemblance. Par Genève passaient les soldats qui se rendaient de Vienne en Germanie.[8] Cette même légion VIII *Augusta* — à laquelle appartenait Severinus — a contribué aussi, semble-t-il, à l'expansion du culte de Jupiter Dolichenus.[9] *Venetonimagus* n'était guère éloigné de la voie reliant Genève à *Etanna*.[10]

Ad Publicanos, où Mithrès était esclave-percepteur du Quarantième des Gaules,[11] était situé sur la route d'Aoste (*Augusta Prae-*

---

p. 529 s.; *RE*, 2.R., II, col. 1145. Cf. G. Barruol, *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule*, Paris, 1969, p. 76. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, VI, p. 328, n. 1 suggérait que Mithra avait pu être introduit par Apollon. Mais la présence de militaires Là a Bâtie-Montsaléon suffit à justifier celle de Mithra.

[1] *CIL*, XII, 1534 (au Musée de Gap).

[2] *CIL*, XII, 1537, 1549.

[3] P. Aimès, *Musée Départemental des Hautes-Alpes, Catalogue des objets métalliques gallo-romains*, Gap ,1961, p. 23 s., n° 98, 115, 116, 130.

[4] Socr., *H. E.*, II, 32 (*P.G.*, 67, col. 291 b); *RE*, 2e R., II, col. 1147.

[5] *CIL*, XII, 1532. La dédicante s'appelle *Cornelia Materna*. Le dédicant du groupe sculpté, M. Julius *Maternianus*, peut avoir eu avec elle une relation de parenté.

[6] *CIL*, XII, 2441; *CIMRM*, I, p. 314, n° 915. Ici pl. VIII, 2.

[7] Desjardins, *op. cit.*, IV, p. 153; J. Hannezo, *Les voies antiques et romaines du département de l'Ain*, Bourg, 1917, p. 35; Grenier, *op. cit.*, II, 1, p. 131 et fig. 49; Barruol, *op. cit.*, p. 79.

[8] *MMM*, I, p. 257; *Les mystères de Mithra*², p. 45 (p. 49 de la 4e éd. allemande); Grenier, *op. cit.*, II, 1, p. 39 s.

[9] Merlat, *Jupiter Dolichenus*, p. 14.

[10] Cf. Hannezo, *Les voies antiques et romaines du département de l'Ain*, p. 101 s., 105 (on allait de Belley à Brion par *Viriacum*, *Venetonimagus*, *Rufiacum* = Rufieu); A. L. F. Goujon, *Les voies romaines dans le Bugey*, *Le Bugey*, 12, 1950, p. 73.

[11] *Supra*, p. 41.

toria) à Vienne qui franchissait les Alpes au Col du Petit St-Bernard, puis passait par *Axima* (Aime), *Darantasia, Lemincum* (Chambéry), *Labisco* (Les Echelles) *Augustum* (Aoste),[1] d'où un embranchement conduisait à Genève par *Etanna.*[2]

Il est notable qu'en dehors des colonies du couloir rhodanien, le mithriacisme ait laissé des traces sur les grandes voies militaires du réseau alpestre. Il est non moins remarquable que ces routes mènent d'un côté à Arles et surtout à Vienne où le culte du tauroctone était florissant, de l'autre à Genève et en Rhénanie où il ne l'était pas moins. Ce n'est donc pas le Rhône qui a véhiculé le mithriacisme (ni par conséquent les trafiquants orientaux). Ce culte a essaimé d'une étape à l'autre le long des voies qui assuraient aux légions le contrôle des Alpes et des accès au *limes* rhénan.

Le mithriacisme ne s'est guère implanté dans les populations indigènes.[3] Le seul nom gaulois qu'on relève dans l'épigraphie est celui d'un bénéficiaire de la dédicace des *Venetonimagenses* au dieu Soleil, qui n'a rien de spécifiquement mithriaque.[4] Quand les fidèles ne sont pas des soldats, ils portent des surnoms grecs, ou un *nomen* d'origine grecque (Cabirius). Les mithréums ne sont jamais situés au centre des villes, mais vers la périphérie (Apt, Valence, Vienne), en dehors (Arles) ou tout près de l'enceinte (Lyon), voire en pleine nature (Bourg-St-Andéol). Ces petites communautés se voulaient ou se sentaient distinctes de la masse locale; religieusement du moins, elles vivaient en marge des cultes populaires. Mais il arrivait peut-être aussi quelquefois, comme à Apt, qu'un mithraïste associât dans une même adoration le tauroctone au Mercure local. Même une fois libérés, d'anciens légionnaires aimaient sans doute à se retrouver dans les antres mithriaques avec des militaires en activité, ou du moins passer leurs années de retraite dans le même quartier. Certains se fixaient en des villes où ils avaient naguère fait une étape, dans un bourg où, de temps à autre, passait un compagnon d'armes, sur une des routes de montagne qui faisaient communiquer l'Italie du Nord (et par conséquent la Pannonie) avec la Narbonnaise ou la Germanie. Dans les villes qui n'avaient pas, comme Lyon, une cohorte de garnison et où des légionnaires ne séjournaient qu'exceptionnellement et de loin en loin, les adeptes d'un culte qui exaltait si fort les valeurs militaires formaient comme des associations locales d'anciens combattants.

---

[1] Desjardins, *op. cit.*, IV, p. 154; Grenier, *op. cit.*, II, 1, p. 39 s., 131, fig. 49 (Table de Peutinger); Allmer-Terrebasse, *op. cit.*, I, 3, p. 342; W. W. Hyde, *Roman Alpine Routes, Mem. of the American Philos. Society*, II, 1935, p. 71; Barruol, *op. cit.*, p. 78.

[2] Table de Peutinger: Grenier, *op. cit.*, p. 131, fig. 49; Barruol, *op. cit.*, p. 79.

[3] Toutain, *op. cit.*, p. 165.

[4] *CIL*, XIII, 2541. *Billicatidos[si?]* est le génitif d'un nom apparenté à *Billicotas* qui viendrait de **Billicatos*: D. E. Evans, *Gaulisch Personal Names*, Oxford, 1967, p. 58 et 149 s. Ce nom peut avoir un rapport avec celui de Belley *(Bellicum)* qui n'est guère éloigné de Vieu. Mais *Bellicus/Bellica* sont connus comme noms gaulois: Holder, *Altceltischer Sprachschatz, s.v. Bellicus*; A. Audin, dans *Bull. des Mus. Lyonnais*, 1964, p. 169/31.

CYBÈLE ET ATTIS

L'implantation en Gaule du culte métroaque remonte peut-être au règne de Claude qui était né à Lyon, future métropole du phrygianisme gallo-romain, le jour même où son père Drusus inaugurait l'autel de Rome et d'Auguste.[1] En réorganisant le rituel et le clergé métroaques, en les normalisant de façon à renforcer leur prestige officiel,[2] en marquant aussi sa faveur à Ostie et aux négociants orientaux qui la peuplaient,[3] Claude encourageait indirectement une diffusion religieuse qui allait souvent de pair avec l'expansion commerciale. Des relations économiques liaient le port de Rome au Confluent.[4] Nous savons que Claude n'a pas oublié sa ville natale, comme l'attestent les Tables Claudiennes[5] et l'ironie de Sénèque dans l'*Apocolocyntose*:[6] Lyon portera désormais les noms de *Colonia Copia Claudia Augusta*. Cependant aucune inscription, aucun monument relatif à la religion phrygienne n'est expressément daté de cette époque. Les jalons les plus précis de notre documentation chronologique ne sont pas antérieurs à la deuxième moitié du second siècle.

I. ORIGINES ET IMPLANTATION

Comme d'autres courants religieux là où ils ont réussi, la vague métroaque a recouvert en Gaule Narbonnaise un terrain déjà imprégné ou du moins préparé aux imprégnations de l'époque romaine. Les Phocéens avaient importé dans le Delta le culte d'une déesse mère qu'ils figuraient assise, un lionceau sur les genoux. Le Musée Borély conserve quarante-sept exemplaires de stèles découvertes à

---

[1] Suet., *Cl.*, II, 1.

[2] J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, Paris, 1942, p. 49 ss.

[3] Sur le culte métroaque à Ostie, cf. R. Meiggs, *Roman Ostia*, Oxford, 1960, p. 365 s.; M. Floriani Squarciapino, *I culti orientali ad Ostia* (*ÉPRO*, 3), Leyde, 1962, p. 1-18. Un *Corpus Cultus Cybelae Attidisque (CCCA)* est préparé par M. J. Vermaseren.

[4] *Infra*, p. 94.

[5] Cf. J. Carcopino, *Les étapes de l'impérialisme romain*, Paris, 1961, p. 202.

[6] Sen., *Apoc.*, VI, 1; VII, 2, v. 9 ss.

Marseille et qui représentent une «Cybèle» de ce type nichée dans son *naiskos*.[1] L'exécution de certains de ces monuments remonte au milieu du VIe siècle avant J.-C. Récemment, E. Langlotz a reconnu l'origine typologique de la Cybèle Torlonia qui proviendrait, semble-t-il, de Marseille.[2] Mais s'agit-il bien d'une «Cybèle»? Le plus ancien type de la célèbre Diane d'Ephèse qu'honoraient les Phocéens et qui n'était pas polymaste nous reste inconnu. Mais on peut se demander avec E. Langlotz si cette *Diana Ephesia* n'était pas conçue comme une déesse trônant avec un lion sur les genoux ou contre son sein. Le savant allemand rapproche encore de la Cybèle Torlonia la tête voilée de Valetudo à Glanum et une tête de femme également voilée que porte un chapiteau à figures de Nîmes.[3] Déesse-mère et Dame des fauves (πότνια ϑηρῶν), Artémis était bien faite pour s'entendre ou même se confondre avec Cybèle. Comme la Mère Idéenne, on se la rendait propice sous le nom de *Tauropolos* par le sacrifice du taureau, du moins en Asie Mineure où les deux déesses avaient des liens de parenté.[4] Une Artémis *Ephesia* polymaste dont la provenance est inconnue, mais qui peut être d'origine locale, se trouve au Musée Borély;[5] il s'agit d'une idole d'époque romaine. La déesse avait un temple aux Saintes-Maries-de-la-Mer.[6]

Quoi qu'il en soit, la déesse au lion de Marseille n'a pas de parèdre et ne s'identifie pas avec la Cybèle de Pessinonte. Mais le type a survécu, et l'on reconnaissait vraisemblablement à l'époque romaine dans cette Dame une variante de Cybèle plutôt qu'une Diane éphésienne. Le Musée Borély abrite deux exemplaires tardifs de cette représentation. Une statuette mutilée en marbre, peut-être trouvée sur la Butte des Carmes[1], nous montre Cybèle assise sur un trône dont les montants sont ornés de deux lions couchés: «elle portait probablement un lionceau sur ses genoux», d'après M. Clerc.[2] L'autre exemplaire la figure coiffée du *polos*, tenant une patère dans la main droite, un tambourin de la gauche: un lionceau est couché dans son giron.[3]

---

[1] H. Graillot, *Le culte de Cybèle, Mère des dieux, à Rome et dans l'Empire romain*, Paris, 1912, p. 33 et 561; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 48-53; M. J. Vermaseren, dans *RAE*, 5, 1954, p. 120; P. Lambrechts, *Attis*: *Van Herdersknaaps to God, Verhandel. Koninkl. Vlaamse Akad.*, Lett. 46, Bruxelles, 1962, p. 39 s., 70 et fig. 2. Cf. aussi F. Benoît, *L'art primitif méditerranéen dans la vallée du Rhône*, Paris, 1945, p. 13 s., pl. I, fig. 1-2.

[2] E. Langlotz, *Eine Kybelestatuette im Museo Torlonia, Etudes de sculpture antique offertes à J. Charbonneaux*, I (= RA, 1968, 1), p. 96 ss.

[3] *Ibid.*, p. 98, fig. 4 et 5.

[4] Graillot, *op. cit.*, p. 153. Sur les liens d'Artémis avec Cybèle, cf. F. Benoît, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix-en-Provence, 1965, p. 187, n. 8.

[5] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 71, n° 84; F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, p. 28, 3, 7 («peut-être locale»).

[6] M. Clerc, *Massalia dans l'Antiquité des origines à la fin de l'Empire romain d'Occident*, I, Marseille, 1927, p. 246; F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, p. 120, 399.

Le culte de cette ancienne Artémis, «Notre-Dame-du-lion», n'a pas manqué de rayonner d'abord dans les comptoirs marseillais de l'hinterland, peut-être à Glanum, en tout cas à Orange[4] d'où provient un fragment d'autel en marbre blanc conservé au Musée Calvet d'Avignon: la déesse sculptée en bas-relief tient de la main droite une patère, de la gauche un tympanon, et porte sur ses genoux un lionceau.[5] H. Graillot voulait aussi reconnaître la Grande Mère dans l'effigie tourelée des monnaies d'Avignon et de Cavaillon qui «symbolisait cette alliance religieuse et commerciale avec la métropole marseillaise»; le taureau frappé au revers des pièces avignonnaises serait l'animal «consacré à Cybèle».[6] C'est pour le moins douteux. Cependant les colons phocéens avaient préparé le terrain.

Mais l'humus des croyances religieuses indigènes n'était pas moins favorable à cette implantation. La religion celtique des montagnes, des forêts, des rochers et des sources était foncièrement apparentée au culte de la pierre noire, de la souveraine des bois idéens et des fauves qui les habitent, du Gallos et des eaux, qui ont leur place dans le mythe d'Attis comme dans les rites de la *Lavatio*. L'histoire du berger phrygien aimé de Cybèle et séduit par la Nymphe rappelait aux Gaulois les aventures d'hommes ou d'enfants ravis par les Fées. Il n'est pas jusqu'au nom même des «Galles» ou du fleuve Gallos qui n'ait dû assurer à la déesse comme à son parèdre le bénéfice d'un préjugé favorable. «Sous l'apparence de la Mère de l'Ida et de la Mère du Palatin, c'est la Terre-Mère qui restaure son empire sur les Gaules», écrivait justement C. Jullian.[1] Le culte celtique des *Matres*, qu'à l'époque romaine l'art indigène gratifie d'une patère de fruits et d'une corne d'abondance, avait acquis d'avance la faveur des Gaulois peu ou prou romanisés à la Grande Déesse.[2] Il n'est pas douteux qu'à Die on adorait sous le nom de *Mater deum Magna Idaea* la déesse du lieu qui avait donné son nom à la ville, *Dea Vocontiorum*.[3]

---

[1] Froehner, *Musée de Marseille, Catalogue des antiquités gr. et rom.*, n° 229; Espérandieu, *Recueil*, XV (R. Lantier), p. 11, n° 8637, pl. VII; F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, p. 28, 3, 4.

[2] *Op. cit.*, II, p. 372.

[3] Froehner, *op. cit.*, n° 237; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 53, n° 51; Clerc, *op. cit.*, p. 372 et n. 3. Ce bas-relief est en marbre de Paros: «de provenance inconnue, selon toute apparence orientale» (Espérandieu, *l.c.*).

[4] Cf. M. J. Vermaseren, dans *RAE*, 5, 1954, p. 120: le type de Cybèle assise «semble être venu à Orange par Marseille».

[5] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 183, n° 244; L. Châtelain, *Les monuments d'Orange*, Paris, 1908, p. 207; J. Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, p. 107,8.

[6] Graillot, *op. cit.*, p. 445, n. 4.

Outre ces raisons religieuses qui étaient éminemment propices au syncrétisme gallo-phrygien, le caractère officiel du culte métroaque, surtout à dater de Claude et plus tard sous Antonin le Pieux, lui conciliait ceux des Gallo-Romains qui tenaient à faire ouvertement acte de loyalisme envers l'empire et l'empereur. Aussi la dévotion métroaque s'est-elle affichée tout particulièrement à Lyon, où chaque année les députés des Trois Gaules consacraient *ad Confluentes* leur attachement à Rome et à Auguste. En fêtant le neuvième centenaire de l'*Urbs*, Antonin le Pieux revigorait les traditions qui liaient aux forêts de l'Ida les origines troyennes de Rome:[4] des médaillons et des monnaies commémoratives qui circulaient dans tout l'Occident romain illustrèrent à plusieurs centaines d'exemplaires le mythe et la figure d'Attis.[5] L'imagerie métroaque avait déjà bénéficié d'une consécration impériale dans la numismatique de Faustine Mère.[1]

---

[1] *Histoire de la Gaule*, VI, p. 92 s. Cf. A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, IV, 2, Paris, 1960, p. 914 et 955.

[2] Graillot, *op. cit.*, p. 457; P.-M. Duval, *Les dieux de la Gaule*, Paris, 1957, p. 103; J. Carcopino, *Les étapes de l'impérialisme romain*, p. 247 s. On a observé que de toutes les provinces romaines les Trois Gaules et la Narbonnaise «ont fourni le plus grand nombre d'inscriptions tauroboliques» (J.-J. Hatt, *Histoire de la Gaule romaine*, Paris, 1959, p. 183). Cf. R. Duthoy, *The Taurobolium* (*ÉPRO*, 10), Leyde, 1969, p. 38-52.

[3] *Infra*, p. 75 ss.

[4] J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*, I, Paris, 1955, p. 292.

[5] *Ibid.*, p. 312 ss.; P. Lambrechts, *op. cit.*, p. 47 et fig. 14; H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*², *Antonin*, n° 1029; M. J. Vermaseren, *The legend of Attis in Greek and Roman art* (*ÉPRO*, 9), Leyde, 1966, p. 25 et pl. XIV, 1.

Pour finir, le facteur décisif dut être l'installation d'*Asiatici*, toujours plus nombreux et plus actifs, dans le couloir rhodanien, de Marseille à Lyon, et plus largement dans la région Rhône-Alpes. Nous savons que les Phrygiens et autres Asiates étaient nombreux à Vienne comme à Lyon.[2] C'est parmi eux que se recrutèrent les premiers martyrs de la Gaule chrétienne. La fameuse Lettre des Eglises de Lyon et de Vienne «aux frères de l'Asie et de la Phrygie» que nous a conservée Eusèbe prouve que les immigrants gardaient des liens vivaces avec leurs provinces d'origine.[3] L'anthroponymie funéraire confirme d'ailleurs l'importance de l'élément micrasiatique dans la population active de la vallée du Rhône. Le surnom d'*Asiaticus* se rencontre plusieurs fois en Narbonnaise[4] et à Lyon;[5] celui d'*Attalis* est attesté à Arles,[6] *Attalius* à Nîmes[7] (l'un des martyrs de 177 était natif de Pergame et s'appelait *Attalos*).[8] Nous connaissons aussi une *Bithynikè* à Marseille,[9] une *Artemisia natione Asiana*[10] et une *Phrygia*, femme de centurion, à Lyon,[1] un Galate à Nîmes.[2]

---

[1] Cohen, *Faustine mère*, nos 55s., 126, 229 s., 267, 304 ss. Pour Faustine jeune, cf. p. ex. F. Gnecchi, *I medaglioni romani*, II, Milan, 1912, p. 68, 7. Voir aussi M. Bieber, *The images of Cybele in Roman coins and scultpure, Homm. à M. Renard, Coll. Latomus*, 103, 1969, p. 33 ss.

[2] C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, VI, p. 335 et 523; E. Griffe, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, I, Paris, 1947, p. 12, 16 s., 31 s.; C. Boisse, *Le Tricastin des origines à la chute de l'Empire romain*, p. 168. E. Renan écrivait joliment et fort justement que les chrétiens étaient comme «des coins de Phrygie transportés en pleine Gaule».

[3] Eus., *H.E.*, V, 1 ss. Cf. P. Nautin, *Lettres et écrivains chrétiens des IIe et IIIe siècles* (*Patristica*, II), Paris, 1961, p. 33-64. Dans la haute vallée du Rhône le christianisme fut également importé par des immigrés d'origine gréco-orientale: D. van Berchem, *Le martyre de la Légion Thébaine, Essai sur la formation d'une légende, Schweizer. Beiträge z. Altertumswiss.*, VIII, Bâle, 1956, p. 38 ss.

[4] *CIL*, XII, 427, 759, 1613.

[5] Allmer-Dissard, *MLIA*, IV, p. 235, n° 494/23 et 25; p. 294, n° 497/123 (estampille de poterie rouge).

[6] *CIL*, XII, 750.

[7] *Ibid.*, 3433.

[8] Eus., *H.E.*, V, 1, 17: Ἄτταλον Περγαμηνὸν τῷ γένει.

[9] *BAC*, 1918, p. 3; F. Benoît, *CAGR, Bouches-du-Rhône*, p. 23, H, 16.

[10] *CIL*, XIII, 2004; J. Rougé, *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain*, Paris, 1966, p. 305 s. Cf. Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 96, à propos de la salutation initiale *chère hygiène* (χαῖρε ὑγίαινε): «manières de saluer dont Artemisia, née en Asie, avait de son vivant conservé l'habitude dans une ville où habitaient beaucoup d'orientaux». Son mari s'identifie peut-être avec le sévir augustal T. Flavius Hermès (*ibid.*, II, p. 430; III, p. 444). Cf. *RÉA*, 61, 1959, p. 331 s.

Les *cognomina* théophores sont, du point de vue religieux, plus significatifs encore. J.-J. Hatt les a étudiés et classés dans son utile synthèse sur *La tombe gallo-romaine*.[3] Le surnom d'Attis se trouve à Apt[4] et à Nîmes,[5] Attianus à Die et chez les *Ambarri*,[6] Attiola à Nîmes[7] et à Lyon.[8] Beaucoup plus fréquent est celui d'Attius (ou Attia) employé comme gentilice: on le relève à Arles,[9] à Nîmes[10] et aux environs, à Glanum,[11] à Valence,[12] à Die[13], à Lyon[14] où les exemples sont relativement nombreux, à Belley (dans une dédicace à Cybèle),[15] à Genève.[16] Des surnoms comme Hilarus/Hilara, Hilarius/Hilaria, Hilaris, Hilarion, Hilarianus, Hilaritas se rencontrent à Arles,[17] à Aix-en-Provence,[18] à Glanum,[19] près d'Aps,[20] à Valence,[21] à Vienne,[22] à Lyon,[1] à Aix-les-Bains,[2] à Grenoble,[3] à Annemasse,[4] à Genève.[5] Rien ne prouve qu'ils appartiennent tous à des adeptes du phrygianisme, mais une Hylara d'Arles appartenait à un milieu sacerdotal[6] et la popularité des Hilaries explique la fréquence de ces *cognomina*. Pour les fidèles d'Attis, cette fête était synonyme de salut et de résurrection: le surnom d'Hilarius en portait pour ainsi dire la bénédiction. Un Attis de Genève est surnommé Carpophorus;[7] c'est aussi le cas d'un Attius de Nîmes.[8] Ce *cognomen* et d'autres qui, tels Carpus, Carpimè, Eucarpus, Eucarpia, Polycarpus, se rapportent à la fécondité végétale ont pu être affectionnés dans les milieux métroaques,[9] car on adorait en Cybèle la reine des moissons et des fruits de la terre. Les surnoms d'Anthus (à Nîmes, Lyon, Feurs)[10] et d'Anthis (à Nîmes et à Lyon)[11] procèdent peut-être d'une *ratio physica* selon laquelle Attis symbolisait la fleur des céréales qui tombe avant le fruit;[12] mais ce *cognomen* attidien est beaucoup moins répandu, semble-t-il, que les surnoms allusifs à la fructification.

---

[1] *CIL*, XIII, 1862. Cf. 2007 (Kaninia Galatia).

[2] *CIL*, XII, 3359; C. Jullian, *op. cit.*, VI, p. 342. Noter aussi la fréquence du surnom Karus («Carien»?), à Nîmes même (*CAGR*, *Gard*, p. 70, 84; 71, 91) et à Lyon (*CIL*, XIII, 1995; 2100, 2194; Allmer-Dissard, *MLIA*, IV, p. 319, n° 497-328). Le surnom Caricus/Karicus (*CIL*, XIII, 2161) signifie sûrement «le Carien»: A. Audin, dans *Bull. des Mus. Lyonnais*, 1964, p. 169/31. Cf. aussi le *nomen* Karius à Nîmes: *CAGR*, *Gard*, p. 63, 73 (T. Karius Soterichus).

[3] P. 51 ss. Cf. Vermaseren-Van Essen, *The Excavations of the Ch. of Sa Prisca*, p. 185.

[4] *CIL*, XII, 1091.

[5] *Ibid.*, 3434, 3803.

[6] *CIL*, XIII, 1568/9, 2524, 2536.

[7] *CIL*, XII, 5912.

[8] *CIL*, XIII, 2035; Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 61, n° 214: épitaphe du viennois Valerius (S)attiolus, constructeur et conducteur de radeaux, dont les filles s'appellent toutes deux Valeria Attiola (l'S initial de Sattiolus est apparemment une dittographie). Cf. A. Audin-Y. Burnand, *Chronologie des épitaphes romaines de Lyon*, *RÉA*, 61, 1959, p. 350: 6e époque (= 240-310 ap. J.C.).

[9] *CIL*, XII, 787, 847; Espérandieu, *ILGN*, 118, 126.

[10] *CIL*, 2991, 3442, 3446; Espérandieu, *ILGN*, 426.

[11] H. Rolland, *Les fouilles de Glanum* (I), Paris, 1946, p. 98 (= *Inscriptions de Glanum*, *Gallia*, 3, 1944, p. 177, n° 19).

[12] *CIL*, XII, 1755.

[13] *CIL*, XII, 1568/9, 1611; J. Sautel, *CAGR*, *Drôme*, p. 66, 76, 266.

[14] Voir l'index d'Allmer-Dissard, *MLIA*, V, p. 104.

[15] *CIL*, XIII, 2499.

[16] *CIL*, XII, 2612.

[17] *Ibid.*, 708, 741, 809, 865.

[18] *Ibid.*, 548 a.

[19] *Ibid.*, 1017.

[20] *Ibid.*, 1146.

[21] *Ibid.*, 1760, 1770.

[22] *Ibid.*, 1918, 1982; Espérandieu, *ILGN*, 278.

Plusieurs *Attii* sont surnommés Eutychès, Eutychètis, Eutychianus. A Glanum, c'est une Vinicia Eutychia qui dédia une base de trépied à la Bonne Déesse,[13] dont le sanctuaire local abritait le culte d'Attis. On a vu que les *cognomina* de cette série ne sont pas rares à Lyon et en Narbonnaise.[14] Mais ils sont moins typiquement métroaques que les autres et souvent d'origine syrienne. De toute façon, et même si nous n'avions pas retrouvé les nombreuses inscriptions tauroboliques qui attestent la vitalité du phrygianisme en Gaule du sud-est, l'onomastique nous autoriserait à soupçonner son importance, car la carte de tous ces noms métroaques coïncide presque exactement avec celle des trouvailles relatives à ce culte.

---

[1] *CIL*, XIII, 1198, 1873, 2155, 2172, 2202, 2300, 2588.

[2] *CIL*, XII, 2477.

[3] *Ibid.*, 2244.

[4] *Ibid.*, 2574.

[5] *Ibid.*, 2622.

[6] *Ibid.*, 708; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 156, nº 199; L. Constans, *Arles antique*, p. 126; J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, p. 272: «prêtresse de Cybèle» (en fait, Hylara n'est que l'amie d'une prêtresse dont le culte n'est pas précisé par l'inscription).

[7] *CIL*, XII, 2612.

[8] Espérandieu, *ILGN*, 426.

[9] J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, p. 52, 262, 282.

[10] *CIL*, XII, 3533; XIII, 1642, 1754.

[11] *CIL*, XII, 3533; XIII, 2279; Hatt, *op. cit.*, p. 49 et 52.

[12] Porph., *De imag.*, fr. 7, p. 10*, 2-3 Bidez (= Eus., *P.E.*, III, 13, 14); Aug., *C.D.*, VII, 25. Cf. aussi Hippol., *Elench.*, V, 8.

[13] H. Rolland, *Les fouilles de Glanum* (I), p. 98 (= *Inscriptions de Glanum*, nº 20).

[14] *Supra*, p. 53.

II. DELTA ET BASSE VALLÉE DU RHÔNE

De Marseille à Lyon, en faisant ici et là un crochet dans l'arrière-pays, on n'a aucune peine à repérer des traces explicites de la religion d'Attis. Mais leur densité est spécialement forte dans la basse vallée du Rhône et aux abords du Delta. A Marseille même, où le phrygianisme dut revigorer le culte de la Dame au lion, les témoignages ne sont pas sûrs. Un relief en marbre de Paros représentant Cybèle tourelée assise entre deux lions et tenant un tambourin, à gauche d'un arbre qu'enlace un serpent, est bien conservé au Musée Borély, mais de provenance inconnue.[1] Froehner[2] le supposait rapporté d'Orient; il est en tout cas d'époque romaine (IIe-IIIe siècle ap.J.-C.). Il y a bien aussi le bas-relief des Pennes que suspectait Hirschfeld.[3] Encastré au-dessus de la porte de l'ancienne église, il fut détruit en 1795 ou «donné à trois visiteurs». Froehner et Augier en ont vainement recherché la trace en 1838. On y voyait: au centre, un pin auquel pendaient des cymbales et une syrinx attachée par une ganse à un triangle; à gauche, un *pedum* surmonté du bonnet d'Attis et croisé avec une *harpè* à long manche: derrière le pin, figurait un lion couché; à l'extrême droite et à l'arrière-plan, une «tour crénelée» à porte cintrée, que M. Clerc comparait avec les constructions dessinées sur la Table de Peutinger,[4] représentait peut-être tout simplement une bergerie. L'inscription était lue ainsi: *Matris deum/ Magnae Ideae Palatinae/ ejusq(ue) m(agnae) religionis adpa[ri]tor/ Navius Januarius.* C'est Hirschfeld qui développait *m(agnae)*; Graillot restituait *adpa[ra]tor(es)*: Navius et Januarius auraient été deux «ordonnateurs» des cérémonies, chargés de l'*adparatorium*, sacristie des sanctuaires métroaques. En fait, Januarius peut-être le surnom du sacristain Navius. Ce titre d'*adparator* apparaît ailleurs, à Ostie[1] et à Lyon.[2] Lorsqu'on creusa les fondations de la nouvelle église des Pennes après la Révolution, on trouva les vestiges d'un temple et notamment des colonnes avec chapiteaux «à tête de bœuf», que le notaire Garcin fit transporter dans sa propriété du Vaucluse.[3] Les Pennes se trouvent à une dizaine de km. au nord-ouest de Marseille, sur la route d'Arles, où le culte de Cybèle était florissant.

---

[1] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 54, n° 52; Clerc, *Massalia*, II, p. 372 («style de la décadence», ce qui ne veut pas dire grand-chose).

[2] *Catalogue des antiquités gr. et rom.*, n° 177.

[3] *CIL*, XII, 405; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 70, n° 83; F. Benoît, *CAGR, Bouches-du-Rhône*, p. 46, 133.

[4] Clerc, *Massalia*, *l.c.*

Aux collections du Musée Borély appartient un Attis en bronze qui soulève au-dessus de sa tête un masque tragique(?), mais dont l'origine est sans doute italique.[4] Marseille avait ses dendrophores qui entretenaient d'excellentes relations avec ceux de Riez, où le phrygianisme avait pris pied. C'est ce qu'atteste une inscription que Peiresc vit «in ruinis ecclesiae D. Thomae», au monastère de St-Sauveur:[5] elle commémore l'érection d'une statue à un pontife et flamine, patron de la colonie de Riez, par les dendrophores de Marseille auxquels, non content de les défrayer du prix de la statue, il attribue à titre de sportule une gratification de 12 000 sesterces.

A Riez même appartiennent deux inscriptions tauroboliques. L'une,[6] dédiée par L. Decimius Pacatus et sa femme Coelia Secundina, est un cippe dont les faces latérales portent sculptées une tête de taureau et une tête de bélier (cette dernière est surmontée d'une pigne). L'autre,[7] gravée sur un autel en marbre, est dédiée *Matri/ deum ob/ sacrum (scil. taurobolii)* par un sévir augustal, M. Julius Hyacinthus. On honorait à Riez la Terre Mère, comme en témoigne la dédicace *CIL*, XII, 359.

Pour aller de Marseille à Riez, on passait par Aix d'où proviennent peut-être une tête en marbre de Cybèle (?) tourelée[1] et une tête en bronze de Tutela[2] conservées au Musée de cette ville. Mais les fidèles d'Attis et de la Grande Mère semblent avoir été plus nombreux à Arles qui avait des relations suivies avec deux centres actifs du phrygianisme: Ostie et Pouzzoles.[3] On n'y a pas retrouvé d'autel taurobolique, mais toute une série de monuments significatifs.

---

[1] *CIL*, XIV, 53; M. Floriani Squarciapino, *op. cit.*, p. 9.

[2] *CIL*, XIII, 1754.

[3] F. Benoît, *l.c.*

[4] Graillot, *op. cit.*, p. 362 s., n. 7; 446 s., n. 1; M. J. Vermaseren, *The legend of Attis in Greek and Roman art* (*ÉPRO*, 9), Leyde, 1966, p. 57 («from Etruria») et pl. XL.

[5] *CIL*, XII, 411; Clerc, *op. cit.*, II, p. 297 s.

[6] *CIL*, XII, 357; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 34, n° 28; R. Duthoy, *The Taurobolium. Its evolution and terminology* (*ÉPRO*, 10), Leyde, 1969, p. 38, n° 81.

[7] *CIL*, XII, 358; Duthoy, *op. cit.*, p. 38, n° 82.

Sur deux lampes arlésiennes, Cybèle figure respectivement couchée et tourelée.[4] Une statuette en terre cuite la montre tenant un flambeau de la main droite, un lionceau de la gauche (un autre est assis à ses pieds).[5] Le Musée Lapidaire conserve une tête virile en pierre, coiffée du bonnet phrygien,[6] et un bas-relief mutilé (trouvé dans le rempart de la Porte du Laure en 1903),[7] qui représente une tête du *pileatus* entre deux pilastres: monument funéraire? On a supposé que l'*antistis* Valeria Urbana de *CIL*, XII, 708 était une prêtresse de Cybèle. C'est possible, mais plus sûr de Satria Firma, *antistita deae.*[8] Les protomés et les têtes de taureaux parées d'*infulae*[9] qui ornent la façade du théâtre antique n'ont, semble-t-il, aucun lien direct avec le culte métroaque.

Les deux monuments les plus intéressants sont le sarcophage de Julia Tyrrania (sic) et l'autel de Bona Dea. Le premier,[10] trouvé à St-Honorat, près de la porte de l'église, porte deux panneaux sculptés en façade, de part et d'autre de la *tabula inscriptionis*: à gauche (pl. X) figurent un orgue hydraulique à neuf tuyaux, une syrinx dans son étui et un animal (bélier selon Millin; lion, selon Jullian) devant un pin; à droite, on distingue une lyre, un luth, un «cahier de musique» et un plectre. L. Constans observait justement que Tyrrania (pour Tyrannia) pouvait rappeler le dieu Mên Tyrannos qu'on identifiait avec Attis: il s'agit probablement d'un nom théophore. Le pin du panneau de gauche peut être l'arbre d'Attis, que l'animal soit un lion (comme sur le relief perdu des Pennes) ou un bélier (allusion au criobole).

---

[1] Espérandieu, *Recueil*, III, p. 352, n° 2488.

[2] F. Benoît, *op. cit.*, p. 78, K, 1 (bronzes).

[3] Constans, *Arles antique*, p. 210 ss.

[4] F. Benoît, *op. cit.*, p. 179, céramique, n°s 1-2.

[5] Constans, *op. cit.*, p. 126 (Musée Lapidaire, n° 195).

[6] H. Bazin, *Arles gallo-romaine*, Paris, 1896, p. 136, n° 11; Graillot, *op. cit.*, p. 446; Constans, *l.c.* On a vu (*supra*, p. 13) qu'il s'agit plutôt d'un Mithra.

[7] Constans, *l.c.* et p. 365 (où sont rapprochés les «Attis» de Vienne); Espérandien, *Recueil*, I, p. 158, n° 205.

[8] *CIL*, XII, 703; Constans, *op. cit.*, p. 126.

[9] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 158, n° 206; 160 s. n° 208 s., 211 s.; A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, III, 2, Paris, 1958, p. 751.

[10] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 416, n° 181; *CIL*, XII, 832; Constans, *op. cit.*, p. 124 s.; Ch. Picard, dans *CRAI*, 1955, p. 246 s.

Plus curieux est le monument dédié par Caiena Atticè, *ministra* de la Bonne Déesse, et décoré de deux oreilles.[1] Ce même titre de *ministra* fut porté par une Loreia Pia qui, à Glanum, consacra un autel «aux oreilles» d'une déesse honorée dans un petit sanctuaire d'où proviennent plusieurs témoignages du culte attidien.[2] On peut se demander si les deux cultes de Cybèle et de Bona Dea n'avaient pas fusionné à Arles comme à Glanum. Un texte de Juvénal[3] donne à penser qu'on les confondait à Rome même au début du IIe siècle ap.J.-C. Plutarque dans la *Vie de César* identifie Bona Dea avec la Mida des Phrygiens.[4] Mida est de fait le nom de la «mère» en phrygien;[5] c'est aussi la Misa de l'*Hymne orphique*, XLII, 6 (cf. Ovid., *Met.*, XI, 92 s.). Ce syncrétisme n'était sans doute pas inconnu des milieux orientaux d'Arles et de la région.

A Glanum, la religion de Cybèle s'est probablement greffée sur un ancien culte de Mère nourricière, analogue à la Dame au lion des Phocéens qui, dès le VIe siècle avant J.-C., fondèrent un comptoir au pied des Alpilles; une Mère indigène y était peut-être honorée avant la colonisation grecque.[6] Ce qu'on appelle le «temple» de la

---

[1] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 116, n° 137. Cf. la dédicace d'Aquilée aux oreilles de Bona Dea: *CIL*, V, 759. Autres dédicaces analogues à Esculape et Hygie (*CIL*, III, 986), à Isis (*CIL*, XIII, 1737).

[2] *Infra*, p. 60.

[3] *Sat.*, II, 86 ss.; VI, 314 ss. Cf. G. Piccaluga, *Elementi spettacolari nei rituali festivi romani, Quaderni di SMSR*, 2, Rome, 1965, p. 62 s., 158 ss.; L. Richard, *Juvénal et les Galles de Cybèle*, *RHR*, 169, 1966, p. 56, 58 et n. 3, 5-6.

[4] Plut., *Caes.* 9 (II, 2, p. 300, 3 ss. Lindskog-Ziegler).

[5] Hesych., *s.v.* Μίδα; G. Quandt, *De Baccho ab Alexandri aetate in Asia Minore culto, Diss. Hal.*, XXI, 1913, p. 241 s.; Graillot, *op. cit.*, p. 13, 373, 382.

[6] F. Benoît, *L'art primitif méditerranéen dans la vallée du Rhône*, p. 13 s.; A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, IV, 2, p. 955, n. 1, à propos d'une dédicace à la Terre-Mère de Glanum: «la très antique Terre-Mère de tout le monde méditerranéen». Mais on a tendance à la retrouver un peu partout. Citons pour mémoire, puisque Glanum n'est guère éloigné des Baux, le bas-relief dit des Trémaié, où Rochetin voulait reconnaître, dans le personnage central, une *Magna Mater*: cf. Espérandieu, *Recueil*, I, p. 98, n° 115; F. Benoît, *Les Baux*^{3}, Paris, 1953, p. 35 («Diane, Junon Pronuba, Cybèle?»).

Bonne Déesse[1] est une vaste salle de 10,50 m. sur 6,70 m., construite à l'époque romaine sur l'emplacement d'un portique grec préalablement rasé. Cette salle était entourée de banquettes, sauf sur le côté nord-ouest, où s'élevait un massif de maçonnerie (autel ou tribune?). Les parois de cette salle de réunion étaient surmontées d'auvents en pierre; au centre s'élevaient quatre colonnes.

Avec ce local communiquait la «Maison d'Attis», où fut découvert un bas-relief en marbre platement sculpté et de facture naïve représentant le pâtre phrygien coiffé du *pileus* et vêtu d'un manteau à longs plis courbes qui ressemble à la *candys* de Mithra;[2] il est allongé sur un terre-plein rocheux, la main droite sur son sexe, entre un cyprès et un pin parasol qui s'élève à côté d'un arbre beaucoup plus petit; une syrinx à cinq tuyaux est suspendue dans le vide à droite du cyprès; une cymbale(?), une flûte droite et une flûte courbe pendent aux branches du grand pin. R. Lantier a justement comparé ce monument au relief d'Ostie:[3] le petit pin a vraisemblablement à Glanum la même signification que le petit Attis à Ostie; c'est une image de la résurrection. Avec ses jambes raides, cagneuses, atrophiées, l'Attis glanique a le charme tout simple d'une œuvre populaire et comme enfantine. Le pin et le cyprès sont stylisés avec une minutie et une application consciencieusement artisanales. Cette interprétation est un bon spécimen d'art local.

Du sanctuaire de la Bonne Déesse proviennent également des croissants en tôle de bronze[4] dont la destination exacte nous reste inconnue, mais qui n'ont guère de sens religieux qu'en relation avec le culte d'Attis assimilé avec Mên Tyrannos. Des cippes décorés de pommes de pin ont la même origine archéologique:[5] l'un porte une

---

Rochetin observait que le rocher «taillé de main d'homme a la forme d'un bétyle». C'est là une forme tombale et non pas typiquement métroaque. Si le personnage central est bien une déesse(?), il s'agit tout au plus d'une «Mère» locale.

[1] H. Rolland, *Les fouilles de Glanum* (I), p. 96 ss., 102 s.

[2] *Ibid.*, p. 98, 102, fig. 81; Espérandieu, *Recueil*, XII Suppl. (R. Lantier), p. 11, n° 7851, pl. IX; M. J. Vermaseren, *The legend of Attis*, p. 35 et pl. XXI,2.

[3] R. Calza-M. Floriani Squarciapino, *Museo Ostiense*, Rome, 1962, p. 29, n° 44 et fig. 9; M. Floriani Squarciapino, *I culti orientali ad Ostia*, p. 11 et pl. III, 5; Vermaseren, *op. cit.*, p. 35 et pl. XXI, 1.

[4] H. Rolland, *op. cit.*, p. 98.

[5] *Ibid.*, *l.c.* Cf. Ch. Picard, *Les religions étrangères à Glanum*, *Rev. Arch. du Centre*, 2, 1963, p. 184, 186; Id., *Sur quelques documents nouveaux concernant les cultes de Cybèle et d'Attis*, *Numen*, 4, 1957, p. 10 ss.

grande pigne sur la face principale, d'où partent deux guirlandes qui se prolongent et s'infléchissent sur les faces latérales;[1] d'autres sont formés d'un dé que somme la pigne chère à Attis.[2] Un autel trouvé dans les fouilles en 1937 et orné d'un roseau à feuilles repliées[3] a peut-être un rapport avec la cérémonie des Cannophores qu'on célébrait à Rome le 15 mars. Dans le même secteur ont été découverts un autel votif consacré par les *Dendrophori Glanici*[4] et un fragment de médaillon d'applique représentant Cybèle à dos de lion, les deux pieds sur une sphère, au-dessus de deux oiseaux qui figurent de part et d'autre d'un œuf.[5] Un fragment de même fabrique, mais d'origine lyonnaise, est conservé au Musée Archéologique de Fourvière.[6] Le Musée de St-Rémy conserve aussi un médaillon de vase à relief qui nous montre Cybèle voilée et pareillement assise sur un lion qui, au lieu d'être «courant», s'avance au pas.[7]

La sphère où la déesse a les deux pieds posés (sur le premier fragment) peut être rapprochée de celle qui figure cerclée dans une couronne de laurier sur l'autel dédié par Loreia Pia aux «oreilles» (*auribus*) de la Bonne Déesse.[8] Les oreilles sont sculptées dans deux des compartiments formés par les deux rubans croisés sur la boule. Sur d'autres représentations de la sphère, les deux rubans figurent les deux cercles de l'équateur et de l'écliptique croisés sur le Cosmos. Ce motif signifie la souveraineté universelle de la déesse, qu'elle porte le nom de Cybèle ou de Bona Dea. On a conjecturé que l'autel de Loreia Pia était surmonté d'un petit dôme en bronze dont les supports ont laissé des traces aux quatre coins supérieurs.[1] En même temps que cet autel fut exhumé un petit piédestal portant l'inscription: *Vinicia Eutychia Bonae Deae.*[2] Enfin, du même sanctuaire provient une grande table de pierre offerte par Attia Musa, *Bonae Deae ministra.*[3]

---

[1] Espérandieu, *Recueil*, XII, p. 13, nº 7868, pl. XII.

[2] *Ibid.*, p. 14, nº 7869, pl. XII.

[3] *Ibid.*, p. 13, nº 7867, pl. XII. Cf. l'autel de St-Saturnin-d'Apt: Espérandieu, *Recueil*, I, p. 177, nº 242 (au Musée Calvet d'Avignon).

[4] H. Rolland, *Inscriptions antiques de Glanum*, *Gallia*, 3, 1944, p. 177, nº 21. Cf. P. de Brun, *Les dieux de Glano et de Glanum*, *Provincia*, 21, 1941, p. 57; Ch. Picard, *Les religions étrangères à Glanum*, *Rev. Arch. du Centre*, 2, 1963, p. 182 et fig. 3.

[5] H. Rolland, *Les fouilles de Glanum* (I), p. 73 s., fig. 56.

[6] P. Wuilleumier-A. Audin, *Les médaillons d'applique gallo-romains de la vallée du Rhône*, *Ann. Univ. Lyon*, III, 22, Paris, 1952, p. 161, nº 305.

[7] *Ibid.*, p. 98, nº 157 c. Ici pl. XII. Cf. H. Rolland, *Les fouilles de Glanum* (II), p. 18.

[8] H. Rolland, *Les fouilles de Glanum* (I), p. 97 s., fig. 78 (= *Inscriptions de Glanum*, nº 18); Espérandieu, *Recueil*, XII, p. 13, nº 7865, pl. XI. Cf. Ch. Picard, *art. cit.*, p. 188 s.

Ce lieu de culte n'a rien d'un temple à proprement parler. On peut seulement admettre que les glaniques adorateurs d'Attis et de Cybèle, confondue localement avec une Mère indigène, s'y retrouvaient pour célébrer des sacrifices, pour commémorer la mort et la résurrection du dieu souffrant. On ne trouve à Glanum aucune mention de taurobole, ce qui ne veut pas dire que les glaniques n'aient compté aucun taurobolié; mais c'est toujours une prêtresse qui semble avoir présidé au culte. La liturgie métroaque de Glanum dut rester sensiblement différente de ce qu'elle était, par exemple, à Die ou à Lyon.

La frise sculptée sous l'imposte de l'arc de St-Rémy, à l'intérieur de la baie, n'est pas tout à fait étrangère non plus à l'imagerie métroaque: on y reconnaît, à côté de thyrses, des crotales, des syrinx, des aulos phrygiens et des monaules.[4] Colonie de Marseille, en relation avec Arles, Glanum dut très tôt être visitée et occupée par des Orientaux. Nous ignorons la date d'érection de l'arc. Rien n'empêche de l'attribuer à l'époque de Claude: on s'expliquerait alors fort bien les allusions du décor interne à un culte que l'empereur a fortement encouragé et définitivement officialisé. Il n'est pas indifférent de noter que les bas-reliefs du Mausolée des Jules procèdent d'une thématique originaire d'Asie Mineure: les galatomachies pergaméniennes.[5]

Non loin de là, dans la vallée même du Rhône, à St-Gabriel

---

[1] P. de Brun, *Promenade archéologique dans les ruines de Glanum*, Marseille, 1942, p. 49. Cf. Ch. Picard, *art. cit.*, p. 189 et 192.

[2] H. Rolland, *op. cit.*, p. 98 (= *Inscriptions de Glanum*, n° 20).

[3] *Ibid.*, *l.c.* (= *Inscriptions de Glanum*, n° 19). Pour le titre de *ministra*, cf. l'autel d'Arles: Espérandieu, *Recueil*, I, p. 116, n° 137; *supra*, p. 58.

[4] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 91; J. Bruchet, *Les Antiques. L'arc et le mausolée de Glanum à St-Rémy de Provence* (*La Provence archéologique et médiévale*, 1, 1969), p. 19 (dessins) et 20 (description). Cf. aussi F. Chamoux, *Observations sur l'arc de triomphe de Glanum, Etudes d'Archéologie Classique*, I (= *Ann. de l'Est, Mém.* 19), Paris, 1958, p. 60 s., qui reconnaît simplement dans ces «objets de culte» et ces «symboles» une conception hellénistique du décor. Ici pl. XXXV-XXXVI.

[5] H. Rolland, *Le Mausolée des Jules à Glanum*, *Suppl. Gallia*, 22, Paris, 1970.

(*Ernaginum*), que reliait à Glanum la *Via Aurelia*, fut trouvée en 1764 ou 1765 une statuette en bronze de Cybèle assise et tourelée.[1] Un peu plus bas, entre Arles et Tarascon, le Rhône a livré en 1862 une casserole d'argent[2] dont le manche porte ciselée l'image de cette Cybèle assise et tenant un plateau de fruits qu'on a prise à tort parfois pour une «Astarté».[3] Le manche porte d'ailleurs incisée au dos l'inscription: *Matr(i) M(agnae)*. Beaucoup d'articles analogues étaient fabriqués, semble-t-il, dans la région de Lyon.[4] M. J. Vermaseren a rapproché les patères de Nimègue.[5] Un parallèle s'impose en tout cas avec celle de Reignier (Hte-Savoie), où un buste de femme tourelée représenterait Maia-Tutela selon W. Deonna,[6] Cybèle selon M. J. Vermaseren.[7]

De l'autre côté du Rhône, le culte métroaque est bien attesté à Nîmes et dans le région. Le nom d'Attius, le surnom d'Attis ou d'Athis sont bien portés chez les Volques Arécomiques.[8] On a trouvé à Nîmes même une petite tête d'Attis inclinée à droite, mais qui appartenait peut-être à un monument funéraire,[9] ainsi qu'une antéfixe en marbre blanc qui porte sculptée une tête enfantine coiffée du *pileus*.[10] La déesse tourelée et diadémée (mais non voilée), que conserve le Musée de la Maison-Carrée,[11] est sans doute une *Tutela*,[12] mais il n'est pas exclu qu'on l'identifiât avec la Grande Mère. Une inscription de Lausargues (sur l'ancien territoire de Nîmes) commémore l'hommage des Dendrophores à Nemausus.[1] De Caveirac (à 9 km. de Nîmes) provient une inscription taurobolique[2] dédiée à la Grande Mère qualifiée de Palatina, comme sur le bas-relief des Pennes.[3] Cette dédicace commémore les tauroboles et les crioboles accomplis au nom de la colonie de Nîmes en 245 après J.-C. pour le «salut» de l'empereur Philippe, de son fils et de l'impératrice Otacilia Severa. Une tête trouvée à Villevieille, près de Sommières, représente Attis.[4] Mais les avant-trains de taureaux sculptés à l'entrée des Arènes de Nîmes n'ont probablement rien à voir avec le taurobole.

---

[1] F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, p. 222, sculpt., 2.

[2] A. Deloy, dans *Rev. Soc. Savantes*, 3e sér., II, 1863, p. 496-509; J. Girard, *Musée Calvet, Guide du visiteur*, Avignon, 1931, p. 55 (XIII); J. Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, p. 35, 65; F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, p. 223, 578; M. J. Vermaseren, dans *RAE*, 5, 1954, p. 112 s., fig. 49. Pour l'inscription, cf. *CIL*, XII, 5697, 3.

[3] Graillot, *op. cit.*, p. 191 et 460.

[4] Vermaseren, *art. cit.*, p. 114.

[5] *Ibid.*, p. 107 ss., fig. 46-48.

[6] Dans *RA*, 1921, II, p. 255 s.; *Choix de monuments de l'art antique*, Genève, 1923, pl. 44, c. 1377; *infra*, p. 100,

[7] *Art. cit.*, p. 126. Sur les patères à manche orné, cf. S. Tassinari, dans *Gallia*, 28, 1970, p. 127 ss.

[8] Graillot, *op. cit.*, p. 413, n. 3; 453; *supra*, p. 53.

[9] Espérandieu, *Recueil*, III, p. 435, n° 2676; Graillot, *op. cit.*, p. 447 et 463.

[10] Espérandieu, *Recueil*, IX, p. 163, n° 6838.

[11] Espérandieu, *Recueil*, III, p. 432, n° 2669; Graillot, *op. cit.*, p. 447 en note. F. Lenormant y reconnaissait «Marseille».

[12] Sans la nommer, Graillot *(l.c.)* la classe à tort dans la série des monuments métroaques trouvés en Gaule.

Si nous revenons sur la rive gauche et un peu plus au nord, nous trouvons à Avignon: une lampe en terre cuite où l'on a cru voir Cybèle tourelée qui tient une ciste et qu'adore un Galle;[5] une anse de vase en bronze décorée d'un buste de déesse coiffée du *polos* et tenant une patère (H. Rolland) ou un tambourin (Graillot) dans la main gauche, un grand épi et deux pavots dans la droite.[6] De Baumes de Venisse (au sud-est de Gigondas) est originaire une tête coiffée du bonnet phrygien, peut-être un Attis.[7] Du Coulon provient une statue d'Attis en pierre de Beaumont (0,57 m. de hauteur): le dieu qui porte une tunique retroussée et un bonnet phrygien applique sa main droite contre l'oreille droite, avec l'index et le pouce allongés, les autres doigts étant repliés.[8] Il peut s'agir, comme le pensait Graillot d'un Attis funéraire.[9] Au Musée Calvet d'Avignon appartient une anse de provenance inconnue, que surmonte une statuette coulée dans le même bronze. Le personnage, à cheveux calamistrés en façon d'anglaises et vêtu d'un manteau par-dessus une longue tunique à manches, tient une petite panthère ou un lionceau sur l'avant-bras gauche et étend la main droite vers un félidé du même type qui marche à son côté. Selon H. Rolland, la statuette représenterait Cybèle.[1] Contre cette identification militent la coiffure et la tenue vestimentaire. Il s'agit bien plutôt d'un Bacchus à chevelure orientale et figuré, comme souvent, en dompteur de fauves.

---

[1] *CIL*, XII, 5953; Graillot, *op. cit.*, p. 277, 452, 458.

[2] *AE*, 1910, nº 217; Espérandieu, *ILGN*, 518; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, p. 105; R. Duthoy, *The Taurobolium*, p. 40, nº 90.

[3] *Supra*, p. 55.

[4] Espérandieu, *Recueil*, III, p. 449, nº 2716.

[5] Graillot, *op. cit.*, p. 446, n. 1 (d'après Hirschfeld, *CIL*, XII, 5682, 71b: mais la déesse est nue!). Il s'agit d'un *symplegma*, selon M. J. Vermaseren.

[6] Graillot, *l.c.*; H. Rolland, *Bronzes antiques de Haute Provence, Suppl. Gallia*, 18, Paris, 1965, p. 142, nº 301.

[7] H. Rolland, *op. cit.*, p. 151, nº 333: au Musée Calvet d'Avignon.

[8] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 174, nº 238. Le Coulon coule non loin de Cavaillon.

[9] Graillot, *op. cit.*, p. 446, n. 1.

A Carpentras fut trouvée une statuette en bronze, aujourd'hui conservée au Musée de Lyon, qui représente une déesse coiffée de la couronne murale sous un voile; elle a malheureusement perdu ses deux mains, ce qui rend l'identification problématique. Graillot y reconnaissait une Cybèle «à cause du voile»; H. Rolland n'y voit qu'une Tutela.[2]

Un peu plus au nord-est, à Vaison, le culte de Cybèle s'est greffé sur celui des Mères gauloises.[3] Une inscription aujourd'hui perdue[4] y commémorait un taurobole et un criobole célébrés par un homme et une femme pour la conservation de la maison impériale: *domus divinae*, expression qui date la dédicace au plus tôt de la fin du IIe siècle (époque sévérienne?). De Vaison également provient un Attis (funéraire?) sur plaquette en os qui est conservé au Bargello de Florence.[5]

Un autel taurobolique en calcaire dur originaire de Caderousse,[6] près d'Orange, porte une dédicace à la Mère des dieux, précédée de la formule *Num. Aug.* qui solidarise un hommage préalable à la majesté impériale avec le culte de Cybèle, souvent qualifiée d'*Augusta*[7] et directement associée aux manifestations du loyalisme romain. Le taurobole fut accompli par les soins (*fecerunt*) d'un Sextus Publicius, dont le *cognomen* est mutilé, et d'une femme dont le nom a disparu, pour la conservation de l'empereur Commode (*Commodi* est martelé). Un fragment trouvé dans le théâtre d'Orange[8] porte un pied incisé avec la dédicace: *[Mat]ri Deu[m]*. On peut rapporter au culte d'Attis le décor d'une lampe trouvée à Orange en 1908:[1] autel entre deux pins maritimes (ou cyprès?).

---

[1] H. Rolland, *op. cit.*, p. 141, nº 299.

[2] *Ibid.*, p. 87 s., nº 148.

[3] Cf. *CIL*, XII, 1302-1310.

[4] *Ibid.*, 1311; Duthoy, *op. cit.*, p. 40, nº 88.

[5] *Catal. del R. Museo Naz. d. Bargello*, Florence, 1898, p. 201; Graillot, *op. cit.*, p. 447, n. 1.

[6] *CIL*, XII, 1222; Duthoy, *op. cit.*, p. 39, nº 87; au Musée Lapidaire d'Avignon.

[7] Cf. L. Richard, dans *RÉA*, 69, 1967, p. 262; Duthoy, *op. cit.*, p. 63. Sur la formule *Num. Aug.*, *ibid.*, p. 65 et *infra*, p. 93.

[8] *CIL*, XII, 1223; L. Châtelain, *Les monuments d'Orange*, p. 150 s.; J. Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, p. 107, 8.

Des liens religieux ont uni, peut-être occasionnellement, Orange avec Aps, Valence et Die. Le 30 septembre 245, le pontife perpétuel du culte impérial à Valence préside à la célébration d'un triple taurobole pour le «salut» des Philippes (Père et fils) et d'Otacilia Severa.[2] Prennent part à la cérémonie (*praeeuntibus*, c'est-à-dire en prononçant tour à tour les formules sacramentelles que reprendront leurs compatriotes respectifs) un quindecemvir d'Orange, un prêtre d'Alba, un autre de Die (tous deux prêtres de Cybèle apparemment), un prêtre de Liber Pater (qui porte un surnom célèbre dans l'histoire du culte métroaque: Orfitus)[3]; plusieurs autres, indignes d'être nommés (*ceteris adsistentibus sacerdotibus*) étaient également présents. Les testicules des trois taureaux furent enterrés sur place (*loco vires conditae*), c'est-à-dire très probablement sous l'autel commémoratif: la formule est parallèle à celle qu'on trouve à Lectoure (*CIL*, XIII, 522, 525; *vires consecratae*).[4] Par l'entremise de son prêtre métroaque, qui n'était pas nécessairement un Galle émasculé, chacune des trois villes (Orange, Aps et Die) a donc participé par un taurobole au sacrifice présidé très officiellement par le pontife perpétuel de Valence qui finança l'achat des victimes et tous les apprêts ou ornements rituels (*cum suis hostiis et apparamentis omnibus*)[5]. Le culte de Cybèle a contribué à renforcer les liens religieux et politiques des cités de Narbonnaise au profit du loyalisme impérial. Elles consacraient ainsi leur ralliement au nouvel empereur.

Les relations qui, en l'occurrence, associaient par delà le Rhône Orange à la cité d'*Alba Helviorum* n'ont pas de quoi surprendre, compte tenu de celles que le mithriacisme semble avoir nouées entre les deux rives.[1] Le prêtre qui était en exercice à Aps, Castricius Zosimion, porte un surnom grec: c'était apparemment un affranchi, sans doute d'origine orientale. Aps avait un puissant collège de Dendrophores,[2] mais aucune autre inscription que celle de Die n'y atteste jusqu'à présent la vitalité du culte métroaque.

---

[1] R. Vallentin du Cheylard, dans *Congrès Archéol. de France, Avignon*, 1909, II, Paris-Caen, 1910, p. 117, 128 s., n° 7.

[2] *CIL*, XII, 1567; Graillot, *op. cit.*, p. 159 s. (en note), 241, 452; Châtelain, *op. cit.*, p. 198 s.; Sautel, *op. cit.*, p. 112, 5; Duthoy, *op. cit.*, p. 38, n° 83; sur le sens de *praeire*, *ibid.*, p. 86.

[3] Autres *Orfiti* dans la vallée du Rhône: *CIL*, XII, 1912 (Vienne); XIII, 2061 (Lyon).

[4] Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 155 s., 297; Duthoy, *op. cit.*, p. 73 et 101 (les *vires* s'identifieraient avec le sang); *infra*, p. 87.

[5] Sur ce terme, cf. Duthoy, *op. cit.*, p. 83; sur les *apparatores*, voir *supra*, p. 56

III. DU POUZIN A VIENNE

Non loin de là, à 25 km. à vol d'oiseau au nord-est d'Aps, on exhuma en 1949 au Pouzin un fragment d'autel taurobolique;[3] on trouva en même temps des fûts de colonnes et des chapiteaux.[4] Le fragment est actuellement encastré dans la façade d'une maison privée. Ce monument est en pierre de Cruas, c'est-à-dire d'origine et de fabrique locales. Mais, en dépit des colonnes et des chapiteaux qui n'appartenaient pas nécessairement à un temple de Cybèle, rien ne prouve que le taurobole ait été accompli au Pouzin même: la pierre peut provenir d'Aps ou de Valence. Le responsable s'appelle M. Trophimus ou Trophimius, nom qu'on trouve précisément à *Alba*, mais aussi à Vienne et à Die.[5] Cet autel peut dater du IIIe siècle ap. J.-C.[6]

Le Musée de Valence conserve la partie supérieure d'un autel découvert en 1863 place des Ormeaux, au sud de la Cathédrale.[7] Le lieu de la trouvaille donne à penser que là, comme en d'autres villes, la première église chrétienne occupa l'emplacement du temple de la Mère.[8] L'inscription commémore un taurobole et un criobole célébrés pour le salut des Augustes par le prêtre C. Valerius Urbanus et son *tibicen* Flavius Restitutus. Ce flûtiste nous est connu par trois dédicaces lyonnaises[1] datées respectivement de 190, 194 et 197. Les Augustes peuvent être soit Septime-Sévère et aracalla, soit ces deux derniers et Géta, si — compte tenu de la «mise en lignes» — on restitue un troisième G après AVGG. Si cette deuxième hypothèse était retenue, comme on l'a fait souvent, l'inscription ne serait pas antérieure à 209, ni postérieure à 211. D'un autre côté, Flavius Restitutus peut avoir exercé ses talents à Valence dès 168: les deux Augustes s'identifieraient alors avec Marc-Aurèle et Lucius Verus (†169), hypothèse improbable. Observons que l'autel de Tain,[2] qui vient probablement de Lyon, commémore un taurobole auquel participait comme flûtiste non pas Flavius Restitutus, mais Albius Verinus. Le fragment taurobolique de Valence devrait donc être postérieur à cette date; on induira en conséquence que les Augustes sont, au plus tôt, Septime-Sévère et Caracalla; la dédicace, qui n'est pas antérieure à 198, peut remonter à l'époque où l'empereur gagnait la Bretagne par la Gaule Narbonnaise.

---

[1] *Supra*, p. 43.

[2] M. Leglay, dans *Bull. Soc. Nat. Antiqu. de France*, 1964, p. 140-152, et dans *Gallia*, 24, 1966, p. 525 et fig. 49.

[3] J. Sautel, dans *Gallia*, 8, 1950, p. 133, fig. 1; *AE*, 1952, nº 72; L. Richard, dans *RÉA*, 69, 1967, p. 255-265 et pl. II; Duthoy, *op. cit.*, p. 40, nº 89: *taur]oboliu[m/fec(it)]*.

[4] L. Richard, *art. cit.*, p. 255.

[5] *Ibid.*, p. 262.

[6] *Ibid.*, p. 264.

[7] *CIL*, XII, 1745; *Musée de Valence, Notice des tableaux et objets d'art*, Valence, 1914, p. 10, nº 33; J. Sautel, *CAGR, Drôme*, p. 83, 107, 16; Duthoy, *op. cit.*, p. 41, nº 92.

[8] «En Occident comme en Orient, des églises se sont élevées partout à l'emplacement de sanctuaires païens» (D. van Berchem, *Le martyre de la Légion Thébaine*, p. 49). Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 553. On s'est demandé si le temple auquel s'est substituée Notre-Dame-des-Plans dans le Tricastin n'était pas un sanctuaire métroaque: C. Boisse, *op. cit.*, p. 168.

Un autre autel taurobolique[3] provient de la voie romaine qui mène de la citadelle de Valence à Tain, sur la rive droite de l'Isère, près de l'ancien «Pont de la Déesse», à Châteauneuf d'Isère. La face antérieure porte l'inscription: M D M I TAVROBOL / DENDROPHOR VAL / SVA P F au-dessus d'un bucrâne orné de bandelettes; sur la face postérieure est grossièrement sculpté un pin lourd et massif; le côté droit porte une tête de bélier pourvue de grandes cornes spiroïdales au-dessus d'un *aspergillum* et d'un *pedum*; le côté gauche représente six objets sur deux registres: au registre supérieur, de gauche à droite, une oenochoè, une ciste qu'Hirschfeld prenait à tort pour une *nux pinea*, une patère à manche; au registre inférieur, un tambourin, qu'Espérandieu et le *CIL* identifient erronément comme un «gâteau», et le bonnet phrygien d'Attis. L'état fruste et corrodé de la pierre ne permet pas de vérifier si l'inscription de la face antérieure fut complétée sous le bucrâne: on croit y distinguer des traces de lettres. Quoi qu'il en soit, on est surpris de ne trouver aucune mention ni du prêtre célébrant, ni de la formule *pro salute*.

---

[1] *CIL*, XIII, 1752, 1753, 1754. Graillot (*op. cit.*, p. 257) le qualifie d'«affranchi attaché au Métrôon de Lyon»; «le personnel du temple lyonnais se déplace pour accomplir des sacrifices à Valence et à Tain» (*ibid.*, p. 452).

[2] *CIL*, XII, 1782; *infra*, p. 68 et 91.

[3] *CIL*, XII, 1744; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 247, nº 335; Sautel, *op. cit.*, p. 101, 125; Duthoy, *op. cit.*, p. 41, nº 91; ici pl. X-XII.

Non loin du confluent de l'Isère et du Rhône, en aval du «Pont de la Déesse», on trouva dans l'Isère même en 1820 un médaillon de bronze où figure Cybèle ou Tutela, en buste entre deux sarments de vigne stylisés, les feuilles alternant avec des grappes; la déesse est tourelée et parée de colliers.[1]

Le monument trouvé à Tain sous l'autel de la Chapelle de l'Ermitage, et qui fait aujourd'hui l'ornement de la «Place du Taurobole» (pl. XXI), appartient à l'épigraphie lyonnaise.[2] On ignore comment et dans quelles circonstances cet autel fut transporté sur le territoire de Tain, mais il n'était pas à son emplacement d'origine lors de sa découverte au XVIe siècle. On n'a aucune raison positive de croire avec H. Bazin[3] que l'église actuelle de l'Ermitage recouvre les substructions d'un ancien temple de Cybèle et que le nom même de Tain (*Tigna*) a un rapport quelconque avec le pin d'Attis.

IV. VIENNE

Plus au nord, Vienne conserve d'intéressants vestiges du culte métroaque. Les ressortissants de souche micrasiatique devaient y être aussi nombreux et dynamiques que les trafiquants syriens. On y relève la trace des *Scenici Asiaticiani*,[4] d'un certain Kratès originaire de Tralles (*Trallianos*),[5] d'un dendrophore, Ti. Julius Diadochus,[1] dont le surnom sent l'Orient grec. Parmi les chrétiens asiates de Vienne (dont le diacre Sanctus, qui témoigna en 177, comme on sait, avec les martyrs lyonnais)[2] certains convertis pouvaient avoir été élevés dans la religion de Cybèle. Au demeurant, le culte des Mères, qui est bien attesté à Vienne,[3] favorisa l'intégration de la Mère des dieux au panthéon local. Nous ne savons pas précisément quand le culte métroaque s'implanta dans la colonie.

---

[1] E. Babelon-A. Blanchet, *Catal. des bronzes antiques de la Bibl. Nationale*, Paris, 1895, p. 260, n° 615; Graillot, *op. cit.*, p. 447, n. 1; Espérandieu, *Recueil*, IX, p. 135, n° 6780; Sautel, *op. cit.*, p. 102, 125.

[2] *CIL*, XII, 1782; J. de Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, Lyon, 1846, p. 28; Sautel, *op. cit.*, p. 104, 138; Duthoy, *op. cit.*, p. 41, n° 93. Hirschfeld (*CIL*, XIII, 1, p. 250) considérait qu'un taurobole ne pouvait avoir été célébré pour la prospérité de Lyon que sur un territoire lyonnais; il en déduisait que Valence et Tain dépendaient de Lyon. Cf. H. Desaye-A. Blanc, dans *Bull. de la Soc. d'Archéol. et de Statistique de la Drôme*, 71, 1949, p. 115 s. En fait, l'autel taurobolique de Tain est un monument isolé et rien ne prouve qu'au XVIe siècle il fût archéologiquement en place.

[3] *Vienne et Lyon gallo-romains*, Paris, 1891, p. 87.

[4] *CIL*, XII, 1929; Y. Burnand, dans *RÉA*, 63, 1961, p. 293 (époque julio-claudienne).

[5] *CIL*, XII, 1913.

Un fragment d'inscription taurobolique[4] découvert en 1648 «au territoire de Romestang» dans les ruines d'un «temple» romain pourrait dater de 208, c'est-à-dire du passage de Septime-Sévère à Vienne, alors qu'il se rendait en Bretagne: le taurobole fut célébré pour les Augustes (l'empereur et Caracalla, car Géta n'est Auguste qu'en 209), pour leur victoire et leur retour, ainsi que pour la cité viennoise. A gauche de l'inscription, qui est perdue, figurait un aigle agrippant un globe avec ses serres. On a vu dans ce globe un symbole de Caelus, et H. Graillot écrivait un peu vite: «A Vienne, dans un sanctuaire qui s'élevait au-dessus ou auprès d'une grotte, la mère des dieux apparaît comme la parèdre de Caelus».[5] Dans le contexte de cette découverte, «on trouva entier, dit Chorier,[6] un pavé de grandes pierres . . . Celles du dernier rang du côté du Septentrion formaient un canal qui répondait à une grotte». Ces renseignements, vieux de trois siècles et plus, restent fort imprécis. L'inscription étant mutilée, le relief devait l'être aussi: on ne peut gloser que vainement sur l'association de Jupiter à *Terra Mater* ou même à *Mater Deum*. Le globe autoriserait tout au plus un rapprochement avec certains médaillons d'applique de la vallée du Rhône.[7] L'emplacement d'un temple métroaque dans le quartier de Romestang (secteur nord de la ville actuelle) est problématique.

Depuis une trentaine d'années, la question a été renouvelée par les fouilles de l'Ancien Hôpital. Comme le sanctuaire métroaque de Vienne doit faire l'objet d'une publication spéciale dans la présente collection, on se contentera ici de faire sommairement le point des découvertes.

---

[1] *Ibid.*, 1917; Graillot, *op. cit.*, p. 268.

[2] Eus., *H.E.*, V, 1, 17. Le gentilice du martyr Vettius Epagathus se rencontre à Vienne: Y. Burnand, *art. cit.*, p. 299.

[3] *CIL*, XII, 1823-1826; E. Will, *La sculpture romaine au Musée Lapidaire de Vienne*, p. 56, n^os 111-112.

[4] *CIL*, XII, 1827; Graillot, *op. cit.*, p. 447, n. 1; 462.

[5] Graillot, *l.c.* Cf. F. Cumont, *MMM*, I, p. 88.

[6] *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, 1659, p. 364.

[7] *Supra*, p. 60.

On connaissait depuis longtemps un grand mur en pierres de taille épaisses de 0,94 m. (= 3 pieds 1/6), dont les six pans s'étagent avec six décrochements d'est en ouest jusqu'au Portique du Forum. Ce grand mur aurait son pendant au sud où subsistent des fondations approximativement parallèles. Dans la composition du peintre Etienne Rey, «Vienne antique», ces murs bordent un escalier monumental. Ch. Picard[1] y a reconnu l'enceinte d'un théâtre cultuel. Ce sont les trouvailles qui ont fait supposer que ces restes avaient une relation avec la liturgie métroaque, car les murs de soutènement dégagés à l'emplacement d'une hypothétique *cavea* peuvent avoir supporté les degrés d'un escalier tout aussi bien que les gradins d'un théâtre fermé.

En 1940, on découvrit à l'est et au pied de ce qu'on est convenu d'appeler le Portique du Forum un marbre sculpté qui représente en bas-relief une scène d'offrande.[2] Un homme en tunique courte retroussée tient de la main gauche une corbeille contenant des pommes ou, du moins, des fruits de forme arrondie: or nous savons par l'empereur Julien l'importance des μῆλα dans le culte d'Attis. Le prêtre étend le bras droit, vraisemblablement vers l'autel, pour y faire brûler des grains d'encens. Derrière lui, un acolyte, également *succinctus*, tient de la main gauche un linge sacré, celui même qui voilait la corbeille avant le sacrifice. Au second plan, j'identifie la déesse syrienne qui élève un flambeau vers un pin consacré auquel pendent le bonnet et le bâton du berger Attis; on y voit percher un oiseau. D'autres fragments, exhumés du théâtre public où des fours à chaux fonctionnaient à l'époque des invasions barbares, appartiennent peut-être au même ensemble. L'un de ces débris[1] en marbre représente un homme tenant de la main droite un bâton noueux, qui peut avoir été un *pedum* plutôt qu'une massue; il ne saurait s'agir d'un Héraclès,[2] car une draperie (et non une *léontè*) tombe à grands plis de ses épaules et le bâton est trop mince pour une *clava*. L'autre fragment[3] nous montre un homme portant sous son bras gauche un bélier et tenant de la main droite une coupe, la coupe même qui servait à arroser de vin la tête de la victime, afin de la consacrer avant l'égorgement. Rien ne prouve qu'il s'agisse d'un criobole à proprement parler plutôt que d'un sacrifice au pied du pin d'Attis, comme celui dont fait état l'apologiste Firmicus Maternus[4]. On a daté hâtivement et sans preuve du Ier siècle après J.-C.[5] la scène d'offrande à laquelle participe la Déesse Syrienne; on a même, et par déduction, fait remonter à l'époque de Claude la construction de l'ensemble cultuel. En fait, la facture de ces reliefs autorise à les rajeunir d'un siècle. D'autre part, ces découvertes ne corroborent en aucune manière l'hypothèse d'un théâtre à mystères. On a fait valoir l'analogie que présentent les enceintes rectangulaires en Π «destinées à fermer à la rue les représentations mystériques».[6] En fait, on n'a pas trouvé trace du mur qui aurait fermé l'enceinte du côté est; et d'ailleurs on n'a pas expliqué pourquoi, dans cette hypothèse, le mur étagé qui subsiste s'infléchit vers le nord-est au lieu de tourner à angle droit en direction du sud. On a fait valoir la trouvaille d'un fragment d'inscription DEND . . gravée sur une plaque en marbre mesurant 0,025 m. d'épaisseur;[7] elle aurait désigné l'emplacement réservé aux Dendrophores de Vienne: peut-être, mais au théâtre public qui est juste au-dessus des fouilles de l'Ancien Hôpital.

---

[1] *Le théâtre des mystères de Cybèle-Attis à Vienne (Isère)*, *CRAI*, 1955, p. 230 ss. La démonstration n'est pas faite, quoi qu'en pense M. J. Vermaseren, *The legend of Attis*, p. 45. Cf. A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, III, 2, p. 780 ss., qui établit un parallèle avec l'architecture du théâtre d'Aoste (Piémont): «même alliance de murs rectilignes et d'une *cavea* demicirculaire». Mais précisément cette prétendue *cavea* est problématique, et l'inflexion à angle obtus du mur nord vers le nord-est exclut, à notre avis, l'hypothèse d'une enceinte rectangulaire: pl. XXIII,2.

[2] Ch. Picard, dans *RA*, 1946, II, p. 159-162; 1955, I, p. 59-62; Espérandieu, *Recueil*, XII, Suppl. (R. Lantier), p. 35, nº 8014, pl. XLIII; E. Will, *La sculpture romaine au Musée Lapidaire de Vienne*, p. 58, nº 115, pl. VIII; R. Turcan, *Cybèle et la Déesse Syrienne*, *RÉA*, 63, 1961, p. 45-54. Ici pl. XVII.

Au sud du prétendu théâtre cultuel, mais en dehors de l'«enceinte», ont été dégagés les restes d'un local auquel on accédait par un escalier de sept marches.[1] Des fûts de colonnes ont été arbitrairement redressés devant ce qu'on a identifié avec le «temple de Cybèle». Autour de ce «temple», ont été mis au jour une salle souterraine contenant deux bassins, une salle à hypocaustes, tout un système de bassins et de vidange, une piscine à cancel. Un égoût traversait longitudinalement le sous-sol du «temple». L'inévitable conjecture d'immersions rituelles qu'a suggérée la présence de bassins est dépourvue d'arguments positifs. Cet ensemble complexe et, dans l'état actuel des fouilles, très confus a tout l'air d'une installation privée. En tout cas, aucune inscription, aucun objet proprement liturgique n'a été retrouvé, qui confirme l'attribution de l'édifice à Cybèle ou même l'identification d'un temple.

---

[1] Ch. Picard, dans *RA*, 1955, I, p. 61 et fig. 5; Espérandieu, *Recueil*, XII, p. 35, n° 8012, pl. XLII.

[2] Identification de R. Lantier dans Espérandieu, *l.c.*

[3] Ch. Picard, dans *RA*, 1955, I, p. 64 et fig. 4; Espérandieu, *Recueil*, XII, n° 8013, pl. XLIII.

[4] *De errore profanarum religionum*, XXVII, 4.

[5] Ch. Picard, dans *CRAI*, 1955, p. 234; cf. *RÉA*, 63, 1961, p. 53 s.

[6] Ch. Picard, dans *CRAI*, 1955, p. 236.

[7] *Ibid.*, p. 233; A. Bruhl, dans *RE*, 2. Reihe, 8^{A2}, *s.v. Vienna*, col. 2127. Rien d'utile à la question dans A. Pelletier, *Les fouilles du «Temple de Cybèle» à Vienne, RA*, 1966 (I), p. 113-150.

A l'ouest du «théâtre des mystères», on a exhumé d'une tranchée, en 1964, une tête voilée qu'on a interprétée comme celle d'un prêtre de Cybèle.[2] Ce n'est qu'une ébauche que tel accident (cassure du nez) aura fait jeter au rebut. Apparemment, il s'agit d'une tête masculine dont le regard exorbité fait songer à certains produits de l'art tétrarchique et constantinien. Je ne pense pas qu'on puisse la dater du Ier ou même du IIe siècle.[3] La coupe des cheveux au-dessus du front recommande au plus tôt une date proche de 270-280. Ce peut être la tête d'un magistrat sacrifiant *velato capite*. Aucun détail n'étaye spécifiquement l'hypothèse métroaque.

Les musées de Vienne abritent des monuments d'origine locale qui ont été versés au dossier du culte de Cybèle. Un fragment de femme assise[4] sur un trône semi-circulaire dont le côté gauche était décoré d'un félin appartenant «selon toute probabilité» à une statue de Cybèle; il peut s'agir d'un travail de l'époque antonine. H. Graillot identifiait également Cybèle sur un chapiteau figuré qui provient du Palais Archiépiscopal.[5] Les fleurons de l'abaque sont remplacés par deux têtes: une d'homme barbu (Jupiter?) et une de femme couronnée de tours. Cette dernière est drapée et porte des fruits (raisins et pommes) dans un pan de son vêtement. E. Will y reconnaît une des Fortunes qu'on trouve associées en Gaule à un dieu barbu.[1] L'attribut des fruits entassés dans le *kolpos* l'assimile iconographiquement aux Mères gauloises plutôt qu'à Cybèle. Mais la couronne de tours confirmerait plutôt l'interprétation d'E. Will: il s'agirait en somme d'une Fortune tutélaire, Tutela ayant souvent les attributs (et pour cause) d'une *Fortuna*.

---

[1] M. Leglay, dans *Gallia*, 24, 1966, p. 501 s., fig. 21.

[2] *Ibid.*, p. 507, fig. 28.

[3] *Ibid.*: «D'après la chevelure même incomplètement traitée, on pense au Ier s. ou au début du IIe s.»

[4] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 275, n° 394; E. Will, *op. cit.*, p. 18, n° 16.

[5] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 280, n° 409; E. Will, *op. cit.*, p. 72, n° 130; E. von Mercklin, *Antike Figuralkapitelle*, Berlin, 1962, p. 112, n° 314, fig. 554, 557, 560 (le chapiteau est daté du IIe s.; E. von Mercklin considère l'identification de la Ville personnifiée comme «sicher richtig»).

De Vienne provient un moule de médaillon pour vase à reliefs qui représente la Grande Mère assise de face sur un lion passant.[2] Deux fragments de médaillons trouvés l'un à Vienne, l'autre à Sainte-Colombe (de l'autre côté du Rhône) rentrent dans la même série typologique.[3]

L'imagerie d'Attis n'est pas sûrement attestée. Certaines des figures que Graillot identifiait avec des Attis funéraires[4] appartiennent à un monument triomphal et représentent plutôt des guerriers orientaux. C'est le cas des trois blocs à pilastres corinthiens qui ont été extraits des fondations du Palais Archiépiscopal.[5] Au-dessus de la Grotte St-Marcel, a été trouvé jadis un relief également en calcaire tendre qui relève de la même imagerie:[6] avec sa tunique à manches et son pantalon, le personnage a l'attitude et l'aspect d'un captif barbare plus précisément que d'un Attis tombal.

En revanche, un buste de jeune homme bouclé et coiffé du *pileus*, qui est détaché en haut relief sur un bloc d'assise mesurant 0,52 m. de haut (ce qui postule au moins 1,56 m. de hauteur totale), est approprié à la posture d'un Attis funéraire,[7] mais la destination du monument reste incertaine. Ch. Picard[1] a noté que la hauteur de ce bloc correspondait à celle des assises du mur nord de l'enceinte «théâtrale»: le relief pouvait en avoir décoré la base. Il provient du Palais Archiépiscopal, comme les «guerriers orientaux», mais on ignore tout de son origine archéologique. Du reste, il s'agit d'un bloc en calcaire. Or les fragments sculptés relatifs au culte métroaque (offrande des fruits et présentation du jeune bélier) sont en marbre blanc. Rien ne prouve qu'ils appartiennent au même ensemble monumental que l'Attis.

---

[1] *Op. cit.*, p. 73.

[2] Wuilleumier-Audin, *Les médaillons d'applique gallo-romains de la vallée du Rhône*, p. 98, n° 157 a.

[3] *Ibid.*, n° 157 d (fragment trouvé à Ste-Colombe et conservé au Musée Archéologique de Fourvière) et e (fragment trouvé à Vienne et conservé au Musée de la Bibliothèque). Cf. H. Vertet, dans *Gallia*, 27, 1969, p. 124.

[4] Graillot, *op. cit.*, p. 447, n. 1; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 258-260, n^os^ 353 et 357.

[5] E. Will, *op. cit.*, p. 63 ss., n° 121.

[6] Espérandieu, *Recueil*, III, p. 401, n° 2603; E. Will, *op. cit.*, p. 65 s., n° 124.

[7] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 259, n° 356; E. Will, *op. cit.*, p. 52, n° 102; M. J. Vermaseren, *The legend of Attis*, p. 45. Sur les Attis funéraires en Gaule, cf. M. Renard, *Attis funéraires de Toulouse*, *Latomus*, 11, 1952, p. 59-62. E.

Cet Attis n° 102 (pl. XXIV) a la bouche grande, les lèvres fines et fermement découpées. Plutôt que du Ier siècle, je pense que ce fragment peutêtre daté du IIe siècle après J.-C., en raison de la grâce un peu molle du style et du vide élégant de la physionomie qui rappellent certains produits romains de l'époque antonine; je dis bien «romains», car cette pièce n'a rien à voir avec l'art proprement «gallo-romain»; sa facture est tout autre que celle des barbares orientaux du monument triomphal, qui relève plutôt d'un art assez proche des reliefs sculptés sur l'arc de Carpentras.

Le Musée de la Bibliothèque possède enfin une statuette en terre cuite[2] qui figure Attis assis sur un rocher, les jambes croisées, jouant de la syrinx.

Malgré leur disparité, et quoi qu'on pense du «sanctuaire» de l'Ancien Hôpital, tous ces témoignages épigraphiques et plastiques démontrent le succès du phrygianisme à Vienne, où les compatriotes de la Mère Idéenne et les autres Orientaux durent jouer un rôle notable dans la vie de la cité. Le monument triomphal d'où ont été détachées les figures de prisonniers peut avoir été dressé par des colons issus de légions orientales. Des populations hétérogènes se rencontraient dans ce carrefour fluvial et routier, dont les fouilles de St-Romain-en-Gal nous confirment l'importance et la prospérité.[3]

Will *(l.c.)* rapproche de l'Attis viennois ceux de Narbonne (Espérandieu, *Recueil*, I, n^os^ 622/5, 704, 707, 710, 746). On comparera également l'Attis de Nyon: *infra*, p. 101.

[1] Dans *CRAI*, 1955, p. 233 s. Cf. M. J. Vermaseren, *op. cit.*, p. 45 s.

[2] Graillot, *op. cit.*, p. 447, n.1.; Vermaseren, *op. cit.*, p. 18 (n. 9).

[3] Cf. M. Leglay, dans *Gallia*, 24, 1966, p. 500 s.; *Archaeologia*, 26, janv.-févr. 1969, p. 18-29.

V. DEA AUGUSTA

Die constituait une étape importante sur la route qui mettait les cols alpins en communication avec Valence et Vienne d'une part, Cavaillon d'autre part: trois villes où le culte métroaque est bien attesté.

La religion de Cybèle prit à Die un développement particulier qui, comme en d'autres villes gallo-romaines, était lié à des traditions indigènes. La greffe métroaque semble bien y avoir fleuri sur une tige celtique. La ville doit son nom (*Dea Augusta Vocontiorum*) au culte local d'une déesse *Andarta*, romanisée sous le nom de *Dea Augusta*. J. Becker[1] a, le premier, rapproché les dédicaces dioises à Andarta du témoignage de Dion Cassius (LXII, 6, 1-2). En 61, une reine des Bretons, la fameuse Boudicca, invoquait contre les Romains, en levant les bras au ciel, le secours d'une certaine Andrastè; plus loin (LXII, 7, 3), Dion Cassius fait allusion à un bois sacré d'*Andatè*, nom que les Bretons donnaient (précise l'historien) à la Victoire. Selon P.-M. Duval, «Andarta, chez les Voconces, est à coup sûr une déesse de la guerre et rappelle l'Andrasta dont la reine Boudicca implorait la protection» contre l'envahisseur.[2] J. de Vries[3] est moins catégorique. On a expliqué le nom d'Andarta tantôt par le celtique *art* («pierre») tout en faisant d'elle une déesse de la fertilité,[4] tantôt par un hypothétique **arta* signifiant «ourse», dont on retrouverait le radical dans plusieurs noms propres.[5] J. de Vries se demande si elle n'était pas invoquée par les chasseurs en tant que protectrice des ours.[6] Il se trouve justement qu'une inscription atteste l'existence à Die d'un collège de chasseurs et de ceux qui étaient chargés des jeux du cirque où l'on montrait des ours.[1] Cybèle avait aussi des liens avec la chasse et les fauves.[2] Mais les attributions guerrières, d'ailleurs incertaines, de l'Andata des Bretons ne prouvent pas qu'à Die Andarta ait été honorée dans le même esprit. Comme Cybèle,[3] elle portait le titre d'*Augusta*.[4] C'est la même divinité qui, à Luc-en-Diois, était adorée sous le nom de *Dea Augusta*. Il est intéressant de noter qu'une inscription de Beaucroissant (Isère) est dédiée à Mercure *Artaios*.[5] Si, comme Graillot le pensait, le culte de Cybèle s'est épanoui à Die sur celui d'Andarta,[6] les relations de cette dernière avec Mercure *Artaios* expliqueraient la présence insolite d'un caducée sur les autels tauroboliques de ce secteur.

---

[1] Dans *Rhein. Jahrb.*, 42, p. 103 (cité par U. P. Boissevain dans l'apparat critique de son édition de Dion Cassius, III, p. 48, 9, avec la mention: *conjectura incerta*). Cf. aussi G. Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, Paris, 1906, p. 233.

[2] *Les dieux de la Gaule*, p. 57. Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 461.

[3] *La religion des Celtes*, Paris, 1963, p. 122 s. et 145.

[4] Steuding dans Roscher, *Ausf. Lexikon*, I, 1, col. 608; Ihm, dans *RE*, 1, col. 2120 n'éclaircissent rien. . .

[5] H. d'Arbois de Jubainville, dans *Revue Celtique*, 10, 1889, p. 165; Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, I, 1896, col. 227; Ch. Renel, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, *Ann. du Mus. Guimet*, 21, 1906, p. 201.

[6] *Op. cit.*, p. 123.

A l'appui de cette hypothèse, on peut rappeler que le Mercure gallo-romain, souvent associé à Rosmerta et à d'autres déesses de l'abondance ou de la fécondité, avait, comme «technicien de la production»,[7] lieu d'être invoqué dans un culte syncrétique de caractère agraire. En dehors même de la Gaule, Hermès est lié à Cybèle, par exemple sur une plaque en bronze du Musée de Berlin (qui provient de Rome),[8] sur un bas-relief d'Ouchak[9] et sur une dédicace romaine de 374: *Matri deum . . . Hermae et Attidi Menotyranno*.[10] Du reste un relief d'Ostie nous montre un Galle honorant une idole de Cybèle devant qui figure un petit Mercure.[1] Le fameux discours de l'empereur Julien à la gloire de la Grande Mère nous confirme qu'Hermès avait sa place dans le mythe métroaque.[2] Mais sur les monuments métroaques de Rome et d'Italie, le caducée n'apparaît pas régulièrement. A Die, cet attribut pourrait être le signe d'une solidarité étroite entre les cultes indigènes d'Andarta et de Mercure *Artaios*.

---

[1] *CIL*, XII, 1590 (mais il n'est pas question d'ours dans l'inscription).

[2] Graillot, *op. cit.*, p. 17 s., 105 s.

[3] *Supra*, p. 64

[4] *CIL*, XII, 1555-1558, 1560.

[5] *Ibid.*, 2199; H. d'Arbois de Jubainville, *art. cit.*, p. 166. A Die même, une dédicace honore Mercure (*ibid.*, 1570). Cf. aussi une statuette en bronze de ce même dieu: Sautel, *CAGR*, Drôme, p. 70, 76, 328.

[6] *Op. cit.*, p. 459, 461; L. Liotard, *Le culte de Cybèle à Dea Augusta Vocontiorum. Étude sur l'arc romain de Saint-Marcel à Die et les tauroboles*, Die, 1921, p. 9 s.

[7] P.-M. Duval, *op. cit.*, p. 69. Mais ce Mercure gaulois a aussi, comme Andarta, des aspects guerriers (*ibid.*, p. 70). Sur le culte gallo-romain de Mercure et de Maia, autre déesse de la végétation et de l'abondance, cf. A. Bruhl, *Dieux et cultes à Lyon à l'époque gallo-romaine, CTHS, 99e Congrès National des Soc. Savantes (Lyon 1965), Sect. d'Archéol.*, Paris, 1965, p. 166.

[8] Graillot, *op. cit.*, pl. III b; Ch. Picard, dans *Rev. Arch. du Centre*, 1, 1962, p. 17, fig. 1 bis, et dans *RA*, 1961, II, p. 143, fig. 6; 145, n. 1.

[9] Graillot, *op. cit.*, p. 359, n. 8 et pl. IX.

[10] *CIL*, VI, 499.

Le lot diois de monuments tauroboliques est aussi important que celui de Lyon. On a déjà vu l'intérêt de celui qui commémore le triple taurobole de 245, patronné par le pontife perpétuel de Valence.[3] Le fait que la cérémonie ait eu lieu à Die et que les *vires* y aient été solennellement enterrées prouve que, dans la carte religieuse de cette région Rhône-Alpes, le prestige métroaque de *Dea Augusta* était considérable. Un fragment d'autel prouve que le phrygianisme romanisé y était florissant dès l'époque sévérienne. Cet autel,[4] qui porte encore, dégrossis massivement en haut relief, une tête de taureau parée d'*infulae* et une tête de bélier, est couronné d'un large bandeau où l'inscription est gravée, sauf la dernière ligne qu'on lit sur la doucine de la corniche. C'est la commémoration d'un taurobole offert pour la conservation de Septime-Sévère et de ses fils, Géta étant encore César (restitution vraisemblable), c'est-à-dire entre 198 et 209, sans doute en 208 quand l'empereur se rendit en Bretagne. C'est, on l'a vu, la date probable de tauroboles accomplis à Valence et à Vienne.[5] Une dédicace taurobolique de Lyon est également contemporaine.[6] Le passage de Septime-Sévère et de ses fils est un événement qui a compté dans la région.

Quatre monuments de la série dioise constituent un lot relativement homogène. Leur point commun est de représenter en bas-relief, sous les têtes du bélier et du taureau, tout l'attirail du rituel métroaque, outre le caducée formé d'une courte tige que surmonte un 8 ouvert ou fermé. L. Liotard[1] voyait dans ce caducée le «symbole de l'appariteur qui conduisait le cortège». Peut-être, mais en relation avec le culte de Mercure dont c'était l'insigne.[2]

---

[1] R. Calza-M. Floriani Squarciapino, *Museo Ostiense*, Rome, 1962, p. 23, nº 20, et p. 129, fig. 6; M. Floriani Squarciapino, *I culti orientali ad Ostia*, p. 14.

[2] Julian., *Or.* V, 179 b-c.

[3] *Supra*, p. 65 s.

[4] Espérandieu, *ILGN*, 231; *Recueil*, I, p. 236, nº 318; Sautel, *CAGR*, *Drôme*, p. 50, 76, 33; p. 134, 12 (aujourd'hui au Musée Municipal de Die).

[5] *Supra*, p. 67 et 69.

[6] *Infra*, p. 93.

Ces autels sont en calcaire commun de Marignac ou du Glandaz. Le monument n° 315 du *Recueil* d'E. Espérandieu,[3] aujourd'hui au Musée Municipal, est de toute évidence l'œuvre du même artisan que l'autel n° 320, toujours encastré dans la façade du tribunal, à gauche de l'entrée.[4] Le relief des têtes animales a plus de rondeur sur le premier, mais il faut tenir compte aussi de l'usure du second qui fut davantage exposé aux intempéries. Les objets et attributs cultuels sont figurés suivant le même schéma d'ensemble: de gauche à droite, on identifie le caducée, puis un petit tambourin (plutôt qu'une «patère»), deux flûtes (droite et courbe) croisées au-dessus d'une paire de crotales, enfin la *harpè*. L'autel n° 315 porte sur la *tabula* supérieure la trace d'une inscription (martelée) qui consignait peut-être le souvenir d'un taurobole offert pour le «salut» de Commode. Sur l'autel n° 317,[5] qui portait aussi une inscription effacée, le relief du taureau et du bélier est aussi plat que sur l'autel n° 320, mais la tête ovine est figurée de profil au lieu de l'être de face, comme ailleurs; les objets sacrés sont groupés suivant le même schéma, mais inversé, avec le caducée à droite et la *harpè* à gauche. Ces trois monuments qui sortent du même atelier sont étroitement contemporains.

L'autel n° 313[6] relève de la même tradition artisanale et, quoique travaillé d'une autre main, appartient peut-être à la même génération. Sous les têtes du taureau et du bélier, on reconnaît dans une sorte d'encadrement la *harpè*, les crotales, les flûtes (droite et courbe), parallèles et non croisées, le caducée (ouvert) et un petit tambourin (Espérandieu: «patère à manche court»). Au couronnement, cet autel porte la dédicace D I M, suivie de la commémoration d'un taurobole célébré *pro sal(ute) imp(eratoris)*, en accomplissement d'un vœu, par les soins d'un T. Helvius Marcellinus et d'une Valeria Decumilla, d'ailleurs inconnus. Le prêtre officiant, Attius, fils d'Attianus, est apparemment le même qui consacra l'autel de Chamarges, près de Die.[1]

---

[1] *Le culte de Cybèle à Dea Augusta Vocontiorum. . .*, p. 37.

[2] *Supra*, p. 76

[3] I, p. 234. Cf. Sautel, *op. cit.*, p. 50, 76, 31. Ici pl. XVIII.

[4] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 237. Cf. Sautel, *op. cit.*, p. 50, 76, 34. Ici pl. XVII.

[5] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 235 s. Cf. Sautel, *op. cit.*, p. 50, 76, 32 (au Musée Municpial de Die). Ici pl. XIX.

[6] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 234; *CIL*, XII, 1569. Cf. Sautel, *op. cit.*, p. 50, 76, 30; Duthoy, *op. cit.*, p. 39, nº 85 (au Musée Municipal de Die). Ici pl. XX.

Ce dernier monument, décoré d'une tête de taureau aux cornes enlacées et d'une tête de bélier parée de bandelettes, fixe également le souvenir d'un taurobole qu'Attius offrit *de suo*. La même formule anonyme *pro sal(ute) imp(eratoris)*, nous interdit toute induction d'ordre chronologique. S'il s'agit de l'empereur Commode, cet anonymat aura préservé les deux inscriptions du martèlement.

Le décor de la Porte St-Marcel[2] peut n'être pas étranger à la dévotion métroaque de Die. Les claveaux sont sculptés en forme de têtes bovines. Un grand claveau du même type est conservé au Musée Municipal et provient sans doute d'une autre porte.[3] De part et d'autre des têtes figurent des Tritons embouchant la trompette, motif bien connu de l'art funéraire et triomphal. Sous les retombées de la voûte, magnifiquement tapissée de rosaces entrelacées, deux frises sculptées ont donné lieu à des interprétations fantaisistes qu'excuse le mauvais état des reliefs. On soupçonne encore les silhouettes de deux lions affrontés; on distingue encore à l'angle sud-ouest un félin posant sa patte sur un cratère où il s'abreuve, devant des *putti* qui s'agitent. Mais on discerne mal les apprêts d'un sacrifice, la capture d'un taureau au lasso, les chars d'un cortège cérémoniel que déchiffrait L. Liotard.[4] Comme l'écrivait J. Formigé,[5] la date de l'arc St-Marcel est «fort difficile à établir». Il est assurément postérieur à Tibère et même à l'époque julio-claudienne. Certaines analogies de style autorisent à rapprocher les bas-reliefs de ceux qui ornent à Besançon la Porte Noire. Les parties sculptées de la Porte St-Marcel pourraient l'avoir été dans le troisième ou le dernier quart du second siècle.[1] Mais les têtes bovines qui ornent les claveaux n'ont pas une relation nécessaire avec les tauroboles (l'arc d'Auguste à Rimini en est aussi pourvu).[2] Un bloc rectangulaire trouvé près de Bourdeaux (Drôme)[3] porte en relief une tête de bovidé qui n'est pas non plus forcément métroaque.

---

[1] *CIL*, XII, 1568; Sautel, *op. cit.*, p. 50, 76, 29 et p. 134, 11; Duthoy, *op. cit.*, p. 39, n° 84. L'autel se trouve au-dessus de la fontaine. Il provient de Saint-Auban (entre Die et Pontaix). Sur la relation du *nomen* Attius au culte métroaque, *supra*, p. 53. On trouve à Die le surnom de Carpophorus (*CIL*, XII, 1574), qui ne lui est pas étranger non plus: *supra*, p. 54

[2] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 235, n° 316; J. Formigé, *Les arcs de Narbonnaise, Congrès Archéol. de France, Avignon 1909*, II, Paris-Caen, 1910, p. 71 s., 96 s.; Liotard, *op. cit.*, p. 18 ss.; Sautel, *op. cit.*, p. 45, 76, 1 et pl. V; A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, I, p. 557-560.

[3] N° d'inventaire: 67-1-12.

[4] *Op. cit.*, p. 21 s.

[5] *Les arcs de Narbonnaise*, p. 96 s.

Le Musée Municipal de Die possède une applique en bronze décorée d'un Attis bouclé, mais dont l'origine est incertaine.[4]

La Grande Mère idéenne gallo-romanisée ne fait pas figure d'orientale isolée à Die: Isis Regina y avait aussi des adorateurs. Die avait d'ailleurs des liens avec la vallée du Rhône, notamment avec Lyon[5] où ces religions avaient un large et solide impact.

VI. COLONIA COPIA CLAUDIA AUGUSTA

Au rond-point des communications routières et fluviales qui la reliaient au centre de la Gaule, aux Alpes et au *limes* rhéno-rétique comme à la Méditerranée, la colonie de Lyon était alors comme aujourd'hui ouverte à toutes sortes de courants religieux. Cette ville cosmopolite a toujours été un terrain d'élection pour les cultes orientaux. Renan[6] a sans doute glosé avec une élégance un peu vague sur le mysticisme des Lyonnais, mais les premiers chrétiens, fils de l'Asie et de la Phrygie, n'étaient point des tièdes. On a même supposé, mais sans preuve dirimante, qu'Alcibiade, l'un des martyrs de 177, appartenait à l'hérésie de Montan. Il est certain que l'église de Lyon ne resta pas à l'abri du montanisme, qui avait la même hérédité phrygienne que l'extatisme des Galles.[1] D'autres sectes d'origine orientale, comme celle du gnostique Marcos, recrutèrent des adeptes dans la vallée du Rhône.[2] Le rituel magico-mystérique des Marcosiens séduisait tout particulièrement les femmes et fit des ravages, si l'on en croit le lyonnais Irénée.[3]

---

[1] A. Grenier (*op. cit.*, p. 560) datait la porte St-Marcel « du règne de Marc-Aurèle ou de ses successeurs», c'est-à-dire de la même époque que celle de Langres. H. Kähler (dans *RE*, 2.Reihe, 7^A^, *s.v. Triumphbogen*, col. 417) prétend qu'à en juger d'après les chapiteaux des demi-colonnes le monument serait augustéen plutôt qu'antoninien. C'est difficile à admettre.

[2] En pays celte, le taureau est symbole de fécondité agraire et de puissance génératrice (J. de Vries, *op. cit.*, p. 188).

[3] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 237, n° 323 (le bloc était alors à Montélimar, chez R. Vallentin du Cheylard).

[4] N° d'inventaire: 67-2-1195.

[5] Cf. *CIL*, XII, 1585.

[6] *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*[3], Paris, 1882, p. 294.

Nous ne savons pas quand le culte métroaque eut à Lyon ses premiers adeptes. La plus ancienne attestation datée[4] — celle qui commémore le taurobole de 160 — autorise à penser que sous le règne d'Antonin le Pieux le phrygianisme y avait acquis droit de cité depuis quelque temps déjà.

Les Dendrophores, ces bûcherons et marchands de bois en grume qui, le 22 mars, portaient processionnellement jusqu'au temple de Cybèle un pin fraîchement coupé et ceinturé de violettes, formaient une corporation puissante dans la colonie de Lugdunum. Le commerce du bois y était florissant. Economiquement solidaires des charpentiers (*tignuarii*), les dendrophores ont largement profité de la prospérité dont bénéficient Lyon et la Gaule romaine au IIe siècle après J.-C. L'un des plus anciennement connus (par une inscription malheureusement mutilée)[5] avait arrondi une fortune assez considérable pour lui permettre de faire une libéralité de 240.000 sesterces. C'était un affranchi de la dynastie flavienne, peut-être de Titus[6] en tout cas de la fin du Ier siècle. Cet affranchi de la maison impériale était en même temps, comme il arrivait souvent, sévir augustal. Une épitaphe,[1] datée par A. Audin et Y. Burnand[2] de la «quatrième époque», c'est-à-dire de 115-140, nous fait connaître un autre dendrophore, également sévir augustal, un certain Egnatius Felix qui était en même temps patron de la corporation des centonaires, fabricants de bâches et sapeurs-pompiers, qui avaient avec les dendrophores des rapports d'ordre professionnel. En tout cas, les liens des dendrophores avec le monde des affaires et la grande industrie donnaient à leur patronage un poids considérable.

---

[1] Graillot, *op. cit.*, p. 404; R. Pettazzoni, *I misteri. Saggio di una storia storico-religiosa*, Bologne, 1924, p. 140; F. Cumont, *Religions orientales*^{4}, p. 47; Nautin, *op. cit.*, p. 39 s.

[2] Hieron., *Ep.*, 75, 3: *Marcus quidam. . .primum ad Gallias venerit et eas partes per quas Rodanus et Garunna fluunt sua doctrina maculaverit. . .*etc.

[3] *Adv. haer.*, I, 13, 3-7; Hieron., *l.c.*; H. Leisegang, *La Gnose*, tr. fr., Paris, 1951, p. 220 ss.; R. Reitzenstein, *Hellenistische Mysterienreligionen*^{3}, Leipzig, 1927 (rééd. anast., Darmstadt, 1966), p. 251; F. Sagnard, *La gnose valentinienne et le témoignage de saint Irénée*, Paris, 1947, p. 82 s., 358 ss., 417 ss. Les mises en scène mystériques et hiérogamiques de Marcos s'apparentent aux rituels initiatiques de type gréco-oriental; notamment le νυμφών des Marcosiens fait penser au παστός des mystères métroaques (Clem.Alex., *Protr.*, II, 15, 3; A.-J. Festugière, dans *Rev. Bibl.*, 44, 1935, p. 382 s.)

[4] *CIL*, XIII, 1751; *infra*, p. 83 ss

[5] *CIL*, XIII, 1723; Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 38 s., n° 102; Graillot, *op. cit.*, p. 268.

[6] Si la restitution *[T. Flavius]* à la ligne 2 est correcte (le *nomen* est quasi certain si c'est bien celui de ses fils qu'on lit à la ligne 6: *F]lavi*).

Egnatius Felix porte le titre de *dendrophorus augustalis*,[3] comme le T. Flavius (?) de l'inscription fragmentaire précitée. C'est aussi le titre d'un L. Sabinius Cassianus[4] dont l'épitaphe daterait de 240-310.[5] Le qualificatif d'*augustalis* conférait à ce dendrophorat un caractère officiel. Mais doit-on reconnaître à cette qualité un caractère religieux? J. de Boissieu[6] voyait tout simplement dans les *dendrophori augustales* des agents des forêts appartenant au domaine privé des princes. Pour P. Paris,[7] ce sont des dendrophores «plus particulièrement attachés au service des empereurs». L'opinion d'H. Graillot est hésitante: il en fait d'abord les «agents du domaine foncier des Césars»,[8] mais quelques pages plus loin il écrit qu'ils s'intitulent Dendrophores augustaux «comme s'ils assuraient le service d'un culte impérial» et que ce titre «les pare d'un éclat emprunté à la majesté du souverain.»[9] Allmer et Dissard[10] supposent que l'usage des tauroboles pour le salut des empereurs contribua sans doute à faire du culte métroaque «une forme de culte augustal». Mais si la chronologie d'A. Audin et Y. Burnand est correcte, le titre de *dendrophorus augustalis* se trouverait avant le premier taurobole métroaque, ce qui est de nature à infirmer l'hypothèse d'Allmer et Dissard.

---

[1] *CIL*, XIII, 1961; Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 425 ss., n° 167.

[2] Dans *REA*, 61, 1959, p. 325 et 341.

[3] Si l'on retient la restitution d'Allmer et Dissard (*l.c.*).

[4] *CIL*, XIII, 2026; Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 439 ss., n° 169.

[5] Audin-Burnand, *art. cit.*, p. 327 et 350.

[6] *Inscriptions antiques de Lyon*, Lyon, 1854, p. 414.

[7] Dans Daremberg-Saglio, *Dict. des ant. gr. et rom.*, II, 1, p. 101 *(s.v. Dendrophoria)*.

[8] *Op. cit.*, p. 268.

[9] *Ibid.*, p. 274.

[10] *MLIA*, II, p. 427 s., 439 s.

L'exemple d'Egnatius Felix et de plusieurs autres prouve que le même individu cumulait les fonctions de sévir augustal et de dendrophore augustal.[1] D'autre part, de nombreux témoignages démontrent qu'un loyalisme fervent attachait les dendrophores à l'empereur et à la famille impériale. Etant donné le caractère officiel que les fêtes de mars ont pris à Rome depuis Claude, il n'est pas invraisemblable que des dendrophores aient eu la charge honorifique de consacrer un pin au nom de l'empereur dans la procession du 22 (*Arbor intrat*), notamment dans les colonies qui représentaient comme des délégations du *Populus Romanus*. Le qualificatif d'*augustalis* était d'autant mieux approprié qu'à Rome (et sans doute aussi dans la vallée du Rhône) les Dendrophores fêtaient le *Natalis collegii* aux Calendes d'août, anniversaire de la naissance à Lyon même de l'empereur Claude,[2] qui restait leur saint patron et fondateur.[3]

Le premier taurobole expressément daté de Lyon et de l'Empire fut célébré en 160 à l'initiative et par les soins d'un L. Aemilius Carpus, dendrophore et sévir augustal.[4] Le rite fut accompli pour la conservation d'Antonin le Pieux, de ses enfants et de la colonie de Lyon. L'inscription qui en consacre le souvenir est gravée sur un autel (pl. XXV) trouvé en 1704 derrière le grand théâtre antique, du côté du temple de Cybèle. Une tête de taureau décorée de fleurs et d'*infulae* est sculptée en bas-relief sous le titre *dendrophorus* mis en valeur isolément entre les pointes des deux cornes (pl. XXVI, 2). Sur le petit côté gauche de l'autel est taillée une tête de bélier, quoique la dédicace ne fasse pas état d'un criobole; le petit côté droit porte gravée en plat relief l'image du long couteau crochu (*harpè*), avec l'inscription: *cujus mesonyctium factum est V id(us) decembres.* L'antécédent de *cujus* devrait être *taurobolio*, premier mot de l'inscription. Mais rien ne prouve que le taureau ait été immolé dans la nuit du 8 au 9 décembre: la valeur du génitif *cujus* reste imprécise (Appendice I). Cette immolation avait été prescrite par la déesse (*ex imperio Matris deum*). Mais en quoi consista précisément ce taurobole et où fut-il célébré?

---

[1] Contre J. de Boissieu, J.-P. Waltzing (*Etude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*, I, Louvain, 1895, p. 252, n. 3) écrivait justement: «Il est plus probable qu'ils étaient, comme les *seviri Augustales* avec qui ils sont en relations intimes (Allmer, II 167), attachés au culte impérial, en même temps qu'à celui de Cybèle». Cf. F. Cumont, dans *RE*, 5 (1905), col. 218, *s.v. Dendrophori*: «Verbindung mit dem Kaisercultus».

[2] Graillot, *op. cit.*, p. 143, 266, 269 n. 3); J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, p. 64.

[3] Graillot, *op. cit.*, p. 143. J. Lydus (*De mens.*, IV, 59, p. 113 Wuensch) attribue à Claude l'institution officielle de la dendrophorie du 22 mars.

[4] *CIL*, XIII, 1751; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 15 ss., n° 5; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 6, n° 1737; Duthoy, *The Taurobolium*, p. 50, n° 126.

D'après les recherches récentes de R. Duthoy,[1] le rituel du taurobole aurait étrangement évolué jusqu'à l'époque où Prudence le décrit comme un baptême de sang. Durant une première période, à laquelle appartient la dédicace de L. Aemilius Carpus, le taurobole n'était qu'un sacrifice assorti du rite particulier des *vires*.[2] Ce rite consistait dans l'éviration du taureau égorgé. L. Aemilius Carpus a recueilli les organes génitaux de la victime (*vires excepit*). Mais l'éviration de la victime n'aurait guère de sens, si elle ne remplaçait pas celle d'un homme et plus précisément du prêtre. Il s'agit d'un rite de substitution.[3] Or, si le taureau est une victime substituée, le prêtre à consacrer ne peut assumer pleinement les charismes du sacrifice qu'à condition de s'imprégner du sang rituellement versé. Ce prêtre est nommé dans l'inscription: c'est Q. Sammius Secundus qui, pour avoir subi l'épreuve du taurobole, fut «décoré» par les *XVviri sacris faciundis* du collier sacerdotal (*occabus*) et de la couronne.[4] Après cette investiture, les décurions lyonnais lui ont conféré à vie la prêtrise de Cybèle dans leur colonie (*perpetuitatem sacerdoti*).

L'ablatif circonstanciel *sacerdote Q. Sammio Secundo* pourrait signifier tout simplement que Q. Sammius a présidé au sacrifice. Mais l'investiture quindecemvirale dont la mention suit immédiatement (*ab XVviris . . . exornato*) ne se comprendrait pas si elle n'entérinait la consécration sanglante du nouveau taurobolié. Il ne pouvait devenir le prêtre perpétuel de la Grande Mère qu'à ce prix du sang. Pour contester les hypothèses de R. Duthoy sur l'évolution du rituel taurobolique, les raisons ne manquent pas.[1] Mais nous n'en trouvons aucune dans la dédicace de L. Aemilius Carpus pour penser que le taurobole de 160 ne comportait pas un «baptême» sanglant. Tout au contraire, les circonstances détaillées par l'inscription le postulent fortement.[2] Qu'on le veuille ou non et malgré sa date tardive, le témoignage de Prudence est le seul qui, dans l'état actuel de la documentation métroaque, décrive précisément une cérémonie taurobolique. Tout le reste relève de conjectures arbitraires.

---

[1] *Op. cit.*, p. 88 ss., 99 s.

[2] *Ibid.*, p. 95.

[3] Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 232.

[4] Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 228, 247; M. Floriani Squarciapino, *I culti orientali ad Ostia*, p. 14.

Reste à savoir où le taurobole a été célébré: à Lyon ou à Rome?

L'inscription précise que L. Aemilius Carpus «transporta du Vatican» les *vires* du taureau sacrifié. Allmer,[3] Espérandieu,[4] Dessau[5] ont soutenu qu'il s'agissait du Vatican de Rome, tandis que Graillot,[6] J. Toutain,[7] J. Carcopino,[8] A. Audin,[9] R. Duthoy[10] ont retenu l'hypothèse d'un Vatican lyonnais. A. Audin[1] situe ce *Vaticanum* à l'emplacement actuel de l'église St-Nizier, là où une basilique fut consacrée par l'évêque Patiens en 470. Il fait valoir d'une part qu'on avait alors couramment le souci de substituer un lieu de culte chrétien à un sanctuaire païen et, d'autre part, que la fête des Merveilles conservait peut-être le souvenir d'un sacrifice taurobolique: on précipitait par une trappe du pont de la Saône un taureau qu'on égorgeait ensuite «en pleine eau».[2] Il y aurait donc eu à Lyon deux sanctuaires métroaques: un dans la presqu'île, au pied de la Croix-Rousse; l'autre à Fourvière, au-dessus du théâtre romain. Or les autels lyonnais proviennent tous, directement ou indirectement, du secteur des Minimes, de l'aire du temple qui est en cours de dégagement derrière les gradins du théâtre. On institue d'ordinaire un parallèle avec l'inscription de Cassel[3] qui fait état de la réparation d'un *mons Vaticanus*: mais ce témoignage concerne le culte de Bellone, et non pas celui de Cybèle. Poussons le raisonnement jusqu'au bout et admettons que les Lyonnais aient aménagé un *Mons Vaticanus* artificiel, à l'image de celui que sacralisait le *Phrygianum* de Rome, aussi vrai que toute colonie avait son Capitole et son forum. Mais aucun document littéraire, historique, épigraphique ou archéologique ne prouve qu'à Rome on égorgeait le taureau au *Phrygianum* pour transporter ses *vires* au temple métroaque du Palatin. En second lieu, aucune autre dédicace taurobolique lyonnaise que celle d'Aemilius Carpus ne mentionne un «Vatican».

---

[1] Bon nombre d'inscriptions non datées où figure l'expression *taurobolium facere* sont attribuées arbitrairement à la 1ère période (160-250 ap. J.C.). Mais on la trouve dans les inscriptions n^{os} 18, 19, 20 qui ont été gravées entre 295 et 313. Sur 9 inscriptions de Lectoure datées du 8 décembre 241 (n^{os} 109-117, p. 45-48), l'une (n° 109 = *CIL*, XIII, 511) porte la formule *tauropolium fecit*, les huit autres la formule *tauropolium accepit*, que l'auteur réserve à la 2e période. Les deux expressions étaient donc employées concurremment à la même époque; mais comme la première *(tauropolium fecit)* s'applique à l'*ordo Lactoratium*, elle signifie probablement «faire célébrer», tandis que la seconde *(tauropolium accipere)* aurait le sens de «recevoir personnellement le sacrement, la bénédiction du taurobole» (c'est-à-dire être imprégné du sang de la victime), avec réversibilité du mérite sacrificiel au profit de la famille impériale et de la cité. Le verbe *tauroboliari* appartiendrait à la 3e période (305-390), mais les inscriptions n^{os} 45, 59 et 64 ne sont pas datées. L'hypothèse d'après laquelle *taurobolium facere* s'appliquerait à un pur et simple sacrifice, semblable à tout autre (sauf le rite des *vires*), est arbitraire et dépourvue d'arguments positifs. Voir maintenant T. D. Barnes, dans *Gnomon*, 43, 1971, p. 523 s.

[2] Cf. J.-J. Hatt, *Histoire de la Gaule romaine*, p. 183.

[3] *MLIA*, I, p. 23.

[4] Dans Daremberg-Saglio, *Dict. des ant. gr. et rom.*, V, p. 49.

[5] *ILS*, 4131, n. 3: *collis Vaticanus urbis Romae*. C'était également l'opinion de C. Germain de Montauzan, dans A. Kleinclausz, *Lyon des origines à nos jours*, Lyon, 1932, p. 47. Cf. aussi J.-J. Hatt, *op. cit.*, p. 183, et D. W. O'Connor, *Peter in Rome*, New York & Londres, 1969, p. 162.

[6] *Op. cit.*, p. 164, 336, 452.

[7] *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, p. 98.

[8] J. Carcopino, *Etudes d'histoire chrétienne. Les fouilles de Saint-Pierre et la tradition*², Paris, 1963, p. 159, n. 2.

[9] *Essai sur la topographie de Lugdunum*, p. 145-148; *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*, Paris, 1965, p. 154 s.

[10] *Op. cit.*, p. 73, 111. Cf. aussi P. Wuilleumier, *Lyon, métropole des Gaules*,

L'inscription de 160 commémore donc un fait exceptionnel. Mais si vraiment l'usage s'était rituellement imposé d'immoler la victime ailleurs qu'au temple des Minimes, les autres dédicaces tauroboliques de Lyon en porteraient la trace. Il n'en est rien. L'hypothèse d'un Vatican lyonnais reste, jusqu'à présent, dépourvue de références positives. On a objecté l'invraisemblance d'un voyage qui eût exposé

Paris, 1953, p. 90 (qui reconnaît que «la cérémonie de 160 comporte des dispositions particulières»); J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*, I, p. 315. Je pense, comme J.-J. Hatt *(l.c.)* que «cette cérémonie solennelle marque la fondation officielle dans la métropole des Gaules d'un grand sanctuaire . . . dépendant directement de celui de la capitale de l'Empire».

[1] *Essai sur la topographie de Lugdunum*, p. 146 s.

[2] *Ibid.*, p. 148.

[3] *CIL*, XIII, 7281.

les *vires* à une inévitable et répugnante décomposition. Aussi Allmer préférait-il identifier ces *vires* avec le bucrâne dont il est question à la ligne suivante: *bucranium / suo impendio consacravit.*[1] Cette dernière explication est évidemment insoutenable.[2] En fait, nous ignorons tout des conditions dans lesquelles, des procédés au moyen desquels les fidèles d'Attis conservaient les *vires*. Peut-être les embaumaient-ils?[3] Du moins les enfermaient-ils en des pots, des *kernoi.*[4] De toute façon, les arguments de vraisemblance n'ont guère de valeur en histoire des religions, car ils procèdent souvent des lacunes mêmes de notre information.

La consécration d'un prêtre lyonnais à Rome et par les soins des *XVviri sacris faciundis* n'a rien que de très normal. Comme le soulignait justement Graillot,[5] «le Vatican, où s'élevait le Phrygianum et où se consommaient les tauroboles romains, était considéré dans tout l'Empire comme la colline sainte du phrygianisme». Les *XVviri sacris faciundis* étaient seuls habilités à confirmer la dignité du sacerdoce métroaque par l'octroi de l'*occabus* et de la couronne à l'impétrant.[6] C'est pourquoi Rome restait au IIe siècle après J.-C. la véritable métropole du culte phrygien.

Pourquoi un taurobole en 160, à l'initiative d'un sévir lyonnais et pour la titularisation d'un prêtre lyonnais? Antonin le Pieux meurt en mars 161, mais sa santé peut avoir déjà inspiré des inquiétudes en décembre 160 et suggéré l'idée d'un taurobole pour sa conservation, *pro salute*. Il est remarquable en tout cas que la cérémonie fut célébrée *ex imperio Matris deum*, et non pas *ex vaticinatione archigalli*: ce qui nous confirme négativement que Lyon n'avait ni *Vaticanum* ni archigalle, d'où la nécessité de faire consacrer un *sacerdos* au Vatican de Rome. La plus ancienne mention d'un archigalle lyonnais se lit sur l'autel taurobolique de Tain,[1] daté d'avril 184.

---

[1] Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 23.

[2] Cf. Audin, *Essai sur la topographie de Lugdunum*, p. 145. L'expression *vires excepit* se retrouve à Lectoure (*CIL*, XIII, 510): cf. Graillot, *op. cit.*, p. 155 et 317; Duthoy, *op. cit.*, p. 73, selon qui les *vires* s'identifient avec le sang de la victime.

[3] Graillot, *op. cit.*, p. 297.

[4] Sur le *kernos*, voir les interprétations de R. Duthoy, *op. cit.*, p. 99 s., qui suppose qu'on y recueillait peut-être le sang du taureau (cf. p. 118).

[5] *Op. cit.*, p. 164.

[6] *Ibid.*, p. 228; J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, p. 79 et 93, n. 2.

Le prêtre qui a subi le baptême du sang pour la sauvegarde d'Antonin et de la *Colonia Copia Claudia Lugdunensium* s'appelle Q. Sammius Secundus. N'était-il pas apparenté aux *Sammii* de Nîmes?[2] Compte tenu des attaches qu'Antonin avait du côté paternel avec Nîmes,[3] le fait offrirait de soi un notable intérêt. Les *Sammii* avaient en outre des liens avec le synode des artistes dionysiaques (un L. Sammius Maternus était *archiereus synodi*),[4] c'est-à-dire avec l'Asie-Mineure, et nous savons l'importance de l'implantation micrasiatique à Lyon, comme à Vienne. Cette implantation explique sans doute que le plus ancien taurobole métroaque expressément daté que nous connaissions soit le fait d'un sévir lyonnais, dont le surnom Carpus est par lui-même significatif du point de vue religieux.[5] Les attestations épigraphiques antérieures de tauroboles non métroaques sont originaires d'Asie-Mineure et de Pouzzoles.[6] Le rituel a donc été introduit à Lyon par des gens qui avaient des relations familiales ou commerciales avec ces deux régions. Nous possédons justement l'épitaphe[7] d'un armateur, Q. Capitonius Probatus qui, entre 140 et 240,[8] était sévir augustal à Lyon (comme Aemilius Carpus) et à Pouzzoles; ses navires faisaient probablement la navette entre le port campanien, où débarquaient des marchandises orientales, et la vallée du Rhône.

Grâce aux appuis politiques, ethniques, économiques dont il bénéficiait à Lyon et dans la région, le phrygianisme dut y prospérer sous le règne de Marc-Aurèle, quoiqu'aucune dédicace taurobolique n'en porte le témoignage. Il est vrai qu'on a cru pouvoir imputer au fanatisme métroaque la terrible persécution de 177, que relate une lettre célèbre des chrétiens de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie et de Phrygie.[1] Le débat ouvert aventureusement, semble-t-il, par M. Jean Colin[2] n'intéresse pas directement notre propos, puisqu'aussi bien le «pogrom» de 177 n'a aucune relation démontrée avec un phrygianisme intolérant. Mais les arguments qu'on fait valoir sont de très inégale valeur.

---

[1] *Supra*, p. 67 s. (*CIL*, XII, 1782).

[2] *CIL*, XII, 3183, 3267-3269, 3400, 3869-3871; *LG*, XIV, 2497/8. Une *Sammia* est connue à Lyon: *CIL*, XIII, 2256.

[3] *H.A.*, *Anton. P.*, I, 1: *paternum genus e Gallia Transalpina, Nemausense scilicet.*

[4] *CIL*, XII, 3183; *PIR*^{1}, III, p. 171, n° 121. Sur la faveur dont jouirent les artistes dionysiaques d'Asie à l'époque d'Antonin le Pieux, cf. Beaujeu, *op. cit.*, p. 309; A. Bruhl, *Liber pater*, Paris, 1953, p. 189.

[5] J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, p. 52.

[6] Duthoy, *op. cit.*, p. 5 ss. et 29, n° 50.

[7] *CIL*, XIII, 1942; Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 399 s., n° 159.

[8] Audin-Burnand, dans *REA*, 61, 1959, p. 325 s., et 344.

Que des dendrophores aient exercé concurremment la charge de *seviri augustales*,[3] qu'ils aient contribué par conséquent à solidariser le loyalisme impérial avec un rituel dont les vertus étaient réversibles au «salut» du prince, c'est une raison de penser qu'à Lyon, comme en d'autres colonies gagnées au phrygianisme, les chrétiens réfractaires au culte des Augustes jouissaient d'une redoutable impopularité. Mais c'est dans la mesure où il était connexe à la religion impériale que le phrygianisme a pu encourager la persécution: la religion impériale était en cause. Aussi la lettre nous apprend-elle que les martyrs furent suppliciés à l'occasion du *Conventus* des Trois Gaules[4] (c'est-à-dire dans les premiers jours d'août), sans faire la moindre allusion au culte de Cybèle. Si vraiment les zélateurs d'Attis avaient provoqué le massacre, les auteurs du rapport n'avaient pas lieu de le taire: on sait avec quelle constance et quelle facilité, de Tertullien à saint Augustin, les chrétiens ont dénigré les Galles.

On veut[5] que, dans le chapitre 34 de sa *Supplique*, Athénagore ait en vue les événements lyonnais de 177 et qu'il vise tout particulièrement les «eunuques» de Cybèle. Mais cette interprétation procède d'un contresens sur la traduction de G. Bardy dans la collection «Sources Chrétiennes».[6] En fait, ces «eunuques volontaires» et ces «monogames» sont les chrétiens que les impurs et les pédérastes sont mal venus d'accuser de tous les méfaits. Cette métaphore chrétienne de l'eunuchisme spirituel ou de la castration volontaire est trop connue pour qu'on y insiste. Athénagore ne fait aucunement allusion aux Galles de Cybèle.

---

[1] Nautin, *op. cit.*, p. 33-64; sur l'auteur de la lettre (Irénée?), *ibid.*, p. 54-59.

[2] *L'Empire des Antonins et les martyrs gaulois de 177* (= *Antiquitas*, I, *Abhandl. z. Alten Geschichte*, 10). Cf. du même auteur, *Les villes libres de l'Orient gréco-romain*, *Coll. Latomus*, 83, Bruxelles, 1965, et divers articles dans *l'Antiquité Classique*, 33, 1964, p. 109 s.; dans *Pallas*, 13, 1966, p. 139 s. etc.

[3] *CIL*, XIII, 1723, 1961; *supra*, p. 83.

[4] Eus., *H. E.*, V, 1, 47.

[5] Ch. Perrat-A. Audin, *Saint Irénée, l'histoire et la légende*, *Cahiers d'Histoire*, 1, 1956, p. 230; A. Audin, *Les martyrs de 177*, *Cahiers d'Histoire*, 11, 1966, p. 356; *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*, p. 183.

[6] Paris, 1943, p. 163 s. Voir l'édition critique et commentée de P. Ubaldi², Turin, 1933, p. 187, 11 s., qui renvoïe justement à *Suppl.*, 33, 9 (p. 182 s.).

Mais la communauté chrétienne de Lyon avait, comme les confréries métroaques, une hérédité phrygienne. Une tradition la reliait directement aux disciples de l'apôtre Jean, et l'on veut que la Grande Prostituée de l'*Apocalypse* soit précisément Cybèle «assise en grand atour sur le monstre écarlate au mufle de lion».[1] Son chiffre, 616, se lirait isopséphiquement «Attei», c'est-à-dire «propriété d'Attis».[2] En fait, c'est dans la première description de la «Bête-Empire» (XIII,1) que sa gueule est comparée à celle d'un lion (ὡς στόμα λέοντος); la Femme «vêtue de pourpre et d'écarlate» n'apparaît que dans la deuxième description, où il n'est pas dit que la Bête ait un mufle de lion. Du reste, cette comparaison toute partielle avec un lion vient tout droit de la première «Bête-Empire» du prophète Daniel (VII, 4). Sur le chiffre de la Bête, la tradition n'est pas unanime: 616 est un chiffre attesté par Irénée (qui le conteste)[3] et par le *Codex Laudianus*; mais la plupart des manuscrits grecs et la Vulgate portent le chiffre 666. De toute façon, même 616 a pu être interprété vraisemblablement comme Καῖσαρ Θέος. Quoi qu'on en pense (et sur ce point les hypothèses ne font pas défaut), la femme qui porte au front «Babylone la Grande, mère des prostituées et des abominations de la terre» n'est pas Cybèle: elle n'est pas juchée sur un lion, et il n'y a vraiment pas lieu de la comparer aux représentations de la Grande Mère sur les médaillons d'applique. Aucun témoignage n'autorise donc à mettre en cause les servants de Cybèle plus directement que d'autres païens dans le drame lyonnais de 177. Tout le contexte local de l'affaire nous échappe d'ailleurs.

Il n'en est pas moins vrai que les intentions religieuses des tauroboles lyonnais associaient au patriotisme local le loyalisme impérial. L'autel de Tain en commémore un que fit célébrer en 184 le pontife perpétuel de Lyon, Q. Aquius Antonianus,[1] peut-être apparenté au duumvir Ti. Aquius Apollinaris.[2] Comme sur les autres dédicaces de la même série, le «salut» de la colonie est uni à celui de l'empereur et de sa maison. A la différence du taurobole de 160, le sacrifice est commandé cette fois par une vaticination de l'archigalle de Lyon, Pusonius Julianus. Le prêtre officiant fut un certain Aelius Castrensis. Nous les retrouvons tous deux avec les mêmes fonctions en 190,[3] mais assistés d'un autre flûtiste, Flavius Restitutus, que nous avons déjà rencontré à Valence sur une inscription dont la date est problématique. De plus, alors que le taurobole de 190, célébré le 16 juin à l'initiative des Dendrophores «résidant à Lyon» (*Luguduni consistentes*), n'a pris qu'un seul jour, la cérémonie de 184 s'est étendue sur trois jours:[4] commencée le 20 avril, elle fut «consommée» le 23.

---

[1] A. Audin, dans *Cahiers d'Histoire*, 11, 1966, p. 357 s.

[2] *Ibid.*, p. 358; *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*, p. 177. Cette «gématrie» remonte en fait à P.-L. Couchoud, *L'Apocalypse*, Paris, 1930, p. 79. Cf. E.-B. Allo, *Saint Jean, L'Apocalypse*^{4}, Paris, 1933, p. 233, n. 1; 267; 277, n. 2; P. Touilleux, *L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle*, Paris, 1935, p. 80 ss.

[3] Iren., *Adv. haer.*, V, 30, 1. Cf. Allo, *op. cit.*, p. 232 s.; S. Giet, *L'Apocalypse et l'histoire*, Paris, 1957, p. 77.

La même particularité s'observe dans le procès-verbal abrégé du taurobole de 194 accompli *ex voto* pour la conservation de Septime-Sévère, de Clodius Albinus, de la maison impériale et de Lyon.[5] La cérémonie est, cette fois encore, présidée par Aelius Castrensis assisté du *tibicen* Flavius Restitutus, mais Pusonius Julianus n'est plus là. Ce taurobole commencé le 9 mai s'achève (*consummatum*) le 11. Nous ignorons tout du vœu dont l'accomplissement a commandé celui du taurobole. En mai 194, Septime-Sévère n'avait pas encore vaincu Pescennius Niger. Mais sous Commode il avait été légat de Lyonnaise[6] et, comme son administration y avait laissé d'excellents souvenirs, on ne saurait s'étonner que deux Lyonnaises, Aufustia Alexandria et Sergia Parthenope, aient dès 194 manifesté leur attachement au nouvel empereur; le vœu fut peut-être prononcé dans les mois troublés qui suivirent l'assassinat de Pertinax, puis de Dide Julien.

---

[1] *CIL*, XII, 1782. De la tête de taureau sculptée en façade, de la tête de bélier et du couteau sculptés sur les petits côtés, il ne reste rien. L'inscription même ne se déchiffre qu'à grand'peine! Ici pl. XXI.

[2] A. Audin-A. Bruhl, dans *Gallia*, 23, 1965, p. 269.

[3] *CIL*, XIII, 1752; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 26 ss., nº 6; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 9, nº 1740; Duthoy, *op. cit.*, p. 50, nº 127.

[4] Sur les tauroboles dont la célébration s'étend sur plusieurs jours, cf. Duthoy, *op. cit.*, p. 95.

[5] *CIL*, XIII, 1753; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 32 ss., nº 7; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 8, nº 1738; Duthoy, *op. cit.*, p. 51, nº 128. Ici pl. XXVII.

[6] *H.A.*, *Sev.*, 3, 8; 4, 1 (I, p. 138, 14; 20-22, Hohl). Ne pas oublier non plus que Caracalla est né à Lyon (*Epit. de Caesaribus*, 21, 1, p. 156, 8 Pichlmayr).

Ce sont également deux femmes qui offrent en 197 un taurobole pour la conservation de Septime-Sévère, de Caracalla déjà promis à l'empire, de Julia Domna, de toute la «divine maison» impériale et de la colonie.[1] Le prêtre officiant est Aelius Anthus, très certainement apparenté à Aelius Castrensis, peut-être son fils; son surnom typiquement métroaque, Anthus, est une référence à la floraison épanouie du sang d'Attis.[2] Le flûtiste attitré reste Flavius Restitutus. Mais cette fois le prêtre est assisté d'une prêtresse, Aemilia Secundilla, qui peut avoir appartenu à la famille de L. Aemilius Carpus. Cette particularité ne tient pas au fait que le taurobole fut célébré à l'initiative de deux femmes, puisque dans la dédicace de 194 il n'est pas question d'une *sacerdotia*. Autre singularité notable: en quatrième lieu (après le prêtre, la prêtresse et le flûtiste), l'inscription nomme un *apparator*, Vireius Hermetio. La mention d'un ordonnateur des cérémonies suppose un certain «apparat», une liturgie plus ou moins pompeuse et compliquée.[3] Ces données attestent qu'à la fin du IIe siècle, Lyon avait un clergé métroaque relativement nombreux et qualifié. Au reste, la durée du taurobole de 197 (du 4 au 7 mai) implique le déploiement d'un certain cérémonial. Faut-il supposer qu'au lendemain du sacrifice les *vires* étaient portées et montrées processionnellement? Une «cernophorie» suivait peut-être le taurobole proprement dit, c'est-à-dire l'égorgement du taureau et le baptême du sang. Reconnaissons que l'hypothèse d'un «Vatican» lyonnais distinct du temple des Minimes s'accorderait fort bien avec celle d'une *pompè* qui aurait accompagné le transport des *vires* d'un sanctuaire à l'autre. Mais deux conjectures ne sauraient s'étayer mutuellement; un faisceau de vraisemblances n'a jamais eu valeur d'argument positif. Ce taurobole de mai 197, quelque deux mois après la liquidation de Clodius Albinus et de ses partisans, fut en tout cas de ceux qui sacralisèrent le ralliement de Lyon au vainqueur.

La plus récente inscription datable de la série est malheureusement fort mutilée. Il s'agit d'un fragment retiré de la Saône en 1870, vis à vis de la rue Martin, dans le quartier d'Ainay.[1] La dédicace faisait état d'un taurobole célébré en faveur de Septime-Sévère, de Caracalla et de Géta, en 208 vraisemblablement, quand l'empereur et ses deux fils gagnèrent la Bretagne en passant par Lyon. Une autre inscription[2] taurobolique, dont la pierre avait été remployée dans le vieux Pont du Change, sur la Saône, fut dédiée à une époque incertaine (IIe siècle?) par une Billia Veneria dont nous ne savons rien. Cybèle y est qualifiée d'*Augusta*, et Allmer se demande si cet *agnomen* (exceptionnel à Lyon) n'impliquait pas que le taurobole fût offert en faveur d'un empereur, comme il arrivait le plus souvent.[3] En fait, on le trouve ailleurs, en Lyonnaise et en Afrique.[4] L'*agnomen* confirme simplement le caractère impérial et officiel du culte métroaque. Plus remarquable est l'importance que les femmes ont acquise dans ces consécrations tauroboliques. Ailleurs, à Riez,[5] à Vaison,[6] à Die,[7] la dédicace commémorative associe mainte fois l'épouse à son mari; en 245, à Die, la femme et la fille du pontife perpétuel de Valence participent à la cérémonie.[8] Mais à Lyon, comme à Lectoure,[9] on voit des femmes faire célébrer des tauroboles en leur nom propre. En dehors même des prêtresses, les exemples ne sont pas rares dans l'Empire romain. On a soupçonné depuis longtemps que les femmes avaient pris dans le culte phrygien la place qui leur était refusée dans les antres de Mithra.[10]

---

[1] *CIL*, XIII, 1754; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 37 ss., nº 8; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 8, nº 1739; Duthoy, *op. cit.*, p. 51, nº 129.

[2] *Supra*, p. 54.

[3] Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 260 s.; Duthoy, *op. cit.*, p. 83.

D'autres monuments illustrent la popularité de Cybèle à *Colonia Copia Claudia*, et en premier lieu le temple qui domine le grand théâtre de Fourvière (pl. XXVIII). Dès 1925, Ph. Fabia et G. de Montauzan en avaient reconnu l'emplacement.[11] Les fouilles de P.

---

[1] *CIL*, XIII, 1755; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 41 ss., n° 9; Duthoy, *op. cit.*, p. 52, n° 130.

[2] *CIL*, XIII, 1756; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 46 s., n° 10; Duthoy, *op. cit.*, p. 52, n° 131 («2nd century A.D.»). Ici pl. XXVI, 1.

[3] Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 47.

[4] Duthoy, *op. cit.*, p. 31 s., n°s 60-61; p. 33, n° 65; p. 35, n° 72, et p. 63.

[5] *CIL*, XII, 357.

[6] *Ibid.*, 1311.

[7] *Ibid.*, 1569.

[8] *Ibid.*, 1567.

[9] *CIL*, XIII, 510, 513-519.

[10] F. Cumont, *Religions orientales*⁴, p. 62; Graillot, *op. cit.*, p. 146.

[11] *Les fouilles de Fourvière en 1925*, *CRAI*, 1926, p. 140-145.

Wuilleumier[1] en 1943, puis récemment celles d'A. Audin[2] ont dégagé la partie orientale d'un soubassement en maçonnerie dont les côtés étaient alvéolés. Ces alvéoles voûtées soutenaient la terrasse périphérique du temple au-dessus du rebord escarpé du Plateau de la Sarra. L'aire totale du sanctuaire affectait la forme d'un quadrilatère mesurant d'est en ouest 86,80 m. sur 52 m. du nord au sud.[3] Ce *Campus Matris deum* avait donc une superficie d'environ 4200 m^2. Des sondages ont permis de relever des traces du mur nord-ouest et du massif soutenant le perron d'entrée sur la face occidentale. Dans l'axe est-ouest du sanctuaire, on a reconnu un autre massif de 6,14 m. sur 5,60 m., qui devait supporter un autel monumental, face à l'entrée. Au pied du massif central ont été retrouvés des tambours de colonnes à vingt-deux cannelures et dont le diamètre maximum atteint 0,74 m. Ces colonnes pouvaient avoir 7,40 m. de haut. Le temple était probablement hexastyle. Si la dédicace taurobolique de L. Aemilius Carpus commémore bien la consécration du premier archigalle lyonnais, le temple peut être contemporain de cet événement.[4] L'inauguration du sanctuaire serait chronologiquement et liturgiquement solidaire des cérémonies qui ont marqué le taurobole de 160.

Un fait notable et sûr est l'analogie qu'offre ce *Campus Matris deum* avec celui d'Ostie[5] qui couvre une surface de 4500 m^2. Le temple d'Ostie repose sur un haut podium qui comporte trois alvéoles sur chacune de ses faces latérales. Les relations économiques et religieuses de Lyon avec les bouches du Tibre, les liens ethniques qui devaient unir les milieux micrasiatiques des deux colonies expliquent pour une part ces analogies. On est aussi en droit de penser qu'une typologie architecturale appartenait en propre aux édifices de certains cultes et que cette typologie était commandée par la liturgie. L'aire d'un *Campus* était bien évidemment appropriée au déploiement des processions et de tout autre cérémonial spectaculaire, comme on aimait à en célébrer chez les Orientaux.

---

[1] *Les fouilles de Fourvière, Suppl. Gallia*, 4, Paris, 1951.

[2] *Le sanctuaire lyonnais de Cybèle, Bull. des Musées Lyonnais*, 1965, p. 65/299-74/308; M. Leglay, dans *Gallia*, 24, 1966, p. 495 s.; Audin, *Les fouilles de Lyon* (s.d.), p. 17-19 (plan p. 18).

[3] *Ibid.*, p. 496 (86,60 m. dans *Bull. des Musées Lyonnais*, 1965, p. 71/305).

[4] P. Wuilleumier, *Les fouilles de Fourvière*, p. 58; A. Audin, dans *Bull. des Musées Lyonnais*, 1965, p. 68/302; J.-J. Hatt, *Histoire de la Gaule romaine*, p. 183; P. Wuilleumier-A. Audin, *Les fouilles de Fourvière*^{11}, Lyon (s.d.), p. 14; Audin, *Les fouilles de Lyon* (s.d.), p. 17. Les tambours de colonnes, ainsi que les éléments de chapiteaux, seraient «typiquement augustéens» (*ibid.*, p. 20), et appartiendraient à un édifice antérieur. La fouille réserve encore des surprises.

[5] M. Floriani Squarciapino, *I culti orientali ad Ostia*, p. 3-5. Cf. Audin, *art. cit.*, p. 72/306; Leglay, *art. cit.*, p. 496.

C'est dans une boutique accolée au temple lyonnais de Cybèle[1] qu'on aurait trouvé un fragment de médaillon d'applique représentant la Grande Mère assise à l'amazone sur un lion, les deux pieds sur un globe, qui symbolise la puissance cosmique de la Bérécynthienne. Un autre médaillon presqu'entier trouvé à Lyon nous la montre assise de face sur un lion passant.[2] Ces deux types sont illustrés par des exemplaires relevés à Glanum et à Vienne. Mais cette production devait être localisée dans la région lyonnaise. Elle se développe entre le dernier tiers du IIe et la fin du IIIe siècles après J.-C.

Tout récemment ont été exhumés non loin du temple les fragments d'une fort belle tête en marbre blanc qu'A. Audin attribue à Cybèle.[3] Cette tête monumentale (deux fois grandeur nature) est surmontée d'un petit calathos décoré de vrilles végétales. Mais la chevelure bouclée, qui porte des traces de peinture rouge, l'aspect joufflu et juvénile, pour ne pas dire enfantin, de cette figure surprennent quelque peu dans le cas de Cybèle. On peut s'étonner aussi qu'elle ne porte pas de voile. Au reste, la Grande Mère n'a pas le monopole du calathos. Mais qu'il s'agisse ou non de l'idole cultuelle du sanctuaire (comme le suppose A. Audin), cette découverte intéresse l'histoire religieuse de Lyon gallo-romain.

On ignore la provenance d'une tête de femme en marbre blanc conservée au Musée de Lyon; elle est coifée d'un *modius* (?) et semble avoir appartenu à un haut relief.[4] H. Graillot[5] mettait au compte du phrygianisme lyonnais un double coin monétaire en fer trouvé à Lyon en 1857 et qui servit à frapper des *aurei* de Faustine

---

[1] P. Wuilleumier, *op. cit.*, p. 73 g[4]; Wuilleumier-Audin, *Les médaillons d'applique gallo-romains de la vallée du Rhône*, p. 161, n° 305 a; Audin, *art. cit.*, p. 67 s./301 s.

[2] Wuilleumier-Audin, *op. cit.*, p. 98, n° 305 b. Cf. H. Vertet, dans *Gallia*, 27, 1969, p. 124.

[3] A. Audin, *Les fouilles de Lyon (Fourvière et Croix-Rousse)*, p. 19 et fig. 7; Id., *Lugdunum dans Lyon*, Coll. «Découvrir Lyon», 2 (s.d.), p. 21.

[4] Espérandieu, *Recueil*, III, p. 15, n° 1752.

[5] *Op. cit.*, p. 449, en note. Cf. E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, I, 1, p. 913 s.

Mère au type de Cybèle assise, avec la légende *MATRI MAGNAE*. L'authenticité de ce coin est contestée.[1] S'il s'agit d'une contrefaçon antique et locale, c'est un document sur la popularité d'une représentation métroaque officielle. Mais l'aspect exceptionnel du coin rend ce témoignage plus douteux qu'instructif.

Plus probant est celui du phrygianisme funéraire. A vrai dire, les exemples ne foisonnent pas de tombes comme celle de Messorius Florus,[2] qui prie ses amis de le fleurir joyeusement (*hilares*), c'est-à-dire dans l'allégresse des Hilaries. J.-J. Hatt a justement noté que l'apostrophe *amici* et le verbe *condecoretis* supposent une cérémonie funéraire célébrée communautairement par une confrérie métroaque.[3] Florus, un vétéran dont le *cognomen* a le même sens en latin que celui d'Aelius Anthus,[4] prêtre lyonnais de Cybèle en 197, s'est fait graver son épitaphe de son vivant et l'a dédiée *sub ascia*. Je ne voudrais qu'entr'ouvrir ici l'énorme et lourd dossier de l'*ascia*. J.-J. Hatt[5] a montré que les premières tombes décorées de ce motif sont celles de deux soldats originaires d'Héraclée du Pont et qui appartiennent aux légions VII et XI Claudia, cantonnées en Dalmatie. Les légionnaires de ces unités venaient les uns d'Italie méridionale, les autres d'Asie-Mineure (Phrygie, Mysie, Lycie, Lycaonie, Galatie et Pont). Quoi qu'on pense de la signification de l'*ascia*, elle apparaît bien d'origine micrasiatique.[6] Il s'agit d'un outil qui servait à couper du bois,[7] et les dendrophores en connaissaient bien l'usage.[8]

---

[1] A. Blanchet, *Manuel de numismatique française*, I, Paris, 1912, p. 103 s. Cf. L. Breglia, *Numismatica antica*, Milan, 1964, p. 40, n. 29; p. 289 et pl. 2, 2.

[2] *CIL*, XIII, 1849; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 280, n° 55; Ph. Fabia, *La garnison romaine de Lyon*, p. 115 (qui retient surtout le jeu de mots humoristique *flor(i)bus/Florus*).

[3] J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, p. 53. Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 132 (sur le fleurissement des tombes au jour des Hilaries) et A. Audin-Y. Burnand, *Alla ricerca delle tracce di cristianesimo sulle tombe di Lione. . ., Riv. di Archeol. Crist.*, 1959, p. 58.

[4] *Supra*, p. 92. Le nom même de *Messorius* peut n'être pas étranger à l'allégorie de l'épi vert maissonné: Hippol., *Elench.*, V, 8-9.

[5] Cf. A. Audin-P. L. Couchoud, *Nouvelles considérations sur l'ascia*, *RHR*, 152, 1957, p. 171 s.

[6] Cf. L. Harmand, *L'Occident romain*, p. 421: «Il n'est pas douteux que ce sont des soldats orientaux qui ont propagé cet emblème».

[7] J. Rougé, dans *Latomus*, 18, 1959, p. 649-653, et dans *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à J. Carcopino*, Paris, 1966, p. 831-838.

[8] L. Harmand, *op. cit.*, p. 420: «marque de consécration en rapport sans doute avec les rites métroaques».

Au IIe siècle après J.-C., l'*ascia* est commune aux chrétiens et aux païens.[1] Mais, comme tant d'autres représentations symboliques devenues banales et quasi neutres dans l'emblématique funéraire, elle a une hérédité païenne et plus précisément orientale.

Plus typiquement métroaque, la pigne qui surmonte quantité de stèles, comme celle de la petite Primilla (vers 140-180),[2] pouvait passer pour un symbole de la renaissance d'Attis. Mais c'est aussi un attribut cher à Sabazios[3] et, de toute façon, divulgué par l'art funéraire impérial.[4]

A Lyon, la vitalité du phrygianisme s'étend sur un demi-siècle, de 160 à 208. Aucun taurobole n'est attesté postérieurement aux premières années du IIIe siècle. A. Audin et Y. Burnand[5] ont attribué à la «sixième époque» (240-310) l'épitaphe de Messorius Florus, mais les critères qu'ils font valoir (abondance verbale, allusion à la survie de l'âme) ne sont pas déterminants. En fait, aucun document métroaque expressément daté n'appartient à la seconde moitié du IIIe siècle, à Lyon du moins. Même si l'on fait la part du hasard dans l'information archéologique, le *floruit* lyonnais de la religion anatolienne est relativement de courte durée. Faut-il supposer qu'après une période difficile, consécutive au massacre de 177, la communauté chrétienne démantelée s'est ressaisie après 210 et que son expansion dynamique dans toutes les couches de la société lyonnaise a porté un coup mortel à la confrérie métroaque? On a tout justement conjecturé qu'une deuxième vague d'implantation chrétienne aurait, vers l'époque de Caracalla, substitué près du Confluent une église latine à l'église grecque décimée peut-être une seconde fois par la problématique persécution de Septime-Sévère.[1] En tête de cette deuxième vague qui, à la différence de la première, n'était pas d'origine orientale, figure une fille et femme de centurions romains, Sertoria Festa.[2] L'absence de témoignages tauroboliques après 208 peut aussi s'expliquer par l'extinction du recrutement sacerdotal dans la confrérie métroaque qui, si elle s'est maintenue, a dû végéter au milieu du IIIe siècle et disparaître faute de pratiquants. En tout cas, et au contraire de ce que l'on constate par exemple à Ostie[3] et surtout à Rome,[4] aucun taurobole ne fut accompli durant le IVe siècle à Lyon, dont la population en majorité chrétienne avait d'ailleurs abandonné la cité impériale de *Forum Vetus*.[5]

---

[1] Audin-Burnand, dans *Riv. di Archeol. Crist.*, 1959, p. 60.

[2] *CIL*, XIII, 2242; Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 340, nº 362; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 36, nº 1787; Audin-Burnand, dans *REA*, 61, 1959, p. 347; Audin, *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*, p. 153. Autres cippes à pignes: Espérandieu, *Recueil*, III, p. 40, nº 1797.

[3] F. Cumont, *Symb. fun.*, p. 221.

[4] F. Cumont (*op. cit.*, p. 214-221) mettait également au compte du phrygianisme la diffusion des croyances sur l'immortalité lunaire qu'illustreraient notamment les nombreuses pierres tumulaires décorées d'un croissant. Mais ce motif, qui est très rare à Lyon et à Vienne (A. Audin, *La stèle de Sabineius Marcellus au Musée de la Civilisation Gallo-romaine, Bull. des Musées Lyonnais*, 1960, p. 66/318), n'a rien de spécifiquement métroaque, ni sur les tombes, ni sur les lampes.

[5] Dans *RÉA*, 61, 1959, p. 326 s. et 349.

VII. HAUTE VALLÉE DU RHÔNE

Quand on remonte le cours du Rhône en amont de Lyon, on ne rencontre plus guère aux abords de la vallée que des traces très clairsemées du culte de Cybèle.

On ne sait trop d'où provient l'autel taurobolique anépigraphe de Marlieux, dans l'Ain (*CIL*, XIII, 2529): peut-être du Val-Romey, si l'on en croit P. Bacon-Tacon.

Sur le territoire des *Ambarri*, le foyer le plus actif du phrygianisme semble avoit été Belley.[6] Le charmant village de Conjux, non loin de Hautecombe, abrite dans sa petite église paroissiale un autel mouluré à la base et au couronnement, qui est orné d'un coussin à volutes;[7] sur sa face antérieure est sculpté un *tympanon* entre deux pignes et deux cymbales; le petit côté gauche porte deux torches croisées en sautoir; le petit côté droit une aiguière à anse et une patère ombiliquée pourvue d'un long manche. La facture du relief se caractérise par une fermeté sobre et nette qui recommande une datation postérieure au Ier siècle, mais point trop tardive (entre 160 et 240?). Il est peu probable qu'il y ait eu à Conjux dans l'antiquité un culte métroaque organisé. L'autel peut provenir de Belley où l'on a retrouvé deux dédicaces à la Mère des dieux. Toutes deux commémorent la générosité de donateurs. Le premier, T. Albius Attius, offrit à la déesse un autel, des trottoirs (*crepidines*), une colonnade, le toit du temple et peut-être un pronaos: sans doute le sanctuaire de Cybèle avait-il été endommagé par un sinistre, à moins que, victime d'un abandon momentané, il ne soit tombé de vétusté.[1] Un autre dévot, Apronius Gemellinus, légua par testament à la déesse ainsi qu'à Attis deux statues ou statuettes de Cupidon que ses héritiers prirent soin de faire dresser, dans leur temple vraisemblablement.[2] La pierre (socle ou autel) qui porte cette dernière inscription est creusée d'une cavité rectangulaire. On a prétendu[3] qu'elle était destinée à recueillir le sang des victimes où les adeptes du culte métroaque «plongeaient les mains». De toute façon, rien ne prouve que cette cavité soit antique.

---

[1] Ch. Perrat-A. Audin, dans *Cahiers d'Histoire*, 1, 1956, p. 237 s.; Audin-Burnand, dans *Riv. di Archeol. Crist.*, 1959, p. 69.

[2] *CIL*, XIII, 1893; Allmer-Dissard, *MLIA*, I, p. 258, n° 48; Audin-Burnand, dans *Riv. di Archeol. Crist.*, 1959, p. 67-69.

[3] Duthoy, *op. cit.*, p. 27, n° 44 (dédicace de 370).

[4] *Ibid.*, p. 14-16, n°s 11-17; p. 17-24, n°s 20-29, 31-34. Cf. J. Carcopino, *Etudes d'histoire chrétienne*², p. 139 et 289.

[5] A. Audin, *Essai sur la topographie de Lugdunum*, p. 161 ss.

[6] Graillot, *op. cit.*, p. 454; A. Dubiez, *Cybèle et son culte à Belley, Le Bugey*, 1948, p. 14-20.

[7] P. Wuilleumier, dans *CRAI*, 1946, p. 192; *RÉA*, 48, 1946, p. 92 s.; *Gallia*, 6, 1948, p. 284; Espérandieu, *Recueil*, XV (R. Lantier), p. 38, n° 8783, pl. XXXV. Ici pl. XXIX-XXX.

Où se trouvait le temple embelli par ces générosités? Lorsqu'on reconstruisit la Cathédrale en 1835, on découvrit au niveau du clocher actuel les traces importantes d'un soubassement avec «un beau dallage». Compte tenu de la constatation souvent faite que les chrétiens consacraient des églises à l'emplacement d'anciens temples pour en exorciser les puissances maléfiques, on a pensé que ces restes s'identifiaient avec ceux du *metrôon* de Belley.[4] On a également attribué à ce temple les quatre colonnes en pierre du pays qu'on voit à l'entrée de la cour de l'évêché, ainsi que trois colonnes en brèche rose qui se trouvent dans le jardin du même palais épiscopal.[5] D'après A. Dubiez, il faudrait reconnaître dans ces colonnes une partie de celles dont T. Albius finança l'érection. Les fouilles occasionnelles de l'ancienne cathédrale permirent d'exhumer une tête antique à longue chevelure et surmontée d'un croissant lunaire.[1] S'il ne s'agit pas d'une Séléné, et si la cathédrale s'élève bien à l'emplacement du *metrôon*, ce pourrait être Mên-Attis, mais non Cybèle.

---

[1] *CIL*, XIII, 2499; Dubiez, *art. cit.*, p. 17.

[2] *CIL*, XIII, 2500; Dubiez, *art. cit.*, p. 17 s. (hypothèses fantaisistes). On sait qu'Attis a souvent les ailes et l'aspect de Cupidon: M. J. Vermaseren, *The Legend of Attis*, p. 41, 46 et pl. IV, 3 (variante d'Eros «funéraire»); XXIV; XXVI, 2; XXVIII, 4, etc.

[3] Dubiez, *art. cit.*, p. 18.

[4] *Ibid.*, p. 19.

[5] *Ibid.*

Non loin de Belley, à Vieu-en-Val-Romey, le cimetière a livré une inscription[2] mentionnant un sévir augustal qui était en même temps dendrophore, comme il arrivait à Lyon. Il est possible qu'à Belley ainsi qu'à Vieu Cybèle et Attis aient assumé l'héritage de certaines déités locales des eaux.[3] L'existence à Vieu même d'un *mithraeum*[4] et d'un culte métroaque serait significative, car — on l'a souvent noté — l'importance des femmes dans le second compensait leur exclusion des antres persiques. Rien ne prouve que la femme du *pater sacrorum* Eutactus, Caesiccia Januaria, ait exercé des fonctions sacerdotales au service de la Grande Mère:[5] nous la connaissons seulement par son épitaphe qu'elle a dédiée *sub ascia*, précision qui ne figure pas dans celle de son époux mithraïste.[6]

Plus en amont, en Haute-Savoie, la casserole en argent trouvée à Reignier[7] comporte un manche décoré en relief d'un buste féminin tourelé entre deux têtes de boucs. M. J. Vermaseren[8] y voit une Cybèle, W. Deonna[9] une Tutela. Le buste est agrémenté d'une guirlande de fruits; au-dessous est représentée une divinité pourvue de la corne d'abondance (Fortuna). A la jointure du manche et du récipient proprement dit, figure une scène de sacrifice rustique dans le goût alexandrin, entre deux brebis qui s'approchent chacune d'une sorte de ciste emplie de fruits. Cette imagerie n'a rien de typiquement métroaque et se rapporte au culte plus ou moins romanisé des Mères; mais il est vrai aussi que beaucoup de ces Mères locales tendaient à se confondre avec la Grande Mère. Une inscription de Moûtiers en Tarentaise (*Darantasia*) nous conserve le souvenir d'un citoyen romain, T. Romanius Mercator, qui associait aux Matronae Salvennae le culte de la Grande Mère.[1]

---

[1] *Ibid.*

[2] *CIL*, XIII, 2543.

[3] Graillot, *op. cit.*, p. 459; J. Hannezo, *Les voies antiques et romaines du département de l'Ain*, p. 101, 103. De même «à Lectoure, la Grande Mère des dieux s'empare de la source merveilleuse qui commande à la montagne municipale» (C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, VI, p. 92). Cf. A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, IV, 2, p. 941, 953 s.

[4] *Supra*, p. 5 ss

[5] Sur la coexistence et le bon voisinage des deux cultes, cf. *MMM*, I, p. 334, et dans le cas de Vieu, Graillot, *op. cit.*, p. 459.

[6] *CIL*, XIII, 2509; *supra*, p. 38 s

[7] W. Deonna, dans *RA*, 1921, II, p. 255 ss.; *Choix de monuments de l'art antique*, Genève, 1923, pl. 44; M. J. Vermaseren, dans *RAE*, 5, 1954, p. 125 s., fig. 52.

[8] *Art. cit.*, p. 126.

[9] Dans *RA*, *l.c.*

Sur les bords du Léman, Attis n'est guère présent qu'à Nyon, dans un fragment de haut-relief emmuré dans la Tour César.[2] Il s'agit apparemment d'un Attis funéraire qui rappelle celui de Vienne: revêtu d'une tunique et d'un manteau, le personnage figure debout dans l'attitude de la méditation mélancolique, le menton appuyé sur trois doigts repliés de la main gauche, le coude gauche soutenu par la main droite. Cette sculpture date au plus tôt de l'époque antonine.

Par delà le Lac de Genève, le nom de la Grande Mère apparaît encore à Sion (Sitten = *Drusomagus Sedunorum*) dans la dédicace[3] (base de statue?) d'un Q. Caecilius Secundus où des *hederae* servent d'interponctions, comme dans celle d'Apronius Gemellinus à Belley.[4]

Beaucoup plus au sud, une main votive de la série «sabaziaque» a été trouvée au Grand St-Bernard: elle porte deux pignes, un serpent, une tortue, une grenouille et un crapaud.[5]

Le culte de Cybèle connut dans la vallée du Rhône un indéniable succès, mais limité dans le temps. Après une période brillante, qui coïncide avec la fin de l'époque antonine et le début de l'époque sévérienne, le phrygianisme rhodanien s'éteint avant 250. Il n'a pas bénéficié comme à Rome, de la réaction païenne et sénatoriale qui, au IVe siècle, en plein Empire chrétien, lui donna un dernier lustre éphémère et tapageur. A Lyon et en Narbonnaise, les diatribes d'un Prudence ou du *Carmen contra paganos* étaient sans objet. La christianisation des hautes classes fut parachevée beaucoup plus tôt dans la vallée du Rhône que dans l'*Urbs*, que ses monuments et les traditions séculaires de son aristocratie attachaient fortement à son passé.[1]

---

[1] *AE*, 1904, nº 140; Espérandieu, *ILGN*, 17; A. Bruhl, *Cultes et dieux en Savoie à l'époque romaine*, *CTHS*, *85e Congrès National des Soc. Savantes (Chambéry-Annecy 1960)*, Paris, 1962, p. 112 et 116.

[2] W. Deonna, dans *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, 1924, p. 207 ss., fig. 1; S. Reinach, *RS*, VI, p. 103, 2-3; F. Staehelin, *Die Schweiz in römischer Zeit*^{3}, Bâle, 1948, p. 556 et fig. 168; Espérandieu, *Recueil*, XIV, p. 49, nº 8489, pl. LV.

[3] *CIL*, XII, 135; F. Staehelin, *op. cit.*, p. 557.

[4] *CIL*, XIII, 2500; *supra*, p. 99

[5] Chr. Blinkenberg, *Archäol. Studien*, Copenhague-Leipzig, 1909, p. 72 s.; Staehelin, *op. cit.*, p. 556, fig. 167. Cf. M. P. Nilsson, *Gesch. gr. Rel.* II^2, p. 658 s.; Ch. Picard, dans *RA*, 1961, II, p. 143.

A. Dubiez (loc. cit.) écrit "qu' en 306, dans le Valais, st Maurice et sa Légion Thébaine furent mis à mort pour avoir refusé de sacrifier à Cybèle!" Mais la plus ancienne relation du martyre –celle d'Eucher, évêque de Lyon –ne fait aucune mention de Cybèle. Il s'agit d'ailleurs, probablement, d'une légende: D. Van Berchem, *Le martyre de la Légion Thébaine*, p. 37 ss.

---

[1] P. de Labriolle, *La réaction païenne*^{9}, Paris, 1950, p. 348 ss.

CULTES SYRIENS

On a soupçonné depuis longtemps l'importance des Syriens dans la population commerçante et l'activité économique de la Gaule romaine. A. Allmer et P. Dissard,[1] C. Jullian,[2] F. Cumont,[3] V. Parvân,[4] M. P. Charlesworth,[5] V. Chapot,[6] entre autres, et plus récemment J. Rougé[7] l'ont soulignée avec vigueur. P. Lambrechts[8] a réagi avec autant de vigueur contre cette opinion, ou du moins, il en a restreint chronologiquement la portée en s'efforçant de montrer qu'elle ne vaut que pour le Bas-Empire et les temps barbares: les témoignages, tardifs pour la plupart (notamment les textes littéraires), prouveraient tout simplement la mainmise des Syriens sur le commerce gallo-romain défaillant. En ce qui concerne le Haut-Empire, le savant belge reconnaît qu'à Lyon l'activité des Syriens est notable, «encore que leur nombre soit insignifiant, si on le compare à celui des commerçants gaulois pérégrins».[9]

Il est bien certain qu'on ne saurait chiffrer, même approximativement, la place qu'occupaient les Syriens dans le négoce et l'industrie du couloir rhodanien. Notre information épigraphique est trop lacunaire (puisqu'elle dépend du hasard des trouvailles) et conséquemment trop sujette à caution du point de vue statistique. Il est bien évident aussi que les Gaulois et les Italiens ont âprement défendu leurs positions économiques face au dynamisme envahissant des Orientaux. Mais ce dynamisme n'est guère contestable, et l'on n'a pas lieu de sous-estimer la signification de certains documents qui ne datent pas tous (tant s'en faut!) du Bas-Empire ou du Haut Moyen Âge.

---

[1] *MLIA*, II, p. 229 et 408.

[2] *Histoire de la Gaule*, V, p. 15, 17 s.

[3] *Les religions orientales*⁴, p. 20, 99 s.

[4] *Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreich*, Diss. Breslau, 1909, p. 10 ss.

[5] *Les routes et le trafic commercial dans l'Empire romain*, tr. fr., Paris 1938, p. 204 s.

[6] *Le monde romain*, Paris, 1951, p. 365 et 377.

[7] *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain*, Paris, 1966, p. 18, 304 s.

[8] *Le commerce des Syriens en Gaule du Haut-Empire à l'époque mérovingienne*, *AC*, 6, 1937, p. 35-61.

[9] *Ibid.*, p. 38. Récemment M. Christol (dans *Latomus*, 30, 1971, p. 643-663) a voulu minimiser l'importance des Orientaux dans l'activité commerciale arlésienne.

L'onomastique, sans être toujours probante, fournit des indications dont il faut tenir compte. Des surnoms ethniques ou d'origine ethnique tels que *Syrus* (ou *Surus*), *Syra* (ou *Sura*), *Syriacus*, *Syrianos* se rencontrent à Marseille,[1] à Aubagne,[2] à Aix,[3] à Orange,[4] à Ste-Colombe[5] et à Lyon.[6] Des ethniques en fonction de *nomen*, comme *Syrius*, *Syria*, se trouvent à Arles.[7] Le *cognomen* d'*Antiochus* (*Anthiocus* par métathèse) ou d'*Antiochis* dénonce peut-être aussi des Syriens d'Antioche à Nîmes[8] et à Lyon.[9] Quoique P. Lambrechts[10] le qualifie de «douteux», le cas le plus intéressant est celui de C. Valerius Antiochus Libanius[11] dont le deuxième surnom se rapporte au Liban et ne peut guère concerner qu'un Syrien ou, du moins, un homme qui avait des relations avec le pays de Jupiter Héliopolitain. A St-Gilles (*Heraclea*?), un certain Damas, fils d'Hérode, «prêtre», a fait graver son nom sur la tranche d'un petit socle de marbre qui (portait une représentation d'animal de moyenne grandeur;[12] Damas est connu comme un nom syrien.[1] Certains surnoms grecs comme Eutychès,[2] Euthychus,[3] Euthychia,[4] Euthychianos[5] trahissent moins précisément la souche orientale de ceux qui les portent, car on compte parmi eux des adeptes du phrygianisme.[6] On relève enfin des noms et surnoms d'origine gréco-orientale, comme Ammias à Nîmes,[7] Ammianus à Marseille,[8] ou sémitique, tels que Sabbatia (une juive apparemment),[9] Abba,[10] Barnaeus[11] à Lyon.

---

[1] *CIL*, XII, 412; *IG*, XIV, 2458.

[2] *CIL*, XII, 604.

[3] *Ibid.*, 525.

[4] *Ibid.* 5686, 115.

[5] *Ibid.*, 5683, 288. Cf. *Gallia*, 16, 1958, p. 286.

[6] *CIL*, XIII, 2106; Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 452 (3e époque = 70-115 ap. J.-C., d'après Audin-Burnand, dans *RÉA*, 61, 1959, p. 323 et 339); IV, p. 226, n° 490, 14; p. 254, n° 165.

[7] *CIL*, XII, 707, 885.

[8] *Ibid.*, 3921.

[9] *CIL*, XIII, 2119 (1ère époque d'après Audin-Burnand = 1-40 ap. J.-C.); 1924 (5e époque = 140-240); 1945, 2027 (6e époque = 240-310); P. Wuilleumier, *Inscriptions latines des Trois Gaules, Suppl. Gallia*, 17, Paris, 1963, p. 97, n° 247. Le nom de Danfiola (pour Daphniola), fille d'un Danfeianus (ibid., p. 100, n° 251) n'a-t-il pas aussi quelque rapport avec l'Apollon de Daphné, faubourg d'Antioche? Cf. encore les estampilles sur poteries rouges trouvées à Trion (1885): Allmer-Dissard, *MLIA*, IV, p. 289, n° 497, 82.

[10] *Art. cit.*, p. 38.

[11] *CIL*, XIII, 1924 (5e époque = 140-240 d'après Audin-Burnand). Cf. Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 346: «semble avoir été, par lui-même ou par sa famille, d'origine syrienne».

[12] R. Mowat, dans *Bull. Soc. Nat. Antiqu. de France*, 1882, p. 160; M. Louis, *CAGR*, *Gard*, Paris, 1941, p. 9, 20.

Même si dans l'inscription bilingue de Genay (près de Lyon)[12] Avidius Agrippa ne précisait pas que son frère Thaim, fils de Saad,[13] était natif d'Athil en Syrie et décurion de Kennouât (Canotha) en Décapole, le nom et la filiation du défunt trahiraient sa race. L'épitaphe de ce commerçant qui trafiquait avec l'Aquitaine date des premières années du IIIe siècle après J.-C.[14] Dans une inscription lyonnaise de la «sixième époque» (240-310),[15] le barbaricaire Constantinius Aequalis[16] se dit citoyen de Germanicia (Mar'asch), ville de Commagène située sur la route qui reliait Antioche du Taurus à

---

[1] Cf. Petron., *Satir.*, 41, 10. Damas est le nom du fondateur éponyme de *Damaskos.*

[2] *CIL*, XII, 1815, 3456, 3634 (marié à une Julia Ammias), 3808; XIII, 2025, 2057, 2131.

[3] *CIL*, XII, 1955, 3486.

[4] *Ibid.*, 1913 (femme d'un Cratès de Tralles), 3406, 3620, 3633.

[5] *Ibid.*, 1955, 2684.

[6] *Supra*, p. 54

[7] *CIL*, XII, 3634 (femme de C. Julius Eutychès). Sur l'emploi d'ἀμμή pour μητήρ en Syrie, cf. F. Cumont, *Études syriennes*, p. 44 et 47, n. 2.

[8] *CIL*, XII, 5766.

[9] *CIL*, XIII, 2076 (6e époque = 240-310, d'après Audin-Burnand).

[10] *Ibid.*, 2191 (6e époque = 240-310); Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 296 s., et V, p. 145, s.n.: «peut-être syrien».

[11] Allmer-Dissard, *MLIA*, IV, p. 236, nº 494, 32 (estampille d'amphore: fouilles de Trion, 1885).

[12] *CIL*, XIII, 2448; Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 66 ss., nº 216. Cf. Rougé, *op. cit.*, p. 305.

[13] Σααδος. On trouve en Syrie Σαδος, Σαεδος, Σαειδ, Σαδιος: H. Wuthnow, *Die semitischen Menschennamen*, Leipzig, 1930, p. 101 et 173; L. Jalabert, R. Mouterde, C. Mondésert, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris, 1959, p. 259, nº 2598. Ce nom a-t-il un rapport avec l'arabe *sa'd* («le bonheur»)? Cf. Cumont, *Études syriennes*, p. 267.

[14] Audin-Burnand, dans *RÉA*, 61, 1959, p. 348: «5e époque» = 140-240. P. Lambrechts (*art. cit.*, p. 38) date l'inscription de la fin du IIe siècle.

[15] Audin-Burnand, *art. cit.*, p. 349.

[16] *CIL*, XIII, 1945; Lambrechts, *l.c.*; Rougé, *op. cit.*, p. 305.

Dolichè. Un individu *natione arab(ica?)* est mentionné dans une inscription mutilée d'Orange;[1] un *essedarius* (cocher de cirque?) *N(atione) Arabus* est connu à Nîmes.[2]

Ces Orientaux jouent un rôle très actif dans la vie économique de la région Rhône-Alpes et même au-delà, dans les vallées de la Saône, du Doubs et du Rhin.[3] Les mariniers d'Arles sont en relation suivie avec la Syrie.[4] Le naviculaire Q. Capitonius Probatus[5] était sévir augustal à Lyon en même temps qu'à Pouzzoles, où la vitalité des cultes orientaux est bien attestée.[6] Les plombs de douane trouvés à Lyon, dans la Saône, nous confirment les rapports de la batellerie fluviale avec le commerce méditerranéen.[7] Une étude attentive des marques d'amphores éclairerait utilement la nature et le réseau de ces rapports. Dans une mesure qu'il est impossible de préciser, Lyon a été l'une des plaques tournantes du commerce levantin avec la Gaule romaine. Nous ne savons pas ce que vendait le Syrien Thaim, fils de Saad, mais son épitaphe grecque[8] souligne expressément qu'il avait quitté sa patrie «pour vendre» (ἐς πρᾶσιν); il tenait à Lyon un magasin (ἐνπόριον) de marchandises importées d'Aquitaine, qu'il écoulait soit dans le nord-est de la Gaule, soit dans la région Rhône-Alpes. Ce témoignage est isolé, du moins dans le petit nombre d'inscriptions explicitement relatives à des Orientaux; mais il démontre, s'il en était besoin, l'esprit d'initiative et d'entreprise qui animait ces trafiquants.

---

[1] *CIL*, XII, 1245; Sautel, *CAGR*, *Vaucluse*, p. 110, 21.

[2] *CIL*, XII, 3324.

[3] Sur l'importance de l'axe Rhône-Saône, cf. L. Harmand, *L'Occident romain*, p. 403 ss.; Rougé, *op. cit.*, p. 249 ss. et, sur les Orientaux, 298 ss.

[4] Constans, *Arles antique*, p. 15, 17 s., 246, 326; Rougé, *op. cit.*, p. 252 s., 298 s., 306 s. Mais cf. aussi M. Christol, dans *Latomus*, 30, 1971, p. 643-663.

[5] *CIL*, XIII, 1942 (5e époque = 140-240, d'après Audin-Burnand); Rougé, *op. cit.*, p. 251 s.

[6] Cumont, *Religions orientales*^{4}, p. 99, 102, 254, n. 32; R. Dussaud, dans *RA*, 1903, I, p. 361, n. 2; *RA*, 1901, II, p. 466, n^o 169; *CIL*, X, 1576, 1578, 1634.

[7] Rougé, *op. cit.*, p. 444. Un plomb conservé au Musée de Lyon porte l'effigie de la ville de Tyr avec l'inscription: TYPI. . .(M. Rostovtsew-M. Prou, *Catalogue des plombs de l'Antiquité. . .*, Paris, 1900, p. 20, n^o 3 = *Rev. Numism.*, 1897, p. 481, où la ville personnifiée est identifiée erronément comme une «tête de Cybèle tourelée»).

[8] *IGRR*, I, 25; *IG*, XIV, 2532.

Les Syriens ne faisaient pas seulement œuvre d'intermédiaires et d'affairistes avisés. Ils ont implanté en Gaule des industries nouvelles comme la verrerie et la passementerie. L'établissement des premières officines de verre soufflé (invention syrienne)[1] dans la basse vallée du Rhône remonte à la seconde moitié du Ier siècle après J.-C.[2] Plus tard (entre 240 et 310),[3] un industriel de Carthage, Julius Alexander, *opifex artis vitriae*, fonde à Lyon même une dynastie de verriers.[4] Les nombreux échantillons de verre coloré recueillis dans les fouilles de Trion[5] prouvent que cette production était florissante. Elle l'était encore au Ve siècle, lorsque Sidoine Apollinaire évoquait en vers précieux le chatoiement polychrome des vitraux de l'église consacrée aux Macchabées.[6] On a conjecturé aussi que l'art des barbaricaires était à l'origine des industries lyonnaises de la soie brodée au fil d'or.[7]

Les architectes orientaux ont peut-être aussi exercé leurs talents et leur influence dans certaines villes de Narbonnaise. Le temple dit «de Diane», à Nîmes,[8] avec son escalier qui mène à une terrasse et sa *cella* voûtée, offre un caractère insolite. Mais Ch. Picard a comparé à tort, croyons-nous, les ruines du prétendu théâtre viennois de Cybèle au sanctuaire des cultes syriens à Délos, aux théâtres de Doura-Europos, de Sahr, d'Eumatha, ainsi qu'aux théâtres d'Atargatis et de Dusarès à Sia.[9]

Quand la Gaule s'est convertie au christianisme, l'influence des Syriens est restée vivace. Le rite gallican en porte la trace.[10] E. Mâle a montré que la cathédrale de Vaison, le baptistère de Riez, l'église

---

[1] Morin-Jean, *La verrerie en Gaule sous l'Empire romain. Essai de morphologie et de chronologie*, Paris, 1913, p. 21. Cf. M. P. Charlesworth, *op. cit.*, p. 202 s. Sur les verres de Sidon et de Tyr, voir R. Dussaud, dans *Syria*, 1, 1920, p. 230 ss.

[2] Morin-Jean, *op. cit.*, p. 13; M. Clerc, *Massalia*, II, p. 356 et 358.

[3] Morin-Jean, *op. cit.*, p. 14; *CIL*, XIII, 2000; Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 53 ss., n° 211.

[4] Gerspach, *L'art de la verrerie*, Paris, 1885, p. 19.

[5] Allmer-Dissard, *MLIA*, III, p. 55 s.

[6] Sid. Apoll., *Ep.*, II, 10, v. 13 s.

[7] Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 406-412.

[8] Cf. en dernier lieu H. Kähler, *Der römische Tempel*, Berlin, 1970, p. 39, n° 50.

[9] *Le théâtre des Mystères de Cybèle-Attis à Vienne (Isère)*, *CRAI*, 1955, p. 236-238; *supra*, p. 70

[10] A. King, *Liturgies anciennes*, tr. fr., Paris, 1961, p. 120, 146 s., 188, 204.

St-Pierre de Vienne procédaient de modèles syriens.[1] Dans les épitaphes des Ve et VIe siècles, il a voulu reconnaître une prière typiquement orientale d'origine.[2] Telle épitaphe grecque[3] porte une date conforme au calendrier syrien, puisqu'elle mentionne le mois de *Peritios*; mais le jour est indiqué par un mot juif, et l'on doit observer que sous le nom de «Syriens» les auteurs tardifs désignaient aussi bien les fils de la Synagogue, dont certains finissaient par se faire baptiser. Les Orientaux demeuraient nombreux dans la basse vallée du Rhône, comme en témoignent les *Vies* des saints Hilaire[4] et Césaire d'Arles.[5] Parmi eux la densité des Juifs devait être assez considérable.[6] Mais Salvien désigne nommément les Syriens comme des affairistes actifs et sans scrupules qui dominent le marché dans les cités du monde romain finissant.[7]

Le dynamisme conquérant des Syriens dans le couloir rhodanien donnerait à penser que leurs cultes ont rayonné ou se sont manifestés sans vergogne sur les bords ou aux abords du grand fleuve. En fait, la documentation relative à ces cultes est très sporadique et, au total, d'une maigreur décevante. Au surplus, les rares témoignages qui ne restent pas anonymes sont le fait non pas de commerçants, mais de militaires ou de fonctionnaires. Tout se passe, enfin, comme si les immigrants, pour éviter d'afficher l'exotisme de leurs représentations indigènes, les avaient mises à l'abri de cultes orientaux romanisés, comme celui de Cybèle et d'Attis, ou de noms grecs, comme celui de Leucothea.

---

[1] *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950, p. 157 ss., 222, 260; A. King, *op. cit.*, p. 149 ss.

[2] E. Mâle, *op. cit.*, p. 159.

[3] *IG*, XIV, 2492; P. Wuilleumier, J. Deniau, J. Formigé, E. Albrand, *Le Cloître de St-André-le-Bas à Vienne*, Vienne, 1947, p. 9, n° 1; Lambrechts, *art. cit.*, p. 42.

[4] *PL*, 50, col. 1243 (Juifs); Lambrechts, *l.c.*

[5] *PL*, 67, col. 1008 (laïcs chantant en grec) et 1011 (Juifs); Lambrechts, *l.c.*

[6] A Lyon leur influence pesait encore considérablement au temps d'Agobard: cf. P. Chevallard, *Saint Agobard, archevêque de Lyon*, Lyon, 1869, p. 87 ss.

[7] *De gubern. Dei*, IV, 69 (*CSEL*, 8, p. 90, 2 ss.): *Consideremus solas negotiatorum et Syrorum* [*F. Pauly*: Syricorum *A* Siricorum *B*] *omnium turbas, quae majorem ferme civitatum universarum partem occupaverunt* . . . etc.

I. JUPITER HÉLIOPOLITAIN

Des traces de ce culte ont été relevées à Nîmes et à Marseille, mais les indications de provenance sont inégalement dignes de foi.

Le témoignage le plus sûr est celui d'un cippe trouvé en 1752 dans la Fontaine de Nîmes.[1] Il est taillé en pierre de Lens: il s'agit donc d'une œuvre locale. L'inscription[2] nous apprend que la consécration du monument répond à l'accomplissement d'un vœu (*votum solvit*). Il est dédié à Jupiter Optimus Maximus Heliopolitanus, en même temps qu'au dieu Nemausus, par C. Julius Tiberinus, citoyen romain de la tribu Fabia, ancien centurion primipile natif de Berytus. Ce Julius porte un *cognomen* bien romain et rien ne nous force à supposer que ce militaire était syrien de race: *domo Beryto* indique seulement qu'il était originaire de Beyrouth, proche de Baalbek (où Jupiter Héliopolitain avait un sanctuaire mondialement réputé), mais plus proche encore de Dair-el-Qalʿa, où plusieurs monuments du culte héliopolitain ont été retrouvés.[3] Dans la dédicace le Baʿal est, d'une part, identifié avec Jupiter Très Bon Très Grand et, d'autre part, associé au dieu topique de Nîmes, Nemausus. Ce n'est pas le seul exemple de consécration couplée à Jupiter et à Nemausus,[4] normale dans une colonie qui avait son Capitole. La déité locale (Nemausus) devait apparaître comme solidaire de la déité politique de l'Empire (Jupiter). C'était le signe religieux de la syncrèse gallo-romaine. C. Julius Tiberinus en accolant l'épithète d'*Heliopolitanus* reconnaissait dans Jupiter Capitolin, saint patron de toute colonie romaine, le puissant protecteur de son pays natal, dieu du feu céleste et de la croissance végétale.[5]

A ces pouvoirs du Baʿal syrien fait explicitement allusion l'image en bas-relief que l'ancien primipile a fait graver sur le petit côté gauche du cippe (pl. XXXI). Le dieu y figure debout entre deux pilastres reliés par une arche moulurée. C'est une façon de représenter l'idole nichée dans son temple. Ce procédé banal et cher à l'art romain vise aussi à ennoblir les personnages divins ou héroïsés. Le dieu est pris dans une gaine quadrillée de compartiments qui encadrent chacun un astérisque ou une fleur radiée. D'autres exemplaires de la série héliopolitaine nous montrent les bustes des planètes, du Soleil et de la Lune: on est donc induit à penser que ces «fleurs» radiées évoquaient pour les contemporains de Julius Tiberinus le ciel étoilé ou les astres que régit le Soleil-roi. De fait, l'idole tient de la main droite levée un fouet, comme *Sol Invictus* ou *Sol Oriens* sur les monnaies du IIIe siècle ap.J.-C., et un bouquet d'épis dans la main gauche. Ces deux attributs, que lui prêtent d'autres monuments figurés, «montrent, écrit Macrobe, la puissance associée de Jupiter et du Soleil».[1] Le dieu est ici coiffé d'un calathos évasé qu'orne extérieurement une frise de longs pétales ou de feuilles; le bord supérieur est garni de perles. Dans les milieux néoplatoniciens ou du moins néoplatonisants des IIIe et IVe siècles ap. J.-C., on déchiffrait dans cette corbeille un symbole de la hauteur de l'astre et de sa puissante capacité.[2] On l'a aussi interprétée comme un symbole de l'éther.[3] C'est d'abord un attribut de fécondité, comme le suggèrent d'ailleurs les éléments végétaux du décor, outre les épis de blé. Le Ba'al d'Héliopolis est un dieu qui fait mûrir les moissons. A l'époque romaine impériale, le calathos caractérise les déités de la génération et de la fructification.[4]

---

[1] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 297, n° 431; R. Dussaud, dans *RA*, 1903, I, p. 353-355; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, p. 44 et 71.

[2] *CIL*, XII, 3072; E. et F. Germer-Durand, A. Allmer, *Inscriptions antiques de Nîmes*, Toulouse, 1893, p. 3, n° 2.

[3] R. Dussaud, dans *RA*, 1903, I, p. 361 et n. 2; S. Ronzevalle, *Jupiter Héliopolitain, nova et vetera, Mélanges de l'Université St-Joseph*, 21, 1937-1938, p. 7 s., 51.

[4] Cf. *CIL*, XII, 3070.

[5] Toutain, *op. cit.*, p. 47 s.; Ronzevalle, *op. cit.*, p. 136 ss.

La longue robe-gaine est garnie d'un double rang de franges ou de «volants», particularité qui ne relève pas forcément de la fantaisie ornementale, mais qui peut correspondre à une particularité vestimentaire de l'idole cultuelle. Julius Tiberinus a pu faire exécuter le bas-relief à Nîmes même d'après une statuette ou une icône rapportée de Syrie et à laquelle il faisait ses dévotions, comme Apulée à son petit Mercure.[5] Les traces courbes qu'on distingue au niveau du cou sont celles d'un collier, que le dieu porte sur d'autres exemplaires,[1] plutôt que d'une chlamyde rejetée dans le dos. Quoi qu'en ait écrit R. Dussaud,[2] aucune trace de «cuirasse» à proprement parler n'est visible au milieu du bras gauche (on distingue seulement le bord d'une très courte manche). A la différence de nombreux spécimens bien connus, le costume n'a rien de typiquement militaire, quoique le monument ait été consacré par un militaire.

---

[1] Macr., *Sat.*, I, 23, 12 (I, p. 125, 19-21 Willis).

[2] Macr., *Sat.*, I, 20, 15 (p. 115, 4-6 Willis).

[3] Macr., *Sat.*, I, 17, 68 (p. 100, 6-8 Willis): *calathus aureus surgens in altum monstrat aetheris summam, unde solis creditur esse substantia* (à propos d'Apollon Hiéropolitain).

[4] R. Turcan, *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques*, p. 522, 525, 546.

[5] Apul., *Apol.*, 61, 6.

De part et d'autre du dieu, à ses pieds, ressortent du fond neutre deux formes (aujourd'hui informes) qu'on a identifiées tour à tour comme celles d'un taureau, d'un lion ou même d'un éléphant.[3] F. Lenormant y reconnaissait un lion,[4] mais il était sans doute influencé par Macrobe[5] qui décrit une idole de la Déesse Syrienne érigée sur des représentations de lions. Le relief est fortement endommagé, mais les traces de quatre pattes vues de face au premier plan (deux de chaque côté) donnent raison à R. Dussaud dont la perspicacité a reconnu en 1903 deux avant-trains de taureaux.[6]

Sur le petit côté droit (pl. XXXII) est sculpté un bouclier ovale qui figure par devant une carnyx[7] dont on aperçoit les deux extrémités. Ce dernier motif porte la marque d'un artisan du cru, car la trompette gauloise n'a qu'un très lointain rapport avec le Ba'al d'Héliopolis. L'emblématique militaire est probablement liée au vœu du primipilaire dont Jupiter Héliopolitain aura protégé la vaillance. Bérytien d'origine, Romain de citoyenneté et sans doute aussi de cœur, Nîmois d'adoption, C. Julius Tiberinus réunit dans l'expression de sa piété reconnaissante les trois garants divins des communautés auxquelles il est lié: exemple typique de l'oecuménisme religieux à l'époque impériale.

A Nîmes même une autre dédicace votive est peut-être relative à Jupiter Héliopolitain (*CIL*, XII, 3139), mais la lecture des lettres [I] O M H reste incertaine.

---

[1] R. Dussaud, dans *RA*, 1903, I, p. 351 et 355.

[2] *Ibid.*, p. 354.

[3] Germer-Durand et Allmer, *Inscriptions antiques de Nîmes*, p. 5.

[4] Dans *Gazette Archéologique*, 1876, p. 78.

[5] *Sat.*, I, 23, 20 (p. 127, 13 s. Willis): *sub eodem simulacro species leonum sunt.*

[6] Dans *RA*, 1903, I, p. 353.

[7] *Ibid.*, p. 355: «ce groupe symbolise le dieu topique Nemausus et forme pendant à la représentation du Jupiter Héliopolitain».

Des deux autres monuments figurés qui ressortissent au culte héliopolitain, l'un est conservé au Musée Borély de Marseille.[1] Il s'agit d'un autel dont les deux faces principales portent chacune deux bustes méconnaissables (seul un buste de la face postérieure qui surmonte un croissant s'identifie sûrement avec Luna) ; les deux petits côtés sont occupés respectivement par un buste masculin et un buste féminin, tous deux drapés. L'autel a été consacré à Jupiter Optimus Maximus Heliopolitanus Prop(*ugnator*) par les soins d'une certaine Philippa, fille d'Hotarzabad.[2] Ce monument, dont l'origine est inconnue, appartenait à la collection de l'ancien musée. «Doit provenir de Palmyre», écrivait Froehner. D'après Dussaud, il proviendrait de Dair-el-Qal'a.[3] Mais la dédicace I O M fait supposer qu'il a été consacré dans une colonie, ce qui est le cas de Palmyre depuis Caracalla. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un monument douteux qu'on ne peut verser au dossier des religions orientales en Gaule.

L'autre document, conservé au Musée Calvet d'Avignon,[4] est un haut-relief en marbre de 0,55 m. de haut. Il aurait été découvert à Marseille en 1838. Jupiter Héliopolitain y figure debout sur un socle entre deux taureaux dressés sur leurs pattes; il est adossé à une stèle dont le bord supérieur est taillé en demi-lune. Le dieu a les cheveux calamistrés et comme tuyautés en façon d'anglaises. Sa tête est sommée d'un calathos largement évasé et côtelé. Au cou pend un torque où est fixé un disque flanqué de deux *uraei*. L'idole porte une cuirasse romaine à épaulières qui l'engaine jusqu'au niveau des genoux. Sur la cuirasse, un dieu calathophore en hermès marque, sous le disque du torque, l'axe vertical du torse.[5] De part et d'autre de l'hermès, on identifie six bustes compartimentés de divinités astrales; ce sont de haut en bas et de gauche à droite: Hélios et Séléné, Vénus(?) et Mercure(?), Mars et Saturne(?). Sous les deux derniers et dans l'axe de l'hermès, on distingue un mufle de lion qui représenterait, selon Dussaud,[1] le dieu Gennaios, plutôt que Kronos. A droite et à gauche, sur les flancs de l'idole, six disques (trois de chaque côté) sont restés vierges de décor, peut-être (comme le supposait encore Dussaud)[2] pour être taillés en forme de rosaces; mais on a pu les laisser tels quels pour symboliser la multiplication de la chaleur solaire dans le Cosmos. Sous la gaine astrale, au-dessus des deux pieds, un double rang de plis réguliers représente apparemment les volants de la robe qui s'évase élégamment vers le bas. La main droite levée devait tenir un fouet; le haut du bras gauche est replié contre le corps.

---

[1] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 55, nº 54; M. Clerc, *Massalia*, II, p. 374; R. Dussaud, dans *RA*, 1903, I, p. 360 s.; J. Toutain, *op. cit.*, p. 65 et 71; S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 8 s., pl. I.

[2] *CIL*, XII, 404.

[3] *RA*, 1903, I, p. 360 s.; Ronzevalle, *l.c.*

[4] J.-B. Michel, *Le livre d'or du Musée Calvet d'Avignon*, Avignon, 1895-1897, pl. 48; Espérandieu, *Recueil*, I, p. 50, nº 53; R. Dussaud, dans *RA*, 1903, I, p. 350 ss.; J. Girard, *Musée Calvet*, Avignon, 1931, p. 12, nº 41; J. Toutain, *op. cit.*, p. 44-46; F. Benoît, *CAGR*, *Bouches-du-Rhône*, p. 31, L 3 Ici pl. XXXIII.

[5] Selon R. Dussaud (*RA*, 1903, I, p. 361), le dieu en hermès pourrait être non Jupiter Héliopolitain lui-même, mais un dieu similaire, peut-être Ba'al-Marqod.

Malgré ses dimensions modestes, ce monument a tout l'air d'une idole cultuelle. Deux gros trous à l'emplacement des yeux prouvent qu'y étaient incrustés des globules en pâte de verre ou en métal brillant pour fasciner le regard des adorateurs; on a pu y insérer de petits charbons ardents à l'occasion de certaines cérémonies. Si ce marbre fut réellement exhumé à Marseille et au niveau du sol antique, il attesterait l'existence dans le port phocéen d'une chapelle des dieux syriens, à moins que Jupiter Héliopolitain n'y ait bénéficié d'une hospitalité religieuse dans le temple de Cybèle. Le marbre doré est en tout cas d'origine grecque ou orientale. Pour autant que l'état du relief permet d'en juger, c'est un travail datable au plus tôt de l'époque sévérienne.

II. JUPITER DOLICHÉNIEN

Le Musée de Stuttgart conserve une statue de Jupiter Dolichenus trouvée en 1653 dans le vieux port de Marseille, à l'occasion d'un dragage.[3] L'idole a été consacrée *Deo Dolichenio* (exemple unique de l'ethnique *Dolichenius*) par un certain Oct(*avius*) Paternus, qui était apparemment citoyen romain, pour sa sauvegarde (*pro salute sua*), sur l'ordre exprès du dieu (*ex jussu ejus*).[1] La tête imberbe et casquée est une restauration moderne. Debout sur la croupe du taureau, le dieu a l'avant-bras droit levé: la main qui a disparu devait brandir une double hache. La main gauche, qui est aussi tombée, tenait vraisemblablement un foudre. L'idole porte une cuirasse à épaulières et lambrequins qui est ornée d'un masque de Gorgone, comme plusieurs autres exemplaires de la même série.[2] Ce motif prophylactique évoque la puissance protectrice du dieu qui garde ses fidèles contre le mauvais œil et le mal en général. L'aigle éployé qui figure par devant le ventre du taureau n'est pas qu'un artifice nécessaire à la stabilité du groupe, d'autant plus nécessaire d'ailleurs que le corps de l'animal est passablement disproportionné; c'est l'oiseau de Jupiter, symbole de la souveraineté céleste.[3]

---

[1] *RA*, 1903, I, p. 351; II, p. 95; 1904, II, p. 229 s.

[2] *RA*, 1903, I, p. 352.

[3] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 56, nº 56; M. Clerc, *Massalia*, II, p. 373 et fig. 69; S. Reinach, *RS*, II, 1, p. 21, 2; P. Merlat, *Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus*, Paris-Rennes, 1951, p. 290, nº 296, pl. XXX, 1. Ici pl. XXXIV.

Selon P. Merlat, le groupe «dut être précipité dans la mer lors du naufrage du navire qui le portait, ce qui rend problématique l'attribution de ce monument à la Gaule Narbonnaise».[4] Cependant, il a été trouvé *dans le port* et non pas au large. Un navire peut couler dans un port, comme au large, mais sous l'effet d'une tempête? On reste perplexe. S'il s'agit d'un bateau qui a fait escale à Marseille ou qui devait y faire escale, où portait-il ce monument? Le style et les composantes du groupe autorisent un rapprochement avec l'exemplaire du Musée Capitolin.[5] Il y a beaucoup de chances pour que le monument ait été sculpté à Rome et pour que le navire — si navire il y eut — soit venu d'Italie. Rien n'exclut que cette livraison ait été destinée soit à Marseille, soit à une ville de la Narbonnaise, de la vallée du Rhône, ou même à un temple du *limes* rhénan. Rien n'empêche non plus de supposer que le groupe fut, au IVe siècle, précipité dans le gouffre vaseux du Vieux Port par des chrétiens fanatiques, tout comme à Nîmes les ennemis de l'idolâtrie jetaient les monuments païens dans le bassin de la Fontaine. L'hypothèse du naufrage n'est pas plus «scientifique», ni même vraisemblable.

---

[1] *CIL*, XII, 403.

[2] P. Merlat, *op. cit.*, nᵒˢ 186, 242, 243(?), 357.

[3] *Ibid.*, p. 58. Cf. F. Cumont, dans *Byzantion*, 6, 1931, p. 528.

[4] P. Merlat, *op. cit.*, p. 290, n. 1.

[5] *Ibid.*, p. 168 s., nᵒ 186; C. Pietrangeli, *Musei Capitolini, I monumenti dei culti orientali*, Rome, 1951, p. 40, nᵒ 23, pl. X.

Le Jupiter Dolichenus de Marseille n'est pas tout à fait isolé en Gaule Narbonnaise. En 1841, on a trouvé «sur le bord du Rhône», près de Mas-Desports dans le canton de Beaucaire, une figurine en bronze représentant «un taureau sur lequel était un homme debout».[1] Cette statuette qui faisait partie d'un laraire privé, ou qu'un militaire portait dans ses bagages comme une amulette tutélaire,[2] a malheureusement disparu. L'information n'a pas lieu d'être suspectée. L'adage *testis unus, testis nullus* ne saurait, en tout cas, être retenu contre le *Dolichenius* du Vieux Port.

III. ZEUS BÊLOS

A la grande famille des baals syriens appartient le Bêl d'Apamée dont l'oracle est célébré dans une inscription bilingue de Vaison.[3] Il s'agit d'un autel (0,45/55 m. -- 1,07 m.) en pierre de Beaumont qui porte une dédicace grecque que double une sorte de paraphrase en latin. L'inscription grecque rappelle qu'«à Bêlos, guide de la Fortune, Sextos a élevé un autel, pour s'être souvenu des oracles rendus à Apamée». Plus bavarde, la dédicace gravée en latin nous apprend que «Belus, guide de la Fortune et maître de l'esprit, sera content de l'autel que (le dédicant) a offert et voulu» (*volvit*). La trouvaille, qui remonte aux alentours de 1810, a été faite dans l'ancien enclos des Cordeliers. Le monument appartient aujourd'hui au Musée de St-Germain.

L. Renier[4] supposait que «les oracles rendus à Apamée» étaient ceux que Zeus Bêlos avait rendus en 179 à Septime-Sévère, alors qu'il commandait en Syrie la IVe légion Scythique. Le dieu d'Apamée lui prédisait[5] qu'il serait semblable «à Zeus par les yeux et la tête, à Mars par la ceinture, à Neptune par la poitrine»: autrement dit par la souveraineté universelle, la gloire militaire sur terre et sur mer. Sextus serait l'officier Sextus Varius, qui aurait consacré l'autel après la défaite de Clodius Albinus. Sur le chemin du retour à Rome, Septime-Sévère, en passant par Vaison, aurait eu plaisir à y lire cette dédicace dont les allusions n'échappaient à aucun des familiers de l'empereur; celui-ci aurait récompensé Sextus Varius en lui donnant la main de Julia Soemias, future mère de l'empereur Elagabal. Hirschfeld mentionne cette hypothèse quelque peu romanesque pour la condamner péremptoirement par un *sine ulla probabilitate*, et l'on se range d'ordinaire à cet avis. Elle a le défaut majeur d'être indémontrable. On peut penser aussi que si Sextus avait voulu rendre hommage à Septime-Sévère et servir la propagande impériale en Narbonnaise, il eût fait graver une dédicace un peu plus explicite. Il faut se résigner pour l'instant à ignorer l'identité de ce Sextus, qui n'a indiqué que son prénom.

---

[1] A. Pelet, dans *Mém. Acad. du Gard*, 1841, p. 171; Espérandieu, *Répertoire archéologique du départ. du Gard, Période gallo-romaine*, Montpellier, 1934, p. 9; M. Louis, *CAGR, Gard*, p. 4.

[2] Cf. *supra*, p. 110

[3] *CIL*, XII, 1277; *IGRR*, I, 4; *IG*, XIV, 2482; J. Sautel, *Vaison dans l'Antiquité*, Avignon, 1926, I, p. 210 s.; II, p. 47 s., nº 87; Id., *CAGR, Vaucluse*, p. 58, 38; *Drôme*, p. 15.

[4] *Mélanges d'épigraphie*, Paris, 1854, p. 129; Allmer-Dissard, *MLIA*, II, p. 240 s.; V, p. 56; Toutain, *op. cit.*, p. 48, 65, 71.

[5] Dion Cass., 78, 8 (III, p. 411, 25 ss. Boissevain). Sur le culte de Bêl à Apamée, cf. F. Cumont, *Études syriennes*, Paris, 1917, p. 259.

Que faisait-il à Vaison? Pourquoi remercie-t-il à Vaison précisément le baal d'Apamée? Apparemment, c'est à Vaison ou du moins en Gaule que s'est réalisé l'oracle de Belus. Le pluriel (τῶν . . . λογίων), s'il n'est pas de pure emphase, se rapporte à plusieurs prédictions, ce qui donne à penser que Sextus a vécu au moins quelque temps à Apamée ou dans la région, voire qu'il en était originaire. Belus est invoqué en tant que souverain maître de la Fortune[1] et de l'esprit; il «pilote» (εὐθυντήρ, *rector*) le vaisseau de *Fortuna* dont le gouvernail est un des attributs les plus fréquents dans les représentations de l'époque romaine. Il n'est pas indifférent de noter qu'un Τυχεῖον a été fouillé à Apamée.[2] Quant à l'expression *mentis magister*, elle est typique de certaines religions orientales, comme l'a bien marqué F. Cumont.[3] Elle implique ou bien que le dieu oriente les desseins de son fidèle et qu'il est en quelque sorte immanent à son intelligence, ou bien que le fidèle obéit consciemment et volontairement à ses instructions. Dans le cas d'oracles qui, non seulement répondent à des questions, mais peuvent aussi donner des avertissements, la seconde explication est vraisemblable. La première postulerait que l'inspiration directe de Belus a conduit Sextus à Vaison où s'est accompli l'heureux destin prophétisé à Apamée. Dans cette dernière hypothèse, la religion de Sextus s'identifierait avec un providentialisme absolu, Belus gouvernant à la fois le cours des événements (*Fortunae rector*) et des pensées individuelles (*mentisque magister*): conception caractéristique de l'Orient et plus précisément sémitique, qui exclut l'intervention de la volonté personnelle.

---

[1] Pour les astrologues juifs et musulmans du Moyen-Âge, la Fortune masculine s'identifie encore avec Jupiter (Cumont, *Études syriennes*, p. 267 et n. 6). Cette croyance est vraisemblablement d'origine syrienne.

[2] F. Mayence, *Scavi recenti in Apamea di Siria: la città romana, Quaderni dell'Impero*, Rome, 1940, p. 8 et pl. II. Sur Bêl et Tychè-Némésis, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, 93, *Syria*, 48, 1971, p. 89.

[3] *Religions orientales*^{4}, p. 230, n. 77. Cf. P. Merlat, *Jupiter Dolichenus*, Paris, 1960, p. 121 et n. 2; R. Duthoy, *The Taurobolium*, p. 14, nº 13 et p. 65.

Cet exemple — isolé en Narbonnaise — d'une dévotion particulière au Bêl apaméen ne prouve rien quant au rayonnement gallo-romain des cultes syriens. A quel dieu Sextus a-t-il demandé l'hospitalité pour l'érection de son autel? Sans doute à Jupiter qui, sous l'épiclèse d'Optimus Maximus ou de *Depulsorius*, est honoré à Vaison par une demi-douzaine d'inscriptions.[1] On sait en effet que Bêl était dans l'Orient grec assimilé à Zeus,[2] comme les baals d'Héliopolis et de Doliché.

IV. DEA SYRIA

Le culte de la Déesse Syrienne n'est nulle part explicitement attesté dans la vallée du Rhône. Aucune dédicace ne la nomme expressément, à ma connaissance. Mais, outre une patère dont la signification religieuse reste incertaine, deux monuments peuvent n'être pas sans relation avec *Dea Syria*.

Nous avons déjà mentionné la patère d'argent trouvée en 1862 dans le Rhône entre Arles et Tarascon (elle est conservée au Musée Calvet d'Avignon).[3] Le manche porte en relief une «Cybèle» assise de face sur un trône décoré de deux têtes de cygnes; au-dessus du trône figurent trois oiseaux où l'on a voulu reconnaître des colombes. La déesse tient sur ses genoux un plateau de fruits. A la jointure du manche, on distingue, à côté d'un animal méconnaissable, une ciste qu'enlace un serpent et une colonne où est perché un oiseau. On s'est demandé si la déesse n'était pas une «Astarté aux colombes».[1] En fait les oiseaux, qui ne sont pas indéniablement des colombes, ne suffisent pas à la caractériser comme une Atargatis romanisée. L'offrande de fruits et la pigne représentée sur une *arula* sont mieux appropriées à la Grande Mère; la ciste et le serpent évoquent aussi plutôt un culte d'origine micrasiatique: or la religion de la Mère Idéenne eut des liens étroits avec celle de Sabazios et M. J. Vermaseren a sans doute raison de donner à la déesse le nom de Cybèle. Cette casserole appartient d'ailleurs à une série d'articles dont le savant hollandais situe la fabrication dans le région de Lyon, où la dévotion métroaque était extrêmement vivace. La présence des oiseaux s'expliquerait par un «syncrétisme de la Mère phrygienne et des *Matres* celtiques».[2]

---

[1] *CIL*, XII, 1286-1291. Cf. Sautel, *Vaison dans l'Antiquité*, I, p. 202.

[2] Dion Cass., *l.c.*: ὁ Ζεὺς ὁ Βῆλος ὀνομαζόμενος

[3] *Supra*, p. 61

Deux autres documents intéressent plus probablement, sinon de façon plus probante, le culte d'Atargatis. Le premier est un bas-relief[3] exhumé à Vienne dans le «théâtre» dit de Cybèle. Il représente une scène d'offrande non sanglante à Cybèle ou à Attis. Un desservant du culte métroaque se penche en direction d'un autel allumé (?) vers lequel il étend la main droite, peut-être pour déposer un grain d'encens, tandis qu'il soutient de la main et de l'avant-bras gauches une corbeille de fruits. Au second plan, entre ce desservant et un acolyte porteur du linge qui couvrait l'offrande, une figure de femme voilée apparaît de profil, la tête à gauche; de sa main droite elle tient un flambeau, dans la gauche elle serre le manche d'un miroir. Cette femme pourrait être une prêtresse portant solennellement un objet de toilette propre à la déesse. Mais Cybèle n'est pas une déesse de l'amour. On pourrait songer aussi à rapprocher le témoignage d'Apulée sur la procession isiaque de Cenchrées:[4] des femmes tenaient retournés derrière leur dos des miroirs étincelants où la déesse était censée contempler l'hommage de ses fidèles. Mais Cybèle n'est pas Isis, et la femme du bas-relief tient son miroir comme un attribut sacré. Or le miroir est un des attributs caractéristiques de deux déesses syriennes: Atargatis (ou Astarté) et Juno Dolichena. La seconde est exclue, puisqu'elle ne figure pas ici debout sur un cervidé. L'identification de la première est d'autant plus vraisemblable que le culte de *Dea Syria* s'exerçait quelquefois à l'ombre des sanctuaires métroaques, comme nous l'atteste Apulée.[1] L'art romain mêle volontiers des figures divines ou allégoriques aux acteurs humains: dans les scènes cultuelles de l'imagerie dionysiaque, on voit souvent Bacchus participer à des processions ou à des cérémonies initiatiques. Sur le relief de Vienne, la Déesse Syrienne participant aux rites de la religion métroaque représente l'hommage des Syriens à la Grande Mère, que les prêtres hiérapolitains identifiaient avec Atargatis[2] et chez qui ils trouvaient une sorte d'asile cultuel. Il n'est pas impossible qu'à Vienne même un rituel syncrétique ait permis aux dévots d'Astarté de prendre part aux solennités métroaques et que son idole ait figuré en des processions comme celle que le bas-relief (malheureusement mutilé) nous aide à imaginer.

---

[1] Graillot, *Le culte de Cybèle*, p. 191 («une patère historiée où figure l'Astarté aux colombes; elle porte une dédicace à Magna Mater») et 460 («Cette déesse est-elle une transformation hellénistique ou plutôt gréco-romaine de l'Astarté aux colombes?»).

[2] *Supra*, p. 51

[3] Espérandieu, *Recueil*, XII, p. 35, n° 8014, pl. XLIII; E. Will, *La sculpture romaine au Musée Lapidaire de Vienne*, p. 58, n° 115, pl. VIII; R. Turcan, *Cybèle et la Déesse Syrienne*, *RÉA*, 63, 1961, p. 45-54. Ici pl. XXII.

[4] Apul., *Metam.*, XI, 9, 2 *(nitentibus speculis)*.

Compte tenu des analogies qui apparenteraient le «théâtre» fermé de Cybèle à certains ensembles cultuels syriens,[3] on s'expliquerait fort bien que des architectes orientaux aient pu collaborer à sa réalisation: les commerçants levantins implantés à Vienne auraient tout naturellement fait appel à leurs compatriotes. Mais l'existence de ce «théâtre fermé» relève encore de l'hypothèse la plus fragile.[4]

Le second document à retenir est une inscription grecque du Musée Borély qui provient du monastère St-Sauveur, à Marseille.[5] Il s'agit d'une dédicace à un T. Porcius Cornelianus. Citoyen romain de la tribu Quirina, dans laquelle étaient souvent rangés les Syriens et les *Asiani*,[1] il était fils d'un «prophète» et prêtre de Leucothea, ce qui ne l'a pas empêché de faire une brillante carrière militaire et administrative.[2] Il a été préfet de la IVe Cohorte *Gallorum* qui stationna longtemps en Syrie,[3] préfet de la IIe *Ulpia Syriaca* qui appartenait à l'armée de Syrie,[4] tribun de la XVe légion *Apollinaris* en Cappadoce. Il a donc fait une partie de son service en Orient ou du moins dans des unités orientales. Par la suite, il devint procurateur de la fortune privée de l'empereur *per Flaminiam Aemiliam Liguriam*, puis gouverneur des Alpes Maritimes. La cassure inférieure de la pierre nous prive de savoir si la carrière du fils s'est achevée aussi brillamment que celle du père, Aelianus, qui avait le rang de *vir eminentissimus* (ἐξοτάτου [pour ἐξοχωτάτου] ἀνδρός). En tout cas, les procuratèles centenaires de la fortune privée *per Flaminiam Aemiliam Liguriam* et des Alpes Maritimes n'apparaissent pas avant Septime-Sévère,[5] ce qui date l'inscription au plus tôt des années 200.

---

[1] *Ibid.*, IX, 10, 3. Cf. F. Poland, *Geschichte der griech. Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 11 et 345; *RÉA*, 63, 1961, p. 52.

[2] Ps.-Lucian., *De dea Syria*, 15. Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 190: «En pénétrant dans un Metrôon, l'adorateur d'Atargatis croyait retrouver sa déesse syrienne».

[3] *Supra*, p. 107

[4] *Supra*, p. 70

[5] *IGRR*, I, 10; *IG*, XIV, 2433; Dessau, *ILS*, 8852.

La prêtrise de Leucothea n'a pas été comptée dans le *cursus*. Cette qualité est mise en valeur avant les états de service civils et militaires, non pas nécessairement parce que T. Porcius Cornelianus aurait été prêtre avant d'être préfet, mais parce que c'est la fonction qu'il exerce au moment de la dédicace, qui justifie peut-être la dédicace, ou parce que c'est le titre auquel il tient le plus. Il faut remarquer qu'outre la qualité de *vir eminentissimus* l'inscription ne retient du père que celle de «prophète». Ce dernier titre n'appartient pas exclusivement à la hiérarchie isiaque.[6] Les Galles de Cybèle, les prêtres mendiants de la Déesse Syrienne vaticinent également, et la divination joue un très grand rôle dans les religions orientales où tout se fait *ex jussu, ex imperio, ex vaticinatione*. Si T. Porcius appartient bien, comme il semble, à une famille sacerdotale et si le père servait la même déité que le fils, Leucothea ne saurait être tout simplement la mère de Mélicerte honorée en Grèce comme une déesse marine, mais bien Astarté qu'on adorait sous ce nom en Syrie, dans l'Antiliban et en Nabatène.[1] La mythologie hellénique, en faisant d'Ino-Leucothea une fille du Phénicien Cadmos, reconnaissait son ascendance orientale. Cette appellation de «déesse blanche» justifiait son identification avec Astarté, réputée pour l'éclat blanc de sa beauté et de l'astre qui portait son nom.[2]

---

[1] Th. Mommsen, *Staatsrecht*, III, p. 786. Cf. *CIL*, XII, 410, dont le dédicataire est «prophète», comme le père de T. Porcius Cornelianus.

[2] H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, II, Paris, 1960, p. 793-796.

[3] *Ibid.*, p. 795.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 796.

[6] M. Clerc, *Massalia*, II, p. 375, d'après Macr., *Sat.*, VII, 13, 9. Autres «prophètes» en Narbonnaise: *CIL*, XII, 410; Espérandieu, *ILGN*, 406. Cf. aussi C. Jullian, dans *Bull. Épigraphique*, 6, p. 120-124.

Le culte de cette Leucothea syrienne peut avoir été importé à Marseille par T. Porcius Cornelianus. Mais il n'est pas impossible que les Levantins y aient depuis longtemps honoré leur Astarté, «Notre-Dame-la-Blanche», dans un temple des dieux syriens d'où proviendrait le Jupiter Héliopolitain du Musée Calvet.[3]

V. ADONIS, LES VENTS ET L'IMMORTALITÉ ASTRALE

Le rite des «jardins d'Adonis» était populaire dans tout l'Empire, mais n'avait plus rien d'exotique.[4] On le pratiquait peut-être à Vienne et à Lyon. On a supposé que des vases tronconiques pourvus d'un orifice orné d'une tête de lion servaient à cet usage.[5] Ces vases ont sans doute été fabriqués à Lezoux aux IIe-IIIe siècles ap.J.-C.[6]

F. Cumont a surévalué la part des origines orientales dans le culte des vents.[7] En Gaule Narbonnaise et rhodanienne, les attestations sont d'ailleurs très sporadiques. Outre l'autel de Nîmes dédié *Volkano et Ventis*, Cumont[1] citait indument un médaillon d'applique trouvé à Vienne: de part et d'autre de Tutela en buste figurent, non pas deux «Vents» soufflant de l'air, mais des dieux-fleuves crachant de l'eau.[2] D'origine syrienne aussi serait l'idée que l'âme, après la mort, trouve place parmi les étoiles. A ce propos, le savant belge citait l'épitaphe d'un marin mort à Marseille,[3] qui dit avoir eu la faveur d'être guidé par un dieu pour rallier le chœur des astres dans le ciel, car «parmi les morts, il y a deux catégories: l'une vagabonde sur terre, l'autre danse avec les constellations de l'éther». Ces croyances avaient depuis longtemps gagné le monde gréco-romain à la faveur du platonisme[4] et d'un pythagorisme populaire.[5] Les Juifs eux-mêmes n'y étaient pas réfractaires. Il n'est pas impossible que ce marin, habitué par ses longues randonnées à la contemplation des étoiles, fût de souche orientale, comme tant d'autres, mais son témoignage n'a rien de typique.

---

[1] *OGIS*, 611; Clermont-Ganneau, dans *Rev. Critique*, 1886, II, p. 232; Larfeld, dans *Bursians Jahresb.*, 66, 1891, p. 177 s.; Roscher, *Lexikon*, II, 2, col. 2015, *s.v. Leukothea*; R. Mouterde, *Leucothea dans l'Antiliban et en Nabatène, Mél. de l'Université St-Joseph*, 1942-1943, p. 69-73; J. Lindsay, *The Clashing Rocks*, Londres, 1965, p. 228.

[2] R. Du Mesnil du Buisson, *El et ses épouses vus par Philon de Byblos, Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à J. Carcopino*, p. 276; Id., *Etudes sur les dieux phéniciens hérités par l'Empire romain* (*EPRO*, 14), Leyde, 1969.

[3] *Supra*, p. 113

[4] W. Atallah, *Adonis dans la littérature et l'art grecs*, Paris, 1966, p. 222-228, 293 s.; M. Detienne, *Les jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce*, Paris, 1972, p. 191 ss.

[5] J. Toutain, dans *Bull. Soc. Nat. Antiqu. de France*, 1941, p. 120 ss.; F. Benoît, *ibid.*, 1943-1944, p. 135 ss.; P. Wuilleumier, *Fouilles de Fourvière à Lyon, Suppl. Gallia*, 4, Paris, 1951, p. 74 s.

[6] J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, II, Paris, 1904, p. 321; C. Germain de Montauzan, dans *Ann. de l'Univ. de Lyon*, II, 28, 1913, p. 64.

[7] *Symb. fun.*, p. 107 s.

* * *

Dans la vallée du Rhône, les cultes syriens n'ont laissé que des traces, parfois sujettes à contestation, moins nombreuses en tout cas que dans les villes de garnison de Bretagne ou du *limes* rhéno-danubien. Parmi ces rares témoignages, l'un des plus sûrs est celui du centurion de Beyrouth. En revanche, les gens d'affaire ne font guère parler d'eux. Est-ce à dire que les commerçants avaient moins de religion que les militaires? Le culte métroaque absorbait, en raison même de son caractère officiel, une grande part des dévotions orientales aux «Dames» ou baalats, déesses de l'amour et de la fécondité. Beaucoup de Syriens reconnaissaient aussi leurs baals dans le Jupiter Très Bon et Très Grand des colonies romaines. Mais surtout leurs dévotions n'avaient pas un caractère aussi public et officiel que les tauroboles ou les *Megalensia*; elles n'étaient pas liées non plus à l'esprit de corps, comme le mithraïsme l'était aux légions. Les religions de l'antiquité nous sont connues surtout par l'épigraphie et l'iconographie des cultes qui s'affichaient communément. Mais nous ignorons beaucoup, presque tout, de la piété individuelle qu'attestent quelques statuettes de bronze retrouvées au hasard des découvertes. Les *negotiatores* levantins devaient honorer de ces idoles portatives encore trop mal connues et incomplètement inventoriées.

---

[1] *Ibid.*, p. 171 s.

[2] Wuilleumier-Audin, *Les médaillons d'applique gallo-romains de la vallée du Rhône*, p. 68 et 73, nº 96, pl. IV. L'erreur de F. Cumont procède d'A. Alföldi, *Laureae Aquincenses Kuzsinszky* I, *Dissert. Pannonicae*, II, 10, Budapest, 1938, p. 321.

[3] *IG*, XIV, 2461 = Kaibel, *EG*, 650. Cf. F. Cumont, *Religions orientales*^{4}, p. 264, n. 90; Id., *Lux perpetua*, p. 301; P. Boyancé, *La religion astrale de Platon à Cicéron*, *RÉG*, 65, 1952, p. 327; M. P. Nilsson, *Gesch. gr. Rel.*, II^2, p. 495; W. et H. G. Gundel, *Astrologumena*, *Sudhoffs Archiv*, Beiheft 6, Wiesbaden, 1966, p. 175.

[4] Cf. P. Boyancé, *art. cit.*, p. 312 ss.

[5] F. Cumont, *Symb. fun.*, p. 116 s.; *Lux perpetua*, p. 146 s.; L. Rougier, *La religion astrale des Pythagoriciens*, Paris, 1958.

APPENDICE I

MESONYCTIUM

La mention d'un *mesonyctium* (*CIL*, XIII, 1751; *supra*, p. 84) est unique dans l'épigraphie métroaque. Il est vrai qu'il s'agit d'une inscription dont nous avons souligné plus haut le caractère exceptionnel, ce qui n'en facilite pas l'interprétation. La précision chronologique

CVIVS MESONYCTIVM
FACTVM EST V ID DEC

est gravée sur le petit côté droit de l'autel. La pointe de la *harpè* sépare *cujus* de *mesonyctium*. De ce nom dépend grammaticalement le génitif *cujus* dont l'antécédent devrait être *taurobolio*.[1] Mais *cujus* peut aussi représenter l'ensemble des cérémonies qui ont marqué la translation des *vires* à Lyon et la consécration de Q. Sammius Secundus comme grand-prêtre lyonnais de Cybèle.[2] Littéralement, la relative marginale signifierait soit: «taurobole dont la minuit fut célébrée le 9 décembre»; soit: «(cérémonies) assorties d'une veillée de minuit célébrée le 9 décembre». La seconde interprétation exclut la traduction littérale, mais ce n'est pas une raison pour la rejeter, car le latin des inscriptions n'a pas la rigueur d'un texte littéraire.

Quelle était exactement la relation de cette «minuit» avec le taurobole proprement dit? Cette veillée, si c'en est une, était-elle immédiatement consécutive à l'égorgement du taureau? Le fait que la pointe à double tranchant du couteau sacrificiel figure entre *cujus* et *mesonyctium* ne prouve certes pas que l'immolation du taureau dont L. Aemilius Carpus recueillit les *vires* eut lieu dans la nuit du

---

[1] La traduction de ce *cujus* est omise par M. Leglay, *La religion romaine*, Coll. «U2», Paris, 1971, p. 284: «La cérémonie du milieu de la nuit *(mesonyctium)* a eu lieu le 5e jour avant les ides de décembre». Cf. déjà C. Jullian, *Gallia*, Paris, 1892, p. 223: «et le *mesonyctium* (cérémonie nocturne) a eu lieu le 9 décembre».

[2] *Supra*, p. 87

9 décembre. Firmicus Maternus[1] fait allusion au sacrifice d'un bélier *intempesta nocte* au pied d'un arbre, qui pourrait bien être le pin d'Attis; mais on ne saurait démontrer que ce texte concerne précisément le criobole. Nous savons que les Galles faisaient dans la journée du 24 mars, *dies sanguinis*, le sacrifice de leur virilité. Le taurobole étant un sacrifice de substitution, il devait également avoir lieu de jour. Ce *mesonyctium* est apparemment une cérémonie distincte de l'égorgement rituel et du baptême sanglant.

On a supposé que le «jour du sang» précédait une veillée (*pannychis*) qui occupait la nuit du 24 au 25 mars, avant l'allégresse des *Hilaria*;[2] plusieurs savants[3] ont même rapporté à cette *pannychis* le rituel décrit par Firmicus Maternus dans son *De errore profanarum religionum*, 22. Les allusions de ce dernier texte ne cadrent pas précisément avec ce que nous savons du rituel métroaque,[4] mais il reste possible qu'une «minuit» ait précédé les Hilaries. Lorsqu'après l'institution de l'archigallat, la castration d'un taureau eut épargné aux responsables locaux du culte métroaque le sacrifice de leur propre virilité, la consécration des prêtres cessa d'être liée au *dies sanguinis*, mais une veillée (*mesonyctium*) était probablement célébrée, comme dans la nuit du 24 au 25 mars, avant qu'on les adorât comme de nouveaux Attis. Ce *mesonyctium* de la consécration sacerdotale peut avoir comporté l'adoration des *vires* embaumées[5] ou de l'idole sacrée de Cybèle. On a imaginé[6] qu'à l'heure de minuit, à la faveur d'une mise en scène, les prêtres faisaient apparaître leur déesse illuminée. Cette conjecture n'a malheureusement l'appui d'aucune référence positive. H. Goehler[1] supposait que des mystères faisaient suite aux tauroboles. Nous n'excluons pas, pour notre part, que le *mesonyctium* s'identifie avec une cérémonie d'initiation sacerdotale. Pour Hepding,[2] le myste était censé s'unir à Cybèle durant la nuit du 24 au 25 mars. Cumont[3] lui objectait que «ce mariage sacré n'a guère pu se passer en même temps qu'une cérémonie de funérailles»: mais la logique du raisonnement est inopérante à l'endroit des mystères, où l'hiérogamie est liée à une mort initiatique. Le thème des noces-funérailles est d'ailleurs bien connu en littérature.[4]

---

[1] *De errore profanarum religionum*, 27, 4: *Arborem suam diabolus consecrans intempesta nocte arietem in caesae arboris facit radicibus immolari*. Cf. le commentaire d'A. Pastorino, dans *Bibl. di Studi Superiori*, vol. XXVII, Florence, 1956, p. 261.

[2] H. Hepding, *Attis, seine Mythen und sein Kult*, *RGVV*, 1, Giessen, 1903, p. 166; F. Cumont, *Religions orientales*^{4}, p. 54 et 225, n. 40; *Lux perpetua*, p. 261. Mais cf. M. P. Nilsson, *Gesch. gr. Rel.*, II^2, p. 646.

[3] Hepding, *op. cit.*, p. 165 ss., 196 ss.; Graillot, *op. cit.*, p. 127 ss. et 183; R. Reitzenstein, *Die hellenistischen Mysterienreligionen*^{3}, Leipzig, 1927, p. 400; G. Heuten, *Julius Firmicus Maternus, De errore profanarum religionum*, trad. nouvelle avec texte et commentaire. Bruxelles, 1938, p. 184 (mais des réserves sont exprimées p. 106); E. O. James, *Le culte de la déesse-mère dans l'histoire des religions*, tr. fr., Paris, 1960, p. 205. Cf. K.-W. Tröger, *Mysterienglaube und Gnosis in Corpus Hermeticum* XIII, Berlin, 1971, p. 29 s.

[4] Cf. surtout M. P. Nilsson, *op. cit.*, p. 639.

[5] Paul. Nol., *Carm.*, 19, 186 s.; Graillot, *op. cit.*, p. 179.

[6] Forcellini, *Lexicon totius Latinitatis*, *s.v. Mesonyctium*; Espérandieu, dans Daremberg-Saglio, *Dict. des Antiqu. gr. et rom.*, V, p. 50, *s.v. Taurobolium*.

Si le *mesonyctium* de l'inscription lyonnaise fut bien immédiatement consécutif au taurobole, Q. Sammius Secundus aurait été taurobolié le 8 décembre. C'est aussi un 8 décembre qu'en 241 l'*ordo* de Lectoure fera célébrer un taurobole pour la sauvegarde de Gordien III et de Tranquillina:[5] ce même jour, huit habitants de la ville (un homme et sept femmes) reçurent le baptême du sang.[6]

Si notre hypothèse a un sens, ce *mesonyctium* du 9 décembre devrait avoir eu lieu à Rome même, au Phrygianum du Vatican,[7] en présence des Quindecemvirs qui consacrèrent Q. Sammius Secundus en le décorant du collier sacerdotal (*occabus*) et de la couronne.

Cependant rien n'empêche qu'une «minuit» ait été veillée à Lyon même, publiquement et avec la participation du *sanctissimus ordo*. On sait l'importance des cérémonies nocturnes, des processions aux flambeaux et des *cerei* dans la liturgie métroaque.[8] Mais l'absence de toute référence au *mesonyctium* dans l'épigraphie de Rome reste un sujet troublant d'interrogation.[1]

---

[1] *De Matris Magnae apud Romanos cultu*, Leipzig, 1886, p. 57.

[2] *Attis*, p. 193.

[3] *Religions orientales*⁴, p. 225, n. 40.

[4] Cf. *RHR*, 163, 1963, p. 153 s.

[5] *CIL*, XIII, 511; Duthoy, *The Taurobolium*, p. 45 s., nº 109.

[6] *CIL*, XIII, 512-519; Duthoy, *op. cit.*, p. 46 ss., nºs 110-117.

[7] *Supra*, p. 86

[8] Cf. Graillot, *op. cit.*, p. 131 s. et 184; Hepding, *op. cit.*, p. 166 et 203; Nilsson, *op. cit.*, p. 646, d'après Cornut., *Theol. Gr. comp.*, 6 (λαμπαδηφορίαι); Julian., *Or.* V, p. 179 c; Val. Flacc., *Argon.*, VIII, 239 ss. *(festaeque per oppida taedae)*.

---

[1] On peut rapprocher du *mesonyctium* de l'autel lyonnais la nuit où le philosophe Damascius eut la révélation de son «salut»: il rêva qu'il était devenu Attis et que la Mère des dieux fêtait pour lui les Hilaries (Damasc., *V. Isidori*, 131, p. 133, 10-14 Westermann; Hepding, *Attis*, p. 74; Cumont, *Religions orientales*^{4}, p. 56; M. J. Vermaseren, *The Legend of Attis*, p. 45). Cette révélation onirique avait pour Damascius la valeur d'une consécration (cf. A. D. Nock, *Early gentile Christianity and its hellenistic background*, New York, 1964, p. 119 s.), puisqu'elle faisait de lui un Attis sauvé de l'Hadès. C'est à minuit *(nocte media)* que Lucius voit face à face les dieux d'en haut et d'en bas, après avoir foulé le seuil de Proserpine (Apul., *Metam.*, XI, 23, 7). Comme les époptes de Déméter et les initiés d'Isis, les mystes de Cybèle devaient avoir leur nuit d'illumination. H. Graillot notait (*op. cit.*, p. 158) que les rites consécutifs au taurobole se prolongeaient quelquefois pendant trois jours comme pour les funérailles d'Attis et citait l'inscription lyonnaise de 160 avec la mention: «*Mesonyctium*. Or c'est l'heure des sacrifices aux dieux infernaux». C'est aussi l'heure des catabases initiatiques. Mais l'*initium Caiani* (*CIL*, I^2 p. 260; J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, p. 60 et 72) garde son secret.

APPENDICE II

STRUCTURE ET FONCTION DES AUTELS TAUROBOLIQUES

De toute évidence et primairement, les «autels» tauroboliques ont été élevés pour consacrer le souvenir de tauroboles. Certains de ces monuments ne présentent aucune des caractéristiques qui définissent un autel de sacrifice; d'autres comportent un *focus* et des canaux d'écoulement. Le problème est de savoir si ceux qui ont l'aspect d'autels ont servi en tant que tels, si la structure de leur couronnement est symbolique, voire ornementale (donc fictive) ou fonctionnelle. Ni H. Graillot, ni plus récemment R. Duthoy ne semblent s'y être intéressés. La monographie de W. Hermann sur les autels romains ne touche qu'en passant aux autels tauroboliques et reste sommaire sur leurs particularités formelles.[1]

Plusieurs de ces monuments offrent l'aspect de dés grossièrement parallélipipédiques, sans couronnement d'autel: c'est le cas de trois exemplaires lyonnais datés respectivement de 190, 194 et 197 après J.-C. (*CIL*, XIII, 1752-1754; Espérandieu, *Recueil*, III, p. 8-10, n°s 1738-1740).[2] Il s'agit simplement de cippes commémoratifs. On n'a pas lieu, en effet, de supposer que ces monuments aient eu primitivement l'apparence d'autels dont le couronnement eût été uniformément supprimé en vue d'un remploi: leur format très haut, la surface rugueusement dégrossie de la pierre au-dessus de l'inscription et des bas-reliefs rendent cette hypothèse improbable. Au nombre des cippes commémoratifs peuvent également être rangés trois «autels» de Die (Espérandieu, *Recueil*, I, n°s 313, 315, 317).[3] Ces monuments, à la différence des cippes lyonnais précités, ont un couronnement mouluré, mais non pas en façon d'autel avec *focus* et *pulvini*.

Une deuxième catégorie est illustrée par l'exemplaire de Conjux (Espérandieu, *Recueil*, XV, p. 38, n° 8783).[4] Il s'agit bien d'un autel du point de vue formel, mais non pas du point de vue fonctionnel. Le monument de Conjux a le format, les proportions et le profil d'un autel à enroulements, mais le marbre n'est pas évidé entre le *focus* et les volutes de la *lysis*. Il s'agit d'un décor fictif, en façade. La surface supérieure est parfaitement plane d'un coussin à l'autre; il n'y a pas de rigoles d'écoulement. Cet exemplaire n'a pu servir d'autel à proprement parler. S'il n'est pas un cippe commémoratif, puisqu'aucune inscription n'y conserve le souvenir d'un taurobole, il a pu faire office de piédestal.

---

[1] W. Hermann, *Römische Götteraltäre*, Kallmünz, 1961, p. 17 et 36 s.

[2] *Supra*, p. 91 s. (ici pl. XXVII).

[3] *Supra*, p. 78 s.

[4] *Supra*, p. 98 s. (ici pl. XXIX-XXX).

Une troisième catégorie retient plus précisément notre attention, celle des autels qui ont deux conduits d'écoulement autour d'un *focus*. Les exemplaires de ce type présentent en façade trois acrotères séparés par deux synclinaux. Le *focus* a l'aspect d'un cercle prolongé sur les deux faces (antérieure et postérieure) de l'autel par deux appendices qui correspondent aux acrotères médians; les deux *pulvini* correspondent aux acrotères latéraux. Entre le *focus* et les *pulvini* le marbre est évidé: deux rigoles courbes contournent le *focus* pour aboutir aux concavités de la façade. Aux extrémités latérales du *focus*, c'est-à-dire à mi-distance des deux faces antérieure et postérieure, là où sa courbe jouxte presque les deux coussins, le canal se rétrécit notablement sur les exemplaires de Lyon (Espérandieu, *Recueil*, III, n° 1737)[1] et de Valence (*Ibid.*, I, n° 335).[2] A cet égard, rien ne les différencie de l'autel de Minerve trouvé à Courthezon (*Ibid.*, n° 270). Sur l'autel consacré aux déesses Mères de Vaison (*Ibid.*, n° 283), l'espace qui sépare les *pulvini* de la courbe focale est un peu moins étroit, mais il s'agit d'une structure analogue. Un autel taurobolique de Die (*Ibid.*, n° 318)[3] relève de la même typologie, quoique le *focus*, relativement haut, affecte la forme d'un cône tronqué entre deux rigoles assez larges. Sur l'exemplaire de Tain,[4] enfin, les deux rigoles s'élargissent autour du *focus*, du milieu des coussins aux synclinaux de la façade.

La structure fonctionnelle des autels de cette troisième catégorie ne milite aucunement en faveur de ceux qui assimilent le taurobole à un sacrifice ordinaire. L'inscription de l'autel lyonnais de 160 (*CIL*, XIII, 1751)[1] et notamment la mention *Ara(m) et bucranium/ suo impendio consacravit* prouvent sans conteste que l'érection de l'autel est postérieure au taurobole et que ledit autel n'a pu servir en tant que tel au sacrifice sanglant. Les inscriptions gravées sur les autres autels du même type (Valence, Die, Tain) sont commémoratives et donc postérieures aux tauroboles commémorés. Il n'est pas question de supposer qu'on ait pu sacrifier sur le *focus* un taureau dont le sang aurait coulé par les rigoles latérales: à l'époque romaine, on égorgeait les victimes au pied de l'autel, sur lequel on ne versait qu'une partie du sang.[2] En revanche, les *exta* étaient brûlés sur le *focus*.

---

[1] *Supra*, p. 83 s. (ici pl. XXV): le *focus* est concave.

[2] *Supra*, p. 67 s. (ici pl. XIV-XVI).

[3] *Supra*, p. 77

[4] *Supra*, p. 68 (ici pl. XXI).

E. Espérandieu,[3] rappelant que les *exta* «ne pouvaient être que brûlés sur des *foci*», citait précisément en note l'autel lyonnais de 160, mais en spécifiant seulement que le *focus* y est «représenté», expression qui paraît s'appliquer à un décor fictif. Que le *focus* soit creusé en forme de coupe, comme sur l'autel lyonnais de 160, ou qu'il ait l'aspect d'un disque plat, peu importe, car on connaît quantité d'autels à usage cultuel (et non pas simplement votif) qui ont un *focus* tout plat.[4] Contre l'hypothèse «fonctionnelle» militerait bien plutôt la hauteur même de plusieurs autels tauroboliques (Lyon, Valence et Die):[5] *a priori*, leur format monumental en rendait incommode l'utilisation sacrificielle, même dans le cas d'offrandes non sanglantes. Mais certains exemplaires ont des proportions fonctionnelles et, de toute façon, les arguments de pure vraisemblance n'ont jamais rien de décisif en pareille matière. Il n'est pas inconcevable que des actes liturgiques aient consacré l'inauguration de ces autels: libations, combustions de fruits et d'encens, par exemple.

En ce qui concerne le rituel de ces offrandes non sanglantes, on comparera le relief d'Ostie[6] qui représente un Galle mettant des fruits sur un petit autel en forme de balustre; on rapprochera surtout le relief de Vienne,[1] quoique nous ignorions les circonstances de la scène qu'il reproduit. En tout cas, si certains autels tauroboliques ont pu servir à des actes cultuels, ce n'est certes pas à des tauroboles comme ceux dont ils fixent plastiquement la mémoire.

---

[1] *Supra*, p. 83

[2] Cf. K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, Munich, 1960, p. 388; R.M. Ogilvie, *The Romans and their Gods*, Londres, 1969, p. 49.

[3] Dans Daremberg-Saglio, *Dict. des Antiqu. gr. et rom.*, V, p. 48 et n. 17, *s.v. Taurobolium*.

[4] W. Hermann, *op. cit.*, p. 16 s.

[5] De 1,40 (Lyon) à 1,50 m. (Valence).

[6] R. Calza-M. Floriani Squarciapino, *Museo Ostiense*, p. 23, nº 20, et 129, fig. 6; M. Floriani Squarciapino, *I Culti orientali ad Ostia*, p. 14.

---

[1] *Supra,* p. 70 et 118 (ici pl. XXII).

APPENDICE III

L'ASTROLOGIE ET LES DIEUX DE LA SEMAINE

L'astrologie n'est pas de soi un témoignage de dévotion orientale ou même orientalisante. Seuls les monuments qui ont un lien précis et direct avec le mithraïsme, le phrygianisme ou les cultes syriens devaient retenir ici notre attention. L'*Aiôn* d'Arles[1] et la Lune cornue de Bourg-St-Andéol[2] étaient du nombre. D'autres documents, beaucoup moins caractérisés du point de vue religieux, méritent cependant d'être mentionnés à titre complémentaire, ne fût-ce que pour nous permettre de situer les représentations zodiacales des mithriastes dans l'aire gallo-romaine des croyances astrologiques.

L'autel octogonal conservé au château de Golat près d'Agnin (Isère)[3] appartient à la série des «Wochengöttersteine»,[4] monuments représentant les dieux de la semaine. En dehors d'Agnin, on ne les trouve guère qu'en Germanie Supérieure, dans les Champs Décumates ou à l'ouest du Rhin,[5] c'est à dire en des secteurs où le mithraïsme s'est fortement implanté. On sait que ses adeptes honoraient les dieux de la semaine et qu'ils ont contribué sans doute à l'adoption du cycle hebdomadaire. Les huit faces de l'autel d'Agnin portent les bustes de Septime-Sévère et des sept protecteurs sidéraux de la semaine. L'empereur s'y trouve inséré entre Vénus et Saturne. Cette insertion a-t-elle un sens astrologique, une relation avec l'horoscope de Septime-Sévère né le 11 avril 145?[1] Il avait fait peindre son thème de géniture au Palatin, sur le plafond d'une salle d'audience où il rendait la justice; mais l'heure exacte de sa naissance restait ignorée du public.[2] On devait y voir au moins les planètes qui avaient le plus d'ascendant sur sa personne et sa vie: étaient-ce Vénus et Saturne? Il semble que non. Compte tenu des théories astrologiques alors en vogue, la position des astres au jour de sa naissance n'autorise pas à supposer que Vénus et Saturne aient eu dans son thème natal une place prépondérante.[3] L'emplacement du buste impérial relève tout au plus de l'astrologie hebdomadaire: Septime-Sévère était peut-être né dans la nuit du vendredi au samedi. Le monument d'Agnin peut avoir été consacré soit après la victoire de Lyon sur Clodius Albinus (198), soit en 208, quand l'empereur se rendait en Bretagne[4] (d'où il ne reviendrait pas: il en avait, paraît-il, la conviction astrologique)[5].

---

[1] *Supra*, p. 22 ss. (ici pl. II-III).

[2] *Supra*, p. 16.

[3] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 281, nº 412; *CIL*, XII, 2183; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, p. 189 s.

[4] Haug. *Die Wochengöttersteine*, *Westdeutsche Zeitschrift*, 1890; cf. P.-M. Duval, *Les dieux de la semaine*, *Gallia*, 11, 1953, p. 282-293; *Les dieux de la Gaule*, p. 105. Sur la semaine planétaire, voir A. Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, p. 476-486; F. Cumont, dans *AC*, 4, 1935, p. 5-43; S. Erikson, *Wochentagsgötter, Mond und Tierkreis*, *Stud. Gr. et Lat. Gothoburg.*, 3, Stockholm, 1956.

[5] Toutain, *op. cit.*, II, p. 189. Cf. P.-M. Duval, dans *Gallia*, 11, 1953, p. 287 ss.

Le décor d'un vase en provenance de Gap[6] et tel fragment de mosaïque trouvé à Ste-Colombe[7] illustrent aussi la popularité relative de l'hebdomade planétaire dans la région Rhône-Alpes. Mais ces témoignages ne sont pas encore systématiquement répertoriés.

Les fragments d'un bas-relief représentant les signes du zodiaque furent exhumés jadis sous le chœur de l'église St-Sauveur à Aix-en-Provence.[8] La découverte simultanée, au même emplacement, d'une idole du Soleil fournit un indice utile, quoiqu'insuffisant, en faveur d'une origine mithriaque; mais il en faudrait d'autres pour étayer l'hypothèse que l'église ait pu être bâtie à l'emplacement ou au-dessus d'un *mithraeum*, comme ce fut parfois le cas.[1] On a vu que l'épitaphe d'un marin décédé à Marseille célèbre le sort des âmes immortelles qui dansent avec le chœur des astres,[2] mais que ce témoignage n'a rien de typique. On parle d'un «temple dédié au zodiaque» découvert au Logis-de-Berre, dans le Tricastin, vers 1840.[3] Les fouilles de *Novem Craris* ont occasionné la trouvaille d'une bractée d'or décorée des signes du zodiaque.[4]

---

[1] J. Guey, *La date de naissance de Septime-Sévère d'après son horoscope*, *Bull. Soc. Nat. Antiqu. de France*, 1956, p. 33 ss.

[2] Dion Cass., 76 11 (III, p. 366, 2 ss. Boissevain); W. et H. G. Gundel, *Astrologumena*, p. 283.

[3] J. Guey, *art. cit.*, p. 35.

[4] Le fait que l'autel soit dédié à Jupiter pour la sauvegarde de Septime-Sévère et de Caracalla milite pour la première hypothèse («peu après 198», écrit P.-M. Duval, dans *Gallia*, 11, 1953, p. 287). Mais si Géta n'est pas mentionné, on ne doit pas exclure pour autant la seconde hypothèse: le frère de Caracalla ne recevra officiellement le titre d'Auguste qu'en 209.

[5] Dion Cass., *l.c.* (p. 366, 1 s.B.). Cf. J. Gagé, *Basileia*, o. 234.

[6] J. de Witte, dans *Gazette Archéologique*, 3, 1877, p. 79; P.-M. Duval, dans *Gallia*, 11, 1953, p. 289, 2.

[7] P.-M. Duval, *art. cit.*, p. 290.

[8] Espérandieu, *Recueil*, I, p. 79, n° 98; Toutain, *op. cit.*, p. 191 s.

Dans cet ordre d'idées, il y a lieu de tenir compte aussi d'un curieux monument de bronze «trouvé probablement à Orange» et conservé à la Bibliothèque Nationale.[5] Il s'agit d'un Mercure en buste qui émerge de deux cornes d'abondance croisées en sautoir derrière le buste de Jupiter et surmontées de deux autres bustes, ceux de Minerve à gauche et de Junon à droite. A ces cornes, pendent sept clochettes ou *tintinnabula*. L'association de l'hebdomade à la triade capitoline et au dieu de la Chance (*Fortuna*) n'a rien à priori d'insolite dans une colonie romaine. Mais nous savons aussi que les *tintinnabula* avaient pour fonction magique d'éloigner les esprits malfaisants[6] et que des sonneries de clochettes ponctuaient les cérémonies mithriaques.[7] Les sept clochettes correspondaient aux sept astres de la semaine, quelle que fût la religion du possesseur. Il est douteux, en tout cas, que l'objet ait pu servir de peson de balance, comme le croyaient E. Babelon et A. Blanchet.[8] R. Mowat[9] avait raison d'y voir un objet cultuel: mais suspendu dans un laraire privé ou un sanctuaire? Les proportions (0,34 m. de haut avec les clochettes) n'excluent pas la seconde hypothèse, car certains *mithraea* étaient de fort modestes dimensions.

---

[1] *Supra*, p. 3 et 5.

[2] *Supra*, p. 122.

[3] C. Boisse, *Le Tricastin des origines à la chute de l'Empire romain*, p. 141.

[4] *Ibid.*, p. 142, et dans *Antiqu. Nationales et Internationales*, 3, 1962, 11-12, p. 90 ss., pl. 18.

[5] H. Rolland, *Bronzes antiques de Haute Provence*, *Suppl. Gallia*, 18, p. 53, n° 65. Cf. le commentaire de F. Cumont, *Religions orientales*⁴, pl. XV, 3.

[6] Cumont, *l.c.*; R. Turcan, *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques*, p. 549 s. Cf. Caesar. Arel., *Serm.*, 52, 3 (p. 231, 3 ss. Morin dans le *Corpus Christianorum* de Turnhout).

[7] *MMM*, I, p. 68.

[8] *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1895, p. 159 ss., n° 363.

[9] Dans *Gazette Archéologique*, 9, 1884, p. 7-15. Il est notable, comme le remarquait justement F. Cumont *(l.c.)*, que la triade capitoline soit associée à Mercure, qui transmet les invocations, et à l'hebdomade (sidérale?) des clochettes prophylactiques.

Astrolâtrie et astrologie faisaient très souvent bon ménage avec la magie. Certains plombs, tessères, amulettes de la Collection Récamier qui portent des symboles planétaires, parfois associés aux noms Iaô, Sabaoth, Adônai, attestent la popularité de ces croyances à l'époque romaine dans la région lyonnaise.[1]

J. Toutain[2] ne pensait pas que les pratiques de l'astrologie aient été tellement répandues en Gaule méridionale, malgré les succès du massaliote Crinas, spécialiste de l'iatromathématique.[3] Cependant, le rescrit adressé par Antonin le Pieux à un légat impérial de Lyonnaise[4] laisse penser qu'à Lyon et en Gaule centrale les astrologues inquiétaient passablement les pouvoirs publics.

A basse époque, aux Ve et VIe siècles, les témoignages d'Avitus de Vienne,[5] de Victor de Marseille[6] et surtout de Césaire d'Arles[7] nous confirment l'emprise persistante du fatalisme sidéral sur les chrétiens de Narbonnaise. Le culte des dieux de la semaine[8] et la vitalité tenace de superstitions afférentes[1] suscitent l'indignation de Césaire qui recommande aux fidèles de numéroter les jours au lieu de leur donner les noms de Mars, de Mercure ou de Jupiter: *nullum diem daemonum appellatione dignum esse judicemus*! Le vieux paganisme a nominalement survécu à ces condamnations.

---

[1] P. Dissard, *Collection Récamier, Catalogue des plombs antiques. . .*, Paris-Londres, 1905, p. 103 s., n^os 631-636 (lion associé à une ou plusieurs étoiles, à une tête de taureau, au croissant lunaire. . .etc); p. 276 ss., n^os 1773-1796 (croissant, souvent surmonté d'une étoile); p. 279 s., n^os 1797-1803 (étoile à six ou huit rayons); p. 280, n^os 1804-1805 (astre à douze rayons); p. 281, n^o 1811 (étoile et croissant lunaire); p. 298, n^os 1938-1939: astre, croissant sous une étoile, signes planétaires associés à la triple invocation IAΩ/CABAO/AΔΩNA. Ces dernières amulettes (dites improprement «gnostiques» par P. Dissard) ont été trouvées sur la rive droite de la Saône, dans le quartier Saint-Georges (*ibid.*, p. VII et XXVIII). Sur le lion et les symboles astrologiques, cf. A. Delatte-Ph. Derchain, *Les intailles magiques gréco-égyptiennes* (Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles et Antiques), Paris, 1964, p. 221 ss., 265 ss.

[2] *Op. cit.*, p. 198.

[3] Plin., *NH*, XXIX, 5. Cf. H. de La Ville de Mirmont, *L'astrologie chez les Gallo-Romains*, *RÉA*, 4, 1902, p. 131.

[4] Toutain, *op. cit.*, p. 199.

[5] *De Mosaicae historiae gestis* II *(De originali peccato)*, 276 ss., 287 ss. *(Indigetes quosdam stellis ascribere divos)* dans *PL*, 59, col. 335; Toutain, *op. cit.*, p. 203.

[6] *Alethia*, III, 119 s., 139 ss.; H. de La Ville De Mirmont, *L'astrologie chez les Gallo-Romains*, *RÉA*, 9, 1907, p. 160 ss.

[7] *Hom.*, 3 (*PL*, 67, col. 1048 c); *Serm.*, 18, 4 (p. 85, 10 s. Morin); 59, 2 (p. 259, 35 s.; 260, 6 s.); 193, 1 et 4 (p. 783, 7 ss.; 785, 10 ss.).

[8] *Serm.*, 52, 2 (p. 230, 17 ss. Morin); 193, 4 (p. 785, 10 ss.). Cf. Cumont, *Religions orientales*[4], p. 155 et 287, n. 25.

C'est aussi pour les Gallo-Romains du Midi que l'oriental Cassien écrit ses diatribes contre l'astrologie.[2] Les allégories d'Eucher de Lyon portent la marque des mêmes préoccupations.[3] Il faut tenir compte, enfin, du *Querolus*, cette comédie anonyme jouée quelque part en Gaule du centre-est ou du sud, dans une cité comme «Bordeaux plutôt que Narbonne ou Toulouse, Lyon ou Autun plutôt que Bordeaux».[4]

L'immigration syrienne et plus largement gréco-orientale a certes contribué à répandre ces doctrines ou ces superstitions.[5] Mais les adeptes militaires du mithraïsme ne sont pas restés étrangers à leur succès. En tout état de cause, ces croyances et les monuments qui en portent témoignage ne sont pas constamment solidaires pour autant des cultes levantins.

---

[1] *Serm.*, 52, 1 (p. 230, 12 ss Morin); 52, 5 (p. 232, 14 ss.).

[2] H. de La Ville De Mirmont, *L'astrologie chez les Gallo-Romains*, *RÉA*, 8, 1906, p. 145 ss.

[3] H. de La Ville De Mirmont, *L'astrologie chez les Gallo-Romains*, *RÉA*, 9, 1907, p. 70 s.

[4] L. Havet, *Le Querolus*, Paris, 1880, p. 4; H. de La Ville De Mirmont, *L'astrologie chez les Gallo-Romains*, *RÉA*, 5, 1903, p. 276 ss. Cf. W. et H. G. Gundel, *Astrologumena*, p. 300.

[5] Le gnostique Marcos, qui élucubrait sur la mystique des nombres et l'astrologie (W. et H. G. Gundel, *Astrologumena*, p. 324), a sévi quelque temps dans la vallée du Rhône. Il venait d'Asie Mineure (Iren., *Adv. haer.*, I, 13, 5; *Supra*, p. 81.

ADDENDUM

Je dois à l'aimable complaisance de M. Joseph Grange, conseiller municipal à Tassin-La-Demi-Lune (Rhône), l'avantage d'avoir eu connaissance d'une trouvaille faite à Lyon en 1934, dans l'ancien chemin de Loyasse. Il s'agit d'un fragment de bas-relief en calcaire dur (0,44/0,52 m. de long; 0,38 m. de haut), qui est datable de l'époque antonine (pl. XXXVII). Sous un bandeau qui repose à droite sur un pilastre corinthien à décor végétal, on distingue un jeune homme à cheveux ondulés, coiffé d'un bonnet phrygien. Vêtu d'une tunique à manches courtes serrée à la taille par une large ceinture, il porte un manteau à plis lourds dont un pan est rejeté derrière l'épaule gauche; la main gauche est posée sur l'épaule droite, comme pour tenir la fibule agrafant le manteau. A gauche figure un motif à volute: ce me paraît être la partie supérieure d'un aileron en forme de *pelta* moulurée, qui ornait à droite le cartouche de l'épitaphe; ce même motif devait enjoliver symétriquement à gauche la *tabula inscriptionis*. On connaît plusieurs exemples de ce schème en Gaule romaine: cf. Espérandieu, *Recueil*, I, p. 231, n° 308; III, p. 29, n° 1774; IV, p. 18, n° 2781; 197, n° 3112; V, p. 451, n° 4424; VI, p. 258, n° 5007.

Sur le bandeau, à gauche, on déchiffre après une haste qui fait suite à une dégradation de la pierre les lettres AE; dans le champ à droite du bonnet phrygien, on lit la lettre M, deuxième initiale apparemment de D*(is)* M*(anibus)*. Le personnage a l'aspect, le costume, le regard vaguement rêveur d'un Attis funéraire. On connaît d'autres Attis juxtaposés à l'épitaphe: cf. notamment la stèle de Narbonne (Espérandieu, *Recueil*, I, p. 448, n° 746). Il est possible qu'à gauche de la *tabula* un autre Attis ait fait pendant à celui dont le fragment de M. Joseph Grange nous conserve l'image.

Ce bas-relief[1] fera l'objet d'une publication détaillée. Mais le fait qu'on ait associé à Lyon, cité métroaque, la figure d'Attis au «repos éternel» ou à la «mémoire éternelle» du défunt méritait d'être souligné au terme de la présente étude.

---

[1] Divers indices me donnent à penser qu'il représente l'angle supérieur droit d'une face antérieure de sarcophage. La cuve devait mesurer au moins 1,60 m. de long.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

Agnin, château de Golat (Isère)
  Autel octogonal 132 s.
Aime (Savoie) 46
Aix-en-Provence 53, 104
  Bas-relief héliaque 20 s., 36, 38
  Tête tourelée (Cybèle?) 57
  Epitaphe d'un marin mort à Marseille 122, 134
  Zodiaque 133
Aix-les-Bains 54
Alba (Aps, *Alba Helviorum*, Ardèche) 43, 53, 65 s.
  Dendrophores 66
Allondaz (Savoie)
  Dédicace de Mithrès: voir Tournon-sur-Isère
Annemasse 54
Antioche (sur l'Oronte) 104
Antioche (du Taurus) 105
Aoste *(Augusta Praetoria)* 45
Aoste *(Augustum)* 46
Apamée 115 s.
Apt 44, 53
  Mithréum 1 s., 46
  Autels mithriaques 2, 18, 28
  Dadophore (bas-relief) 18 s., 28
  Dédicace à Mercure-Mithra 2, 19, 34 s., 41, 46
Aquincum
  Bas-relief mithriaque 20
Arles 43 ss., 52 ss., 57 s., 62, 104, 106, 117, 135
  Mithréum 2, 46
  Aiôn mithriaque 2, 22 ss., 132
  Lampe 3
  Lampes à sujets métroaques 57
  Tête coiffée du bonnet phrygien 13, 57
  Statuette de Cybèle 57
  Bas-relief (Attis entre deux pilastres) 57
  Inscription
    de Valeria Urbana 54 n.6, 57
    de Satria Firma 57
  Sarcophage de Julia Tyrrania 57 s.
  Autel de Bona Dea 58
  Théâtre, protomés de taureaux 57
Astorga *(Asturica Augusta)*
  Inscription mithriaque 31
Aubagne (Bouches-du-Rhône) 104
Avignon
  Monnaies 50
  Casserole d'argent trouvée dans le Rhône 62, 117 s.
  Lampe *(symplegma)* 63
  Anse de vase (Cybèle) 63
  Anse de vase (Bacchus) 63 s.
  Attis (statue trouvée dans le Coulon) 63
  Tête d'Attis (?), provenant de Baumes de Venisse 63
  Jupiter Héliopolitain 112 s., 121

Baumes de Venisse
  Tête d'Attis (?) 63
Beaucroissant (Isère)
  Dédicace à Mercure *Artaios* 76
Belley 45, n.10, 46 n.4, 53, 98 ss.
  Inscriptions métroaques 99, 100
  Mêtrôon (?) 99
  Tête surmontée d'un croissant 100
Berlin, Musée, plaque métroaque 76
  Mithra tauroctone 14
Beyrouth 109, 122
Bourdeaux (Drôme)
  Bloc décoré d'une tête de bovidé 80
Bourg-Saint-Andéol 43
  Mithréum 5, 7 ss., 46
  Bas-relief rupestre 8 s., 14 ss., 132
  Inscription 32 s.
Brion 45 n.10

Caderousse (Vaucluse)
  Autel taurobolique 64

Caerleon (*Isca Silurum*, Angleterre)
  Dédicace mithriaque 41, 43 n.5
Carpentras
  Statuette d'une *Tutela* 64
Carrawburgh (*Brocolitia*, Angleterre)
  Mithréum 5, 37
Carthage 107
Cassel (Kassel, Allemagne)
  Mons Vaticanus 86
Castelgandolfo
  Aiôn mithriaque 28
Cavaillon
  Monnaies 50
  Attis trouvé dans le Coulon, près de Cavaillon 63
Caveirac (Gard)
  Inscription taurobolique 63
Chamarges, près de Die (Drôme)
  Autel taurobolique 79
Chambéry *(Lemincum)* 46
Conjux (Savoie)
  Autel métroaque 98, 128 s.
Coulon, rivière d'où provient une statue d'Attis 63
Courthezon (Vaucluse)
  Autel de Minerve 129
Dair-el-Qal'a (Liban) 109, 112
Deutsch-Altenburg
  Mithréum 5
Die 51, 53, 65 s., 75 ss.
  Autel taurobolique de 245 ap. J.-C. 65 s., 77, 93
  Musée Municipal,
    applique en bronze (Attis) 80
    Autels tauroboliques 77 s., 93, 128
    Fragment d'autel taurobolique 77, 129 s.
  Tribunal, face antérieure d'un autel taurobolique 78
  Porte St-Marcel 79 s.
Dolichè 106
Etanna 45 s.
Feurs 54
Fiano Romano
  Mithra tauroctone 14
Florence, Bargello, plaquette en os provenant de Vaison 64
Forum Voconii 44
Gap 44
  Musée,
    dessins des fouilles exécutées à La Bâtie-Montsaléon 10
    bol dédié à Mithra (de Bourg-St-Andéol ?) 37
    vase planétaire 133
Genay (Ain)
  Inscription bilingue 105 s.
Genève 45, 53 s.
Mithréum 3, 5
  Autel mithriaque 3, 30 ss., 36, 40
  Statuette du Soleil (de Ste-Colombe-lès-Vienne) 21 n.6
  Casserole d'argent (de Reignier, Hte-Savoie) 62, 100
Glanum 44, 53 s., 58 ss., 95
  Dédicace mithriaque 29, 38
  Valetudo 49
  Autel de Bona Dea 58, 60
  Sanctuaire de Bona Dea, Maison d'Attis 59 ss.
  Bas-relief d'Attis 59
  Croissants de bronze 59 s.
  Pignes 59 s.
  Dendrophores 60
  Médaillons d'applique 60
  Table d'offrandes 61
  Arc des Antiques 61
Grand-Saint-Bernard
  Main sabaziaque 101
Grenoble 54
  Musée Dauphinois, dédicace à Cautès (trouvée à Valence) 1, 33 ss.
Housesteads (*Borcovicum*, Angleterre)
  Inscription mithriaque 31
Kroisbach *(Scarbantia)*
  Mithréum 10
La Bâtie-Montsaléon (Htes-Alpes) 44 s.
  Mithréum 1 s., 37
  Mithra tauroctone 10 s., 12 s.
  Dadophores 11 s., 18
  Dédicace 29, 38, 41
  Coupes dédiées à Mithra 37 s.
La Plaza de Toros (Espagne)
  Statue de Mercure-Mithra 35

La Turbie (Alpes-Maritimes) 44
Lausargues (Gard)
  Dédicace des Dendrophores à Nemausus 62 s.
Lectoure (Gers) 65, 85 n.1, 93, 126
Le Pouzin (Ardèche)
  Fragment d'autel taurobolique 66
Les Echelles (*Labisco*, Savoie) 46
Les Pennes, près de Marseille (Bouches-du-Rhône)
  Bas-relief métroaque (disparu) 55 s., 63
Logis-de-Berre (*Novem Craris*, Drôme)
  Zodiaque 134
Londres 20
  Mithréum 35
  Statuette de Mercure 35
Lucey (Savoie) 45 s.
  Autel mithriaque 29, 32, 38
Lyon 44, 46 s., 51 ss., 56, 62, 67, 77, 80 ss., 102, 103 ss., 108 n.6, 124, 126, 135 s.
  Mithréum 3 s., 46
  Lame gravée 3
  Relief mithriaque 3 s., 18 ss.
  Inscriptions mithriaques 29, 36, 38 s.
  Dendrophores 81 ss., 100
  Autel taurobolique
    de 160 apr. J.-C. 83 ss., 124 ss., 129 s.
    de 190 apr. J.-C. 91
    de 194 apr. J.-C. 91 s., 128
    de 197 apr. J.-C. 92, 128
    de 208(?) apr. J.-C. 93
    de Billia Veneria 93
  Temple de Cybèle 93 ss.
  Médaillons d'applique 95
  Tête de Cybèle (?) 95
  Tête de femme (haut relief) 95
  Coin monétaire (Cybèle) 96
  Epitaphe de Messorius Florus 96 s.
  Cippe de Primilla 97
  Attis funéraire 137
  Culte d'Adonis (?) 121
  Plombs, tessères, amulettes de la Coll. Récamier 135
Mar'asch (*Germanicia*, Turquie) 105
Marlieux (Ain)
  Autel taurobolique 98
Marseille 44, 48 ss., 52, 55 s., 104 s., 112 ss., 119 ss., 122, 134 s.
  Stèles de «Cybèle» ennichée 48 s.
  Diane polymaste 49
  Statuette de Cybèle 50
  Cybèle au lionceau 50
  Relief en marbre (Cybèle entre deux lions) 55
  Attis en bronze 56
  Dendrophores 56
  Jupiter Héliopolitain 112 s.
  Jupiter Dolichénien 113 s.
  Dédicace à un prêtre de Leucothea 119 ss.
Mas-Desports, près de Beaucaire (Gard)
  Statuette de Jupiter Dolichénien 115
Milan 44
Modène
  Galleria Estense, *Aiôn* 23, 25 s.
Moûtiers (*Darantasia*, Savoie) 46, 101
Nîmes 41, 52 ss., 62 s., 88, 104 ss., 107, 114
  Chapiteau à figures 49
  Tête d'Attis 62
  Antéfixe (Attis ?) 62
  Tutela 62
  Amphithéâtre, protomés de taureaux 63
  Jupiter Héliopolitain 109 ss.
  Culte des Vents 122
Nyon (Suisse)
  Mithréum 10
  Autel mithriaque 10, 29
  Fragment de statue 28
  Attis 101
Orange 43 s., 64 s., 104, 106
  Vétéran de la IIe légion Auguste 20
  Serpent radié 20
  Cybèle assise 50
  Dédicace métroaque 64 s.
  Lampe 65
  Clochettes en bronze 134

Ostie 48, 56 s., 59, 98
  Attis (bas-relief) 59
  Scène cultuelle (bas-relief) 76 s., 130
  Sanctuaire de Cybèle 94
Ouchak
  Bas-relief métroaque 76
Paris, Louvre,
  Mithra tauroctone (de Velletri) 11
  Relief mithriaque (de Lyon, naguère à la Bibl. Nationale) 19 s.
  Bibl. Nationale, Cabinet des Médailles, clochettes en bronze 134
Petit-Saint-Bernard 46
Pouzzoles 57, 88, 106
Princeton, Art Museum, Mithra tauroctone 5, 12 s., 15, 18
Reignier (Hte-Savoie)
  Casserole d'argent (au Musée de Genève) 62, 100
    Rheinzabern 37 n.5
Riez (Alpes de Hte-Provence) 44, 56 s., 107
  Inscriptions tauroboliques 56, 93
  Dendrophores 56
Rome 98, 102, 127
  Phrygianum du Vatican 85 ss., 126
  Musée Capitolin,
    Mithra tauroctone 11
    Jupiter Dolichénien 114
  Pal. Colonna, *Aiôn* mithriaque 26
Cybèle Torlonia 49
  Musée du Vatican,
    autel mithriaque, 20
    Mithra tauroctone 11, 14
    Aiôn Albani 24
  Rufieu (Ain) 45 n.10
Saïda (Liban)
  Aiôn mithriaque 27
Saint-Auban (Drôme) 79 n.1
Saint-Gabriel (Bouches-du-Rhône)
  Statuette de Cybèle 61 s.
Saint-Gilles (Gard) 104
Saint-Rémy-de-Provence: voir *Glanum*
Saint-Romain-en-Gal 74
  Tête du Soleil 21 s.
Saint-Saturnin-d'Apt 60 n.3
Sainte-Colombe-lès-Vienne 104
  Statuette du Soleil (au Musée de Genève) 21 n.6
  Fragment de médaillon d'applique 73
  Mosaïque planétaire 133
Saintes-Maries-de-la-Mer (Bouches du Rhône)
  Temple d'Artémis éphésienne 49
Schwarzerden (Allemagne)
  Mithréum 10
Sion (Sitten, Suisse)
  Dédicace à la Grande Mère 101
Siszek (*Siscia*, Youglosavie)
  Inscription mithriaque 31
Stuttgart
  Bas-relief mithriaque 7
  Jupiter Dolichénien (provenant du Vieux Port de Marseille) 113 s.
Tain (Drôme)
  Autel taurobolique 67 s., 88, 91, 129 s.
Tarascon 62, 117
Tournon-sur-Isère (*Ad Publicanos*, Savoie)
  Epitaphe de Mithrès 42, 45
Turin 44
Tyr 106 n. 7
Vaison 107
  Inscription mithriaque 36, 38
  Inscription métroaque 64, 93
  Attis (plaquette en os) 64
  Autel dédié à Bêlos 115 ss.
  Autel dédié aux déesses Mères 129
Valence 44, 53, 65 ss., 75, 77, 93
  Mithréum 1, 46
  Dédicace à Cautès 33 s., 38
  Inscriptions tauroboliques 66 ss.
  Autel taurobolique 129 s.
  Médaillon trouvé près du confluent du Rhône et de l'Isère (Cybèle ?) 68
Venise
  Mithra tauroctone 11
Vienne (Isère) 44, 46, 52 s., 68 ss., 75, 77, 88 s., 95, 107, 135

  Mithréum 4, 33, 46
  Dédicace à Cautès 4, 33
  Idoles de Cautès et de Cautopatès 5, 18
  Aiôn mithriaque 5, 24 ss.
  Mithra pétrogène 17 s.
  Tête du Soleil 21 s.
  Hélios émergeant des flots (bas-relief) 22
  Dendrophores 68, 71
  Inscription taurobolique 69
  Fouilles de l'Ancien Hôpital 69 ss.
  Bas-reliefs relatifs au culte métroaque 70 s., 118 s., 130
  Tête voilée 72
  Femme assise (fragment de statue) 72
  Chapiteau à figures 72 s.
  Moule de médaillon 73
  Médaillons d'applique 73, 122
  «Attis» funéraires (monument triomphal) 73
  Attis en haut relief 73 s.
  Attis (terre cuite) 74
  Culte d'Adonis 121
Vieu-en-Val-Romey (*Venetonimagus*, Ain)
  Mithréum 5 ss., 22, 30, 45, 46 n.4, 100
  Piédestal de statue 6 s., 13
  Autels 6
  Tête d'Apollon 6
  Thermes 7
  Dédicace de C. Rufius Eutactus 7, 36
  Epitaphe de C. Rufius Eutactus 7, 39 s. 100
  Epitaphe de sa femme 39 s., 100
  Dédicace au Soleil 29 s., 37, 42, 46
  Dendrophore 100
Vif (Isère)
  Dédicace aux «feux éternels» 30
Villevieille (Gard)
  Tête d'Attis 63

TABLE DES PLANCHES

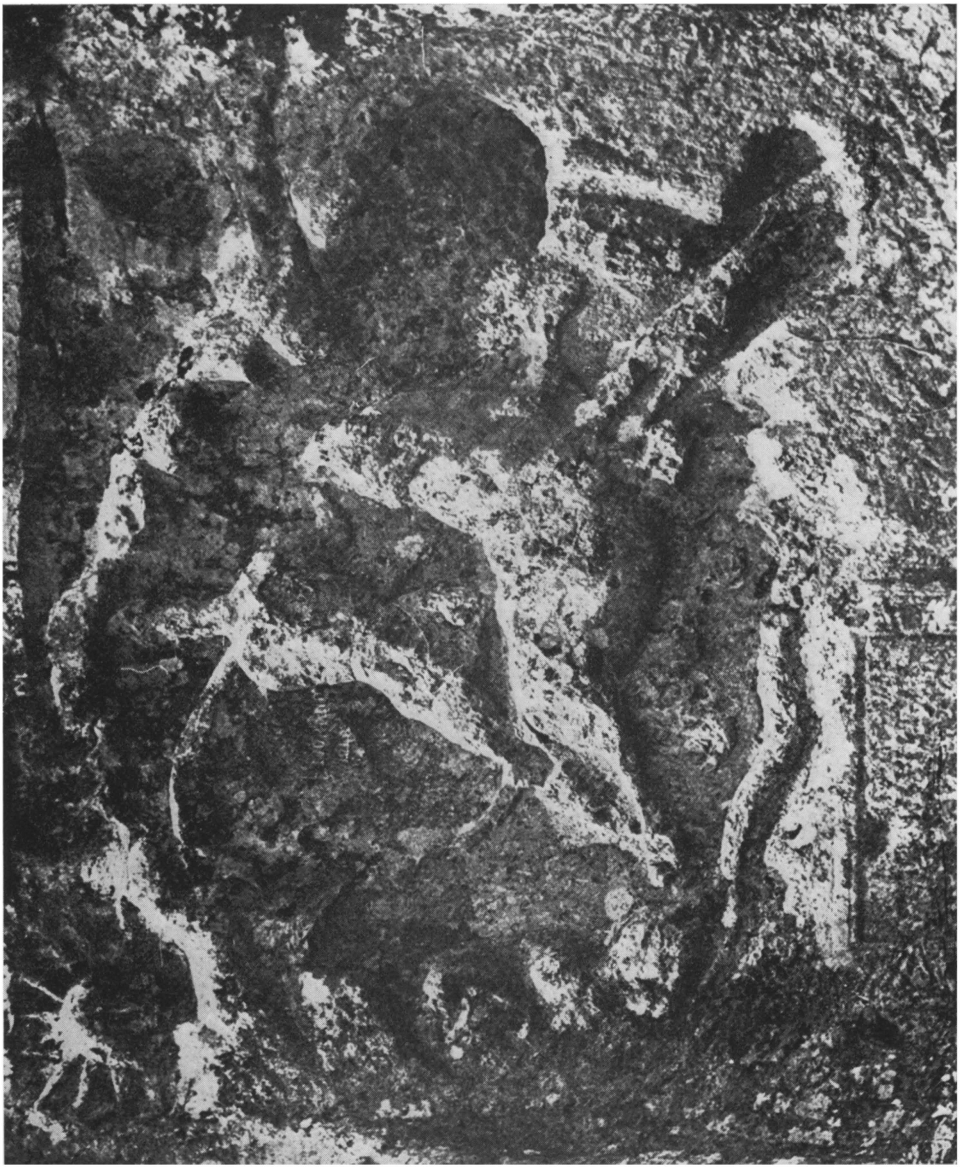
Frontispice. Bourg-St.-Andéol. Site du *mithraeum*.

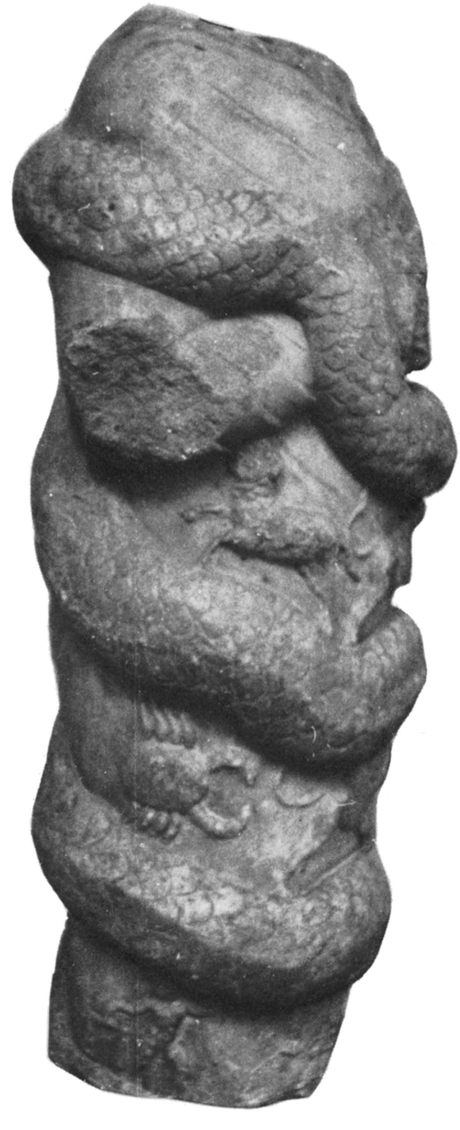
I. Bourg-St.-Andéol. Bas-relief rupestre du *mithraeum*.
II. Arles, Musée Lapidaire. Aiôn mithriaque (flanc droit).
III. Id. (flanc gauche).
IV. Grenoble, Musée Dauphinois. Autel trouvé à Valence (phot. du Musée).
V. Vienne, Musée Lapidaire. Aiôn mithriaque (phot. Hachette).
VI. Princeton, Art Museum. Mithra tauroctone (phot. du Musée).
VII. Paris, Louvre (autrefois à la Bibl. Nationale). Relief trouvé à Lyon (phot. M. Chuzeville).
VIII.
  1. Apt, autrefois à l'Hôtel de Ville. Dadophore (d'après E. Espérandieu).
  2. Lucey, Château. Autel mithriaque.
IX. Genève, Musée d'Art et d'Histoire. Autel mithriaque (phot. du Musée).
X. Arles, Musée Lapidaire. Sarcophage de Julia Tyrrania (moitié gauche).
XI. Glanum, enclos de la Bonne Déesse. Autel de Loreia Pia (phot. S.E.P.T.).
XII. St.-Rémy-de-Provence Musée. Médaillon d'applique (phot. de l'Institut d'Archéologie Méditerranéenne d'Aix-en-Provence, C.N.R.S.).
XIII.
  1. Lyon, Musée de la Civilisation Gallo-Romaine. Médaillon d'applique (phot. communiquée par M. A. Audin).
  2. Ibid. Médaillon d'applique (phot. communiquée par M. A. Audin).
XIV. Valence, Musée. Autel taurobolique: face antérieure (phot. communiquée par Melle M. Beau, conservatrice).
XV. Id.: face postérieure.

XVI. Id.: angle droit (face antérieure et flanc droit).
XVII. Die, Tribunal. Face antérieure d'un autel taurobolique.
XVIII. Die, Musée Municipal. Autel taurobolique (phot. R. Vigne).
XIX. Ibid. Autel taurobolique (phot. R. Vigne).
XX. Ibid. Autel taurobolique (phot. R. Vigne).
XXI. 1-2. Tain, Place du Taurobole. Autel taurobolique (état actuel).
XXII. Vienne, Musée Lapidaire. Bas-relief métroaque.
XXIII. 1. Vienne, Fouilles de l'ancien Hôpital. Grand mur et substructions d'un grand escalier (?)
  2. Ibid.: angle nord-est du grand mur.
XXIV. Vienne, Musée Lapidaire. Attis (phot. Hachette).
XXV. 1-2. Lyon, Musée St-Pierre. Autel taurobolique de 160 p.C.
XXVI. 1. Ibid. Inscription taurobolique de Billia Veneria.
  2. Ibid. Autel taurobolique de 160 p.C. (détail).
XXVII. 1. Ibid. Autel taurobolique de 194 p.C. (côté gauche).
  2. Id. (côté droit).
XXVIII. 1. Lyon, Théâtre romain (à l'arrière-plan, colonnes du temple présumé de Cybèle).
  2. Ibid. Temple «de Cybèle».
XXIX. Conjux, église. Autel métroaque.
XXX. 1. Id. (couronnement).
  2. Id. (côté gauche).
XXXI. Nîmes, Musée Archéologique. Monument dédié à Jupiter Héliopolitain: côté gauche (phot. du Musée).
XXXII. Id.: côté droit (phot. du Musée).
XXXIII. Avignon, Musée Calvet. Jupiter Héliopolitain trouvé (?) à Marseille (phot. du Musée).
XXXIV. Stuttgart, Würtembergisches Landesmuseum. Jupiter Dolichenus provenant de Marseille (phot. K. Natter).
XXXV. St-Rémy-de-Provence, Arc des Antiques. Frises intérieures de la baie (phot. de l'Institut d'Archéologie Méditerrannéene d'Aix-de-Provence, C.N.R.S.)
XXXVI. Ibid.: détails de la frise est (phot. de l'Institut d'Archéologie Méditerranéenne).
XXXVII. Lyon. Fragment de bas-relief funéraire.

PLANCHES I-XXXVII

Planche I





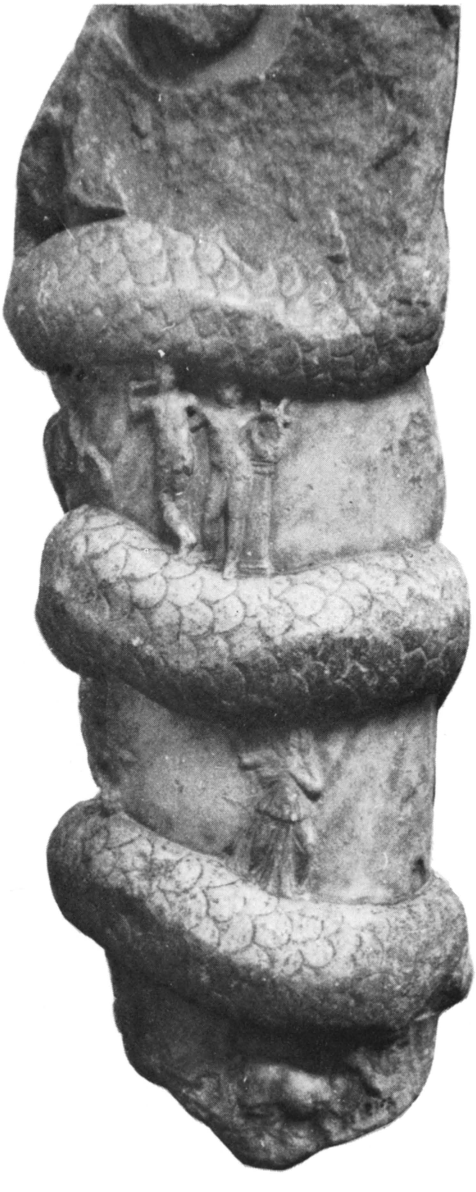


PLANCHE IV

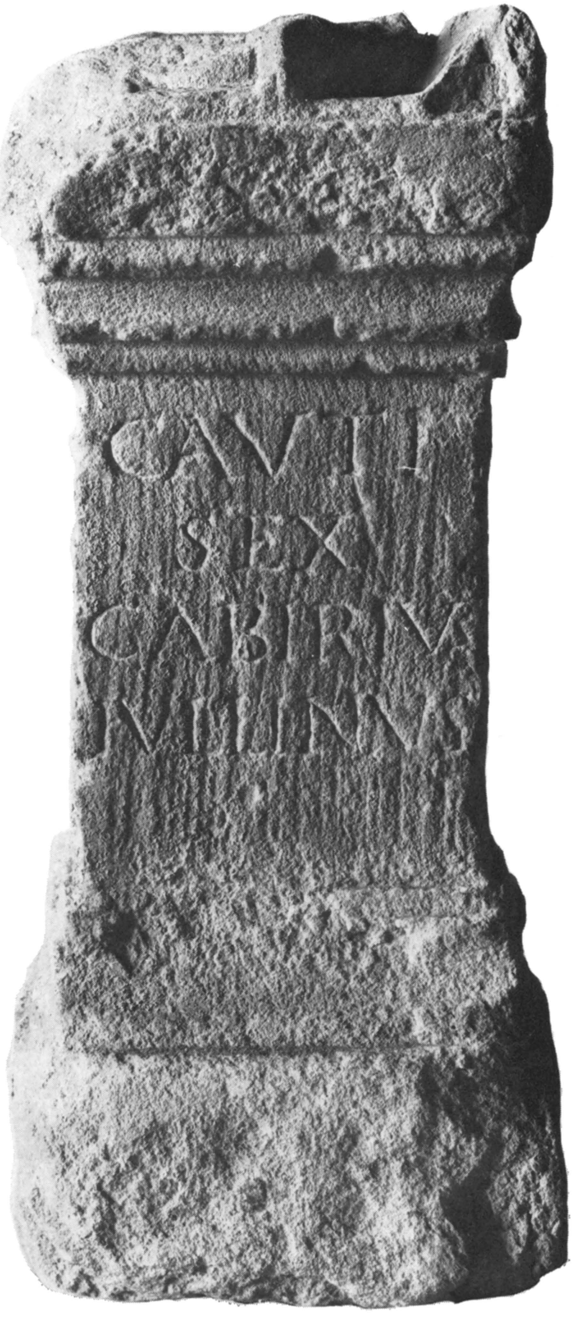

CAVTI
SEX
CABIRIV

PLANCHE V

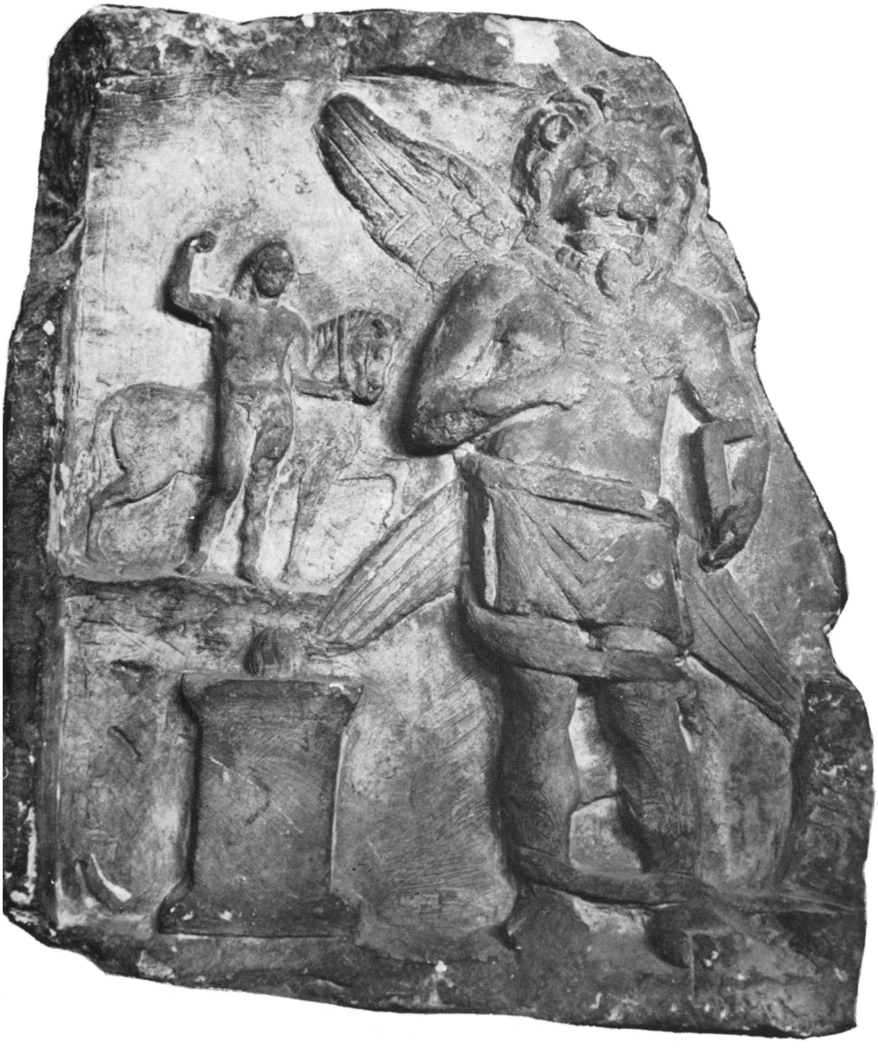


PLANCHE VI

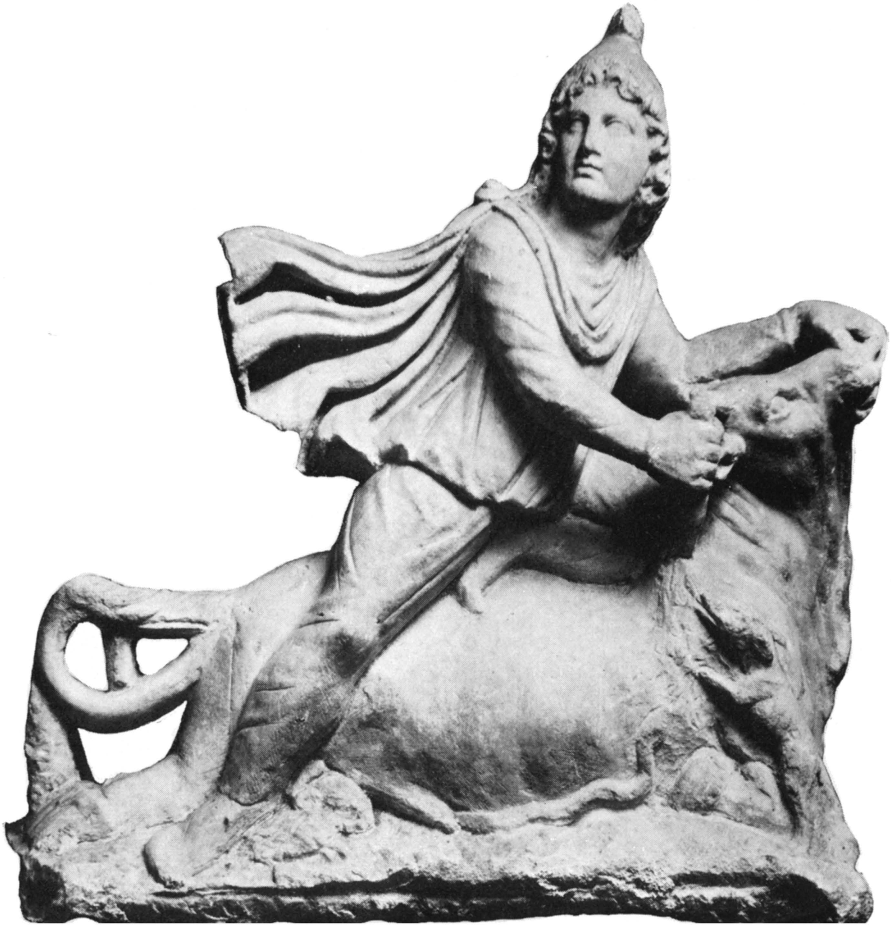


Planche VII

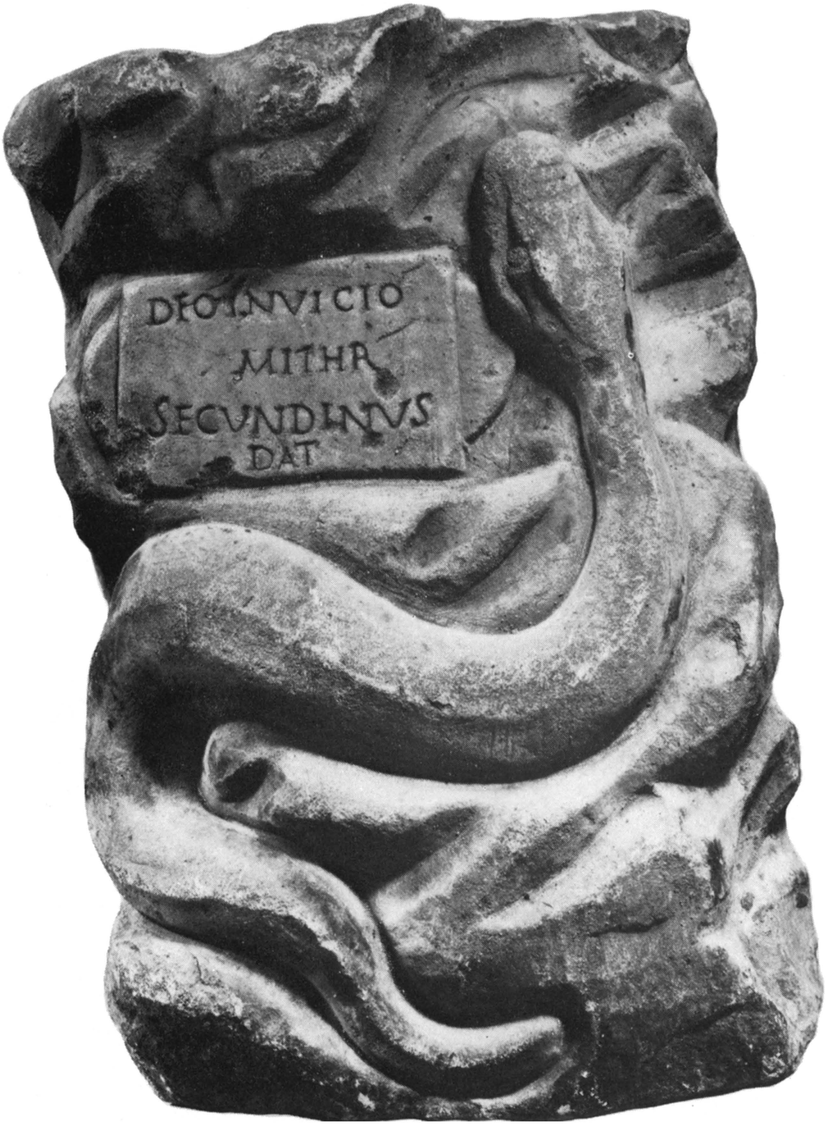
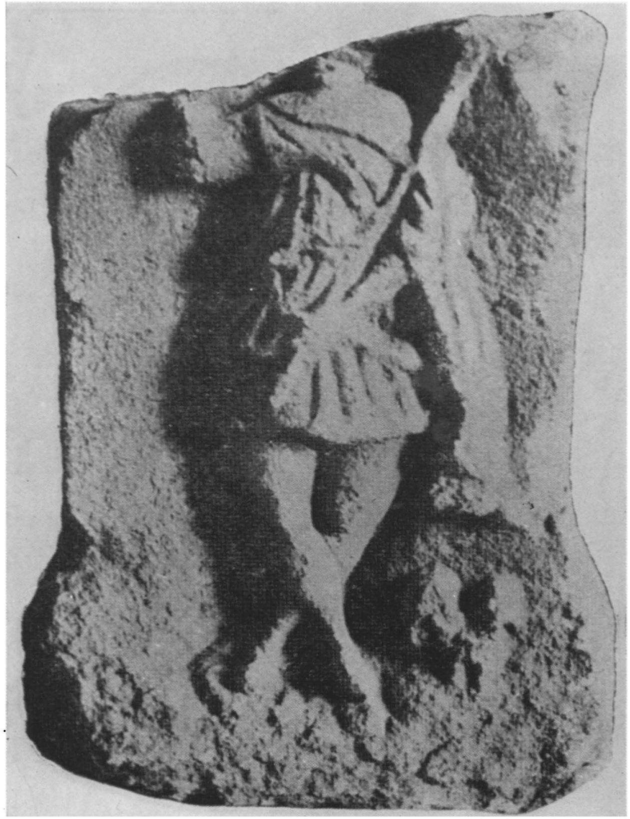
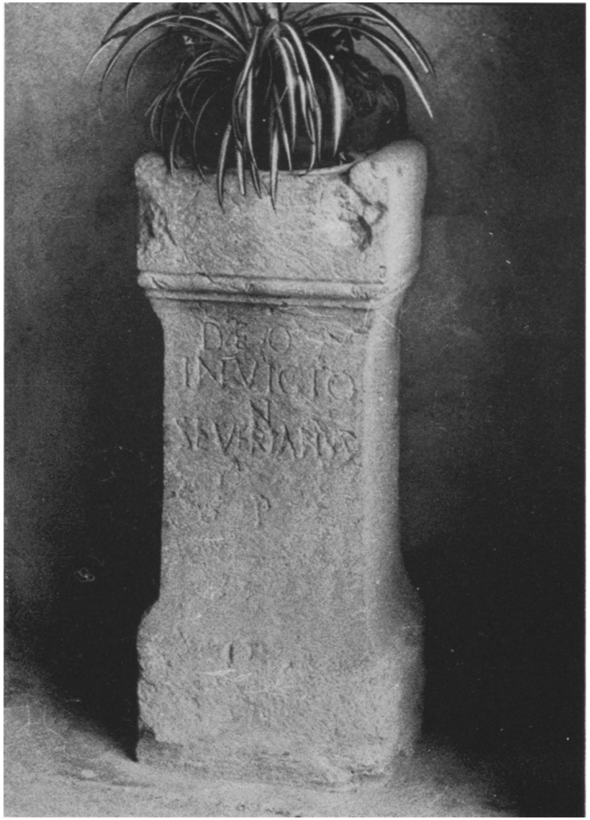

DEO INVICTO
MITHR
SECVNDINVS
DAT

PLANCHE VIII



1



2

PLANCHE IX

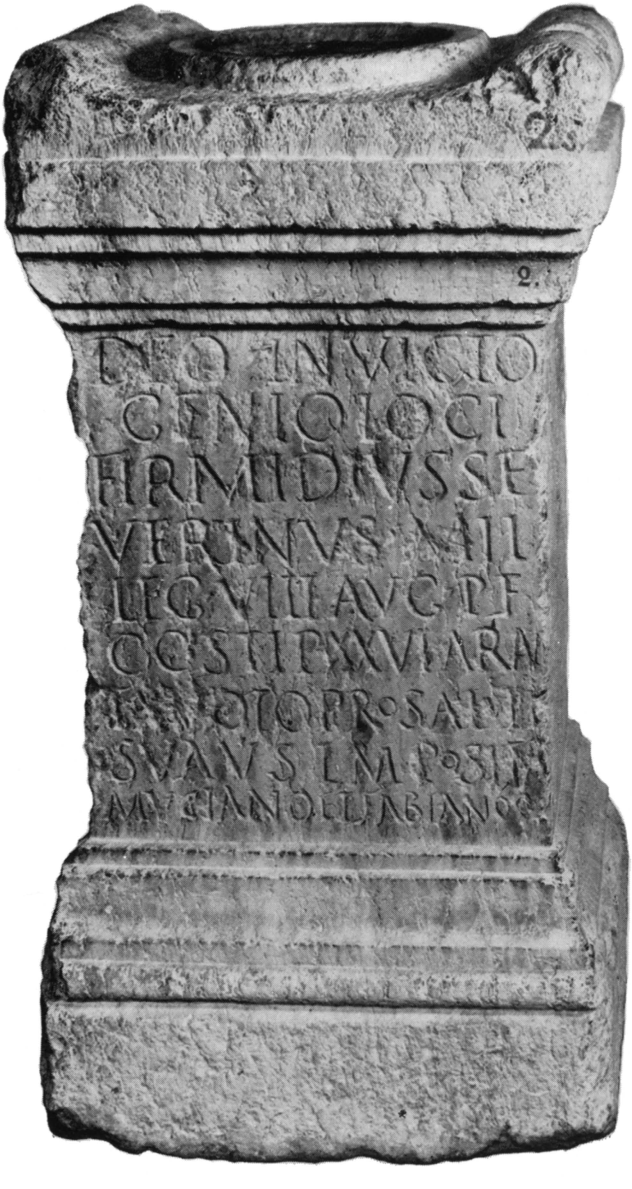
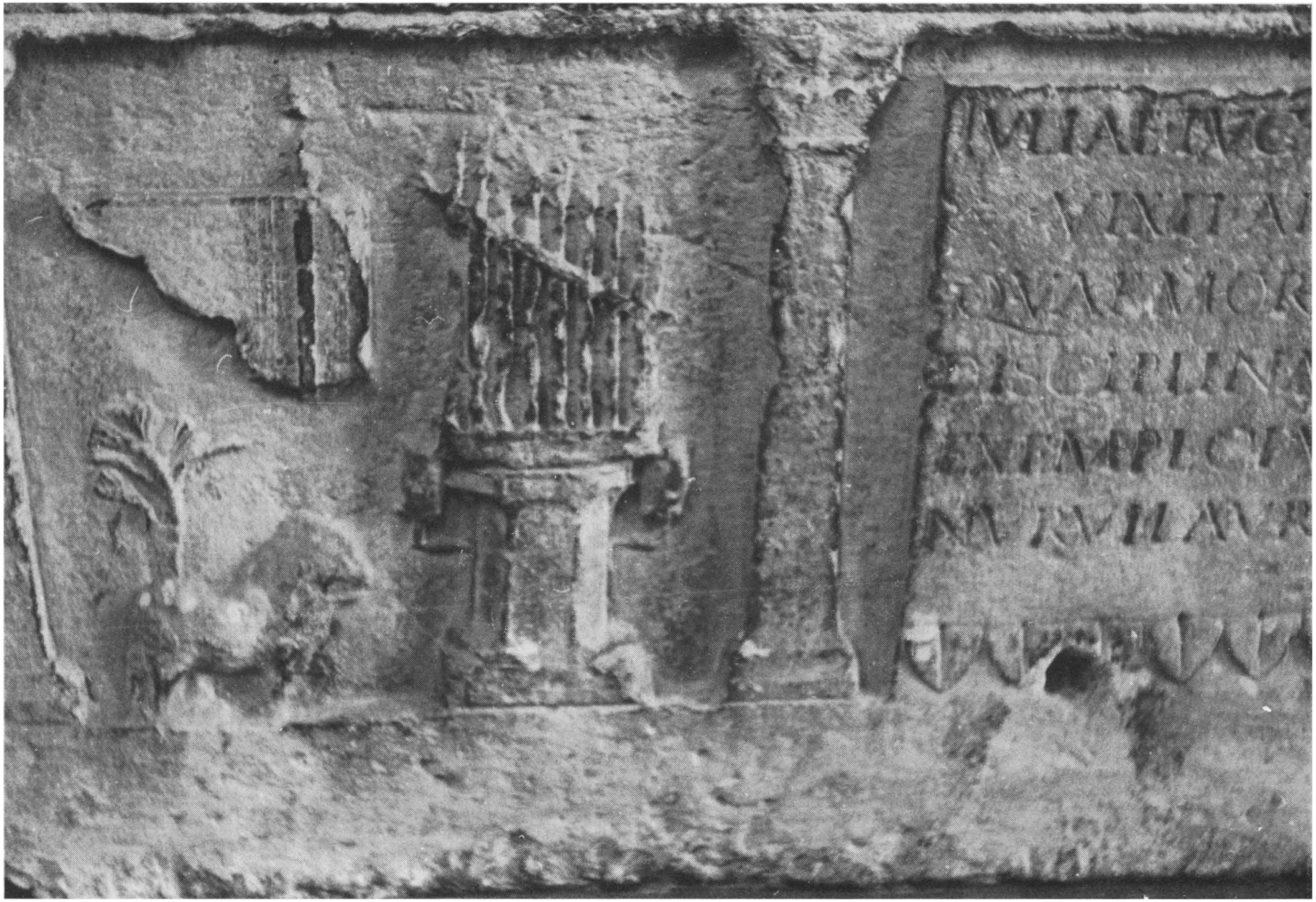
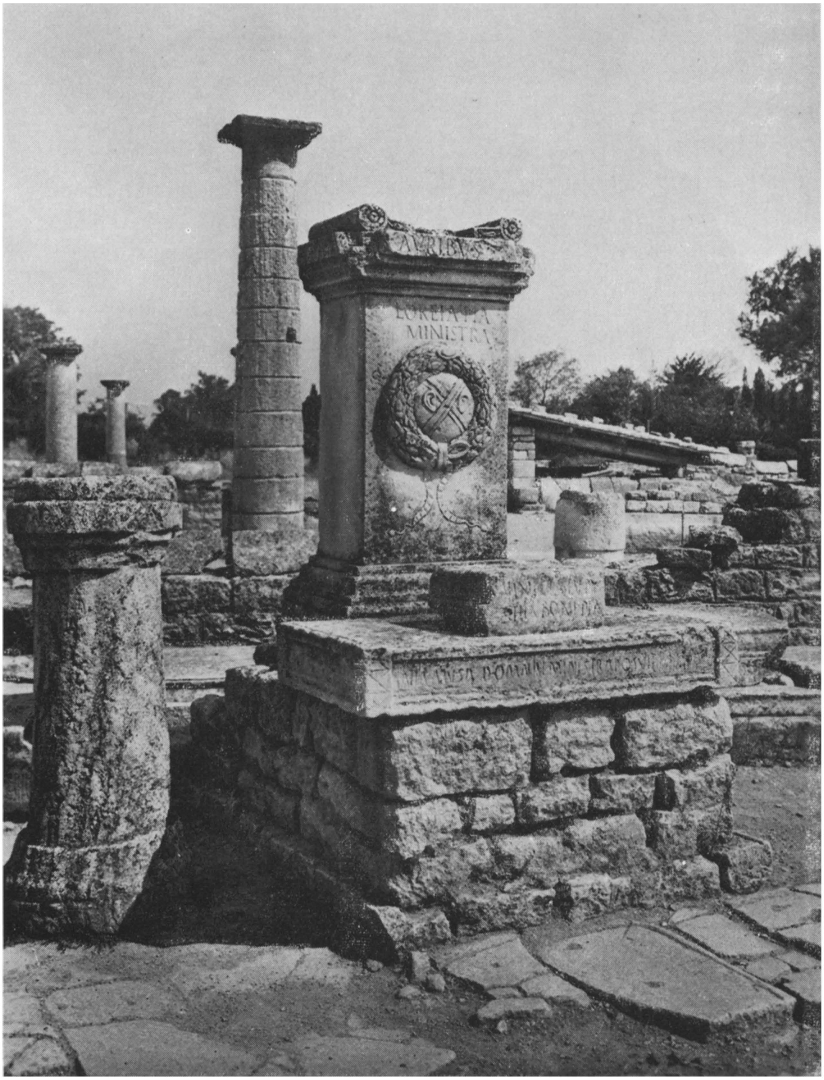
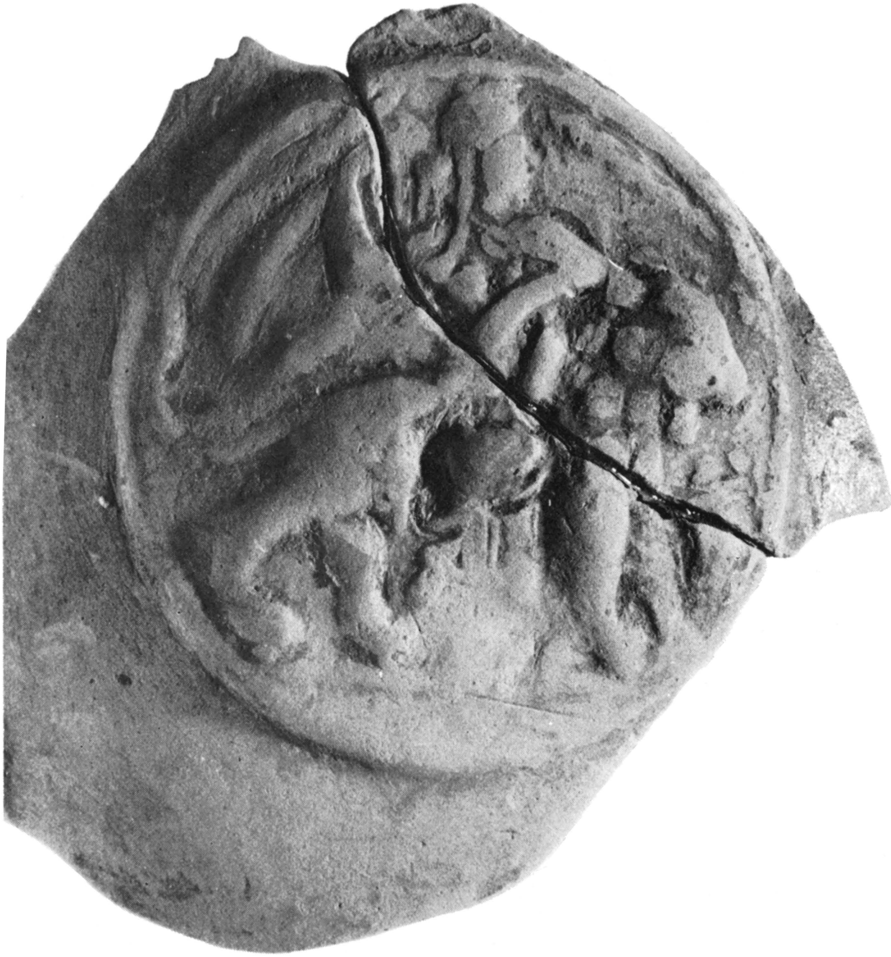
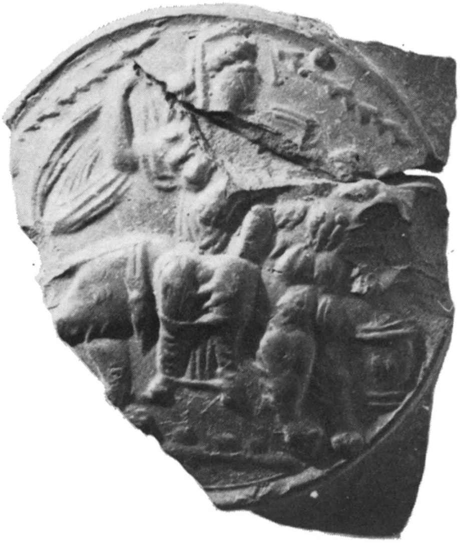

2.
DEO INVICTO
GENIO LOCI
FIRMIDIVS SE
VERINVS MIL
LEG VIII AVG P F
COS STIP XXVI ARAM
VOTO PRO SALVTE
SVA V S L M POSIT
MVCIANO ET FABIANO COS

Planche X

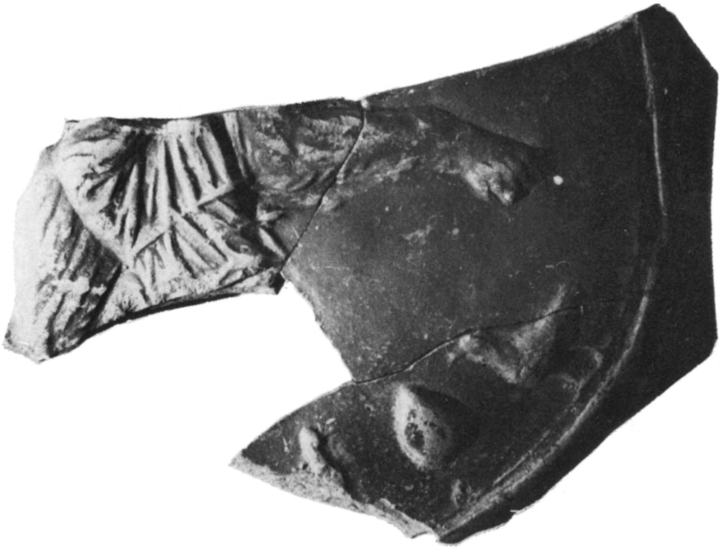

IVLIAE LVC
VIXIT A
QVAE MOR
EXEMPLO


AVRIBVS
LOREIA PIA
MINISTRA



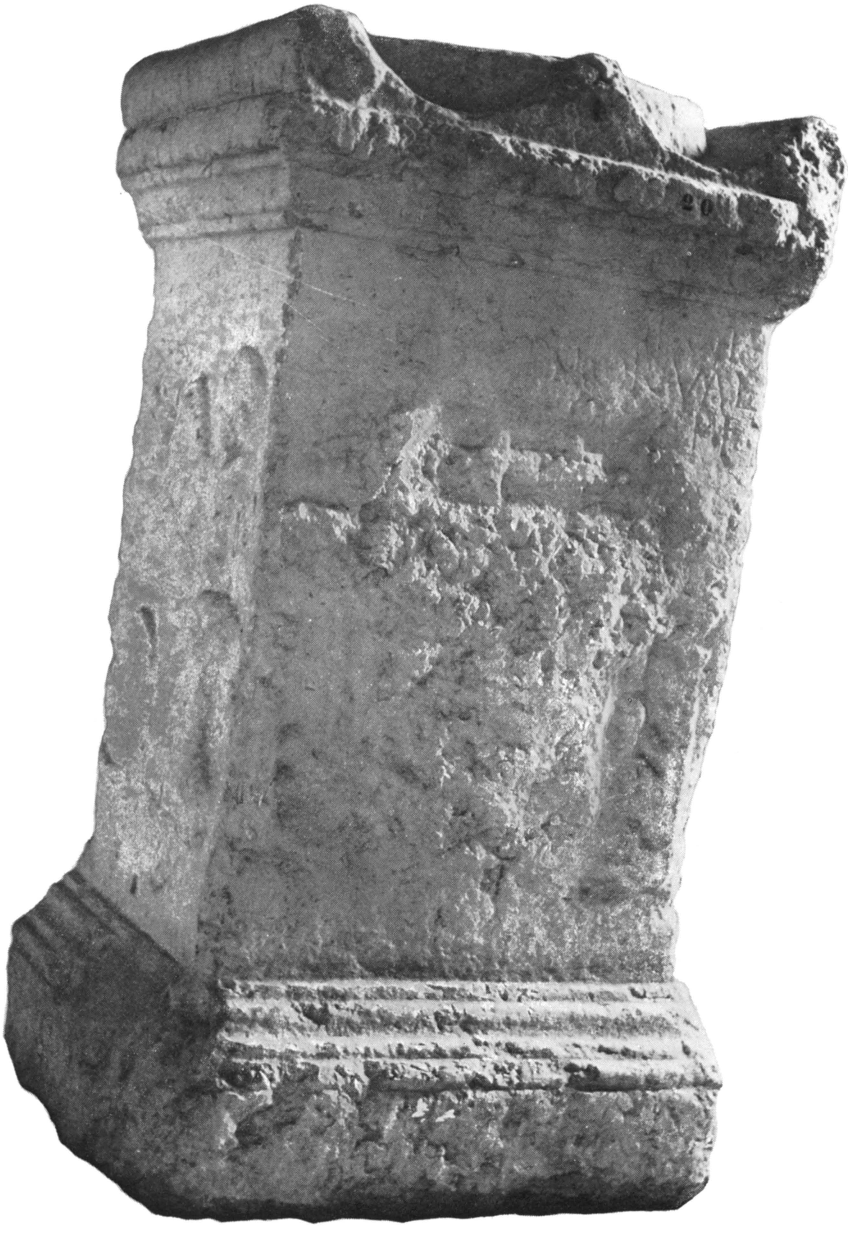


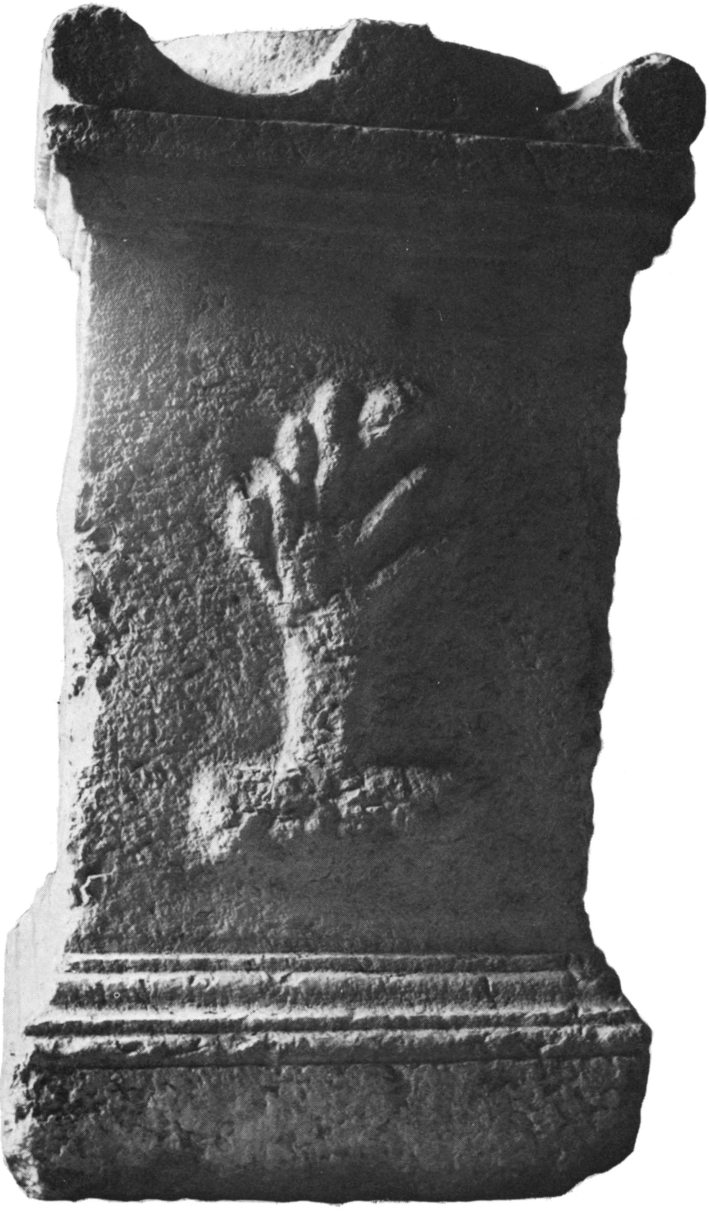
I

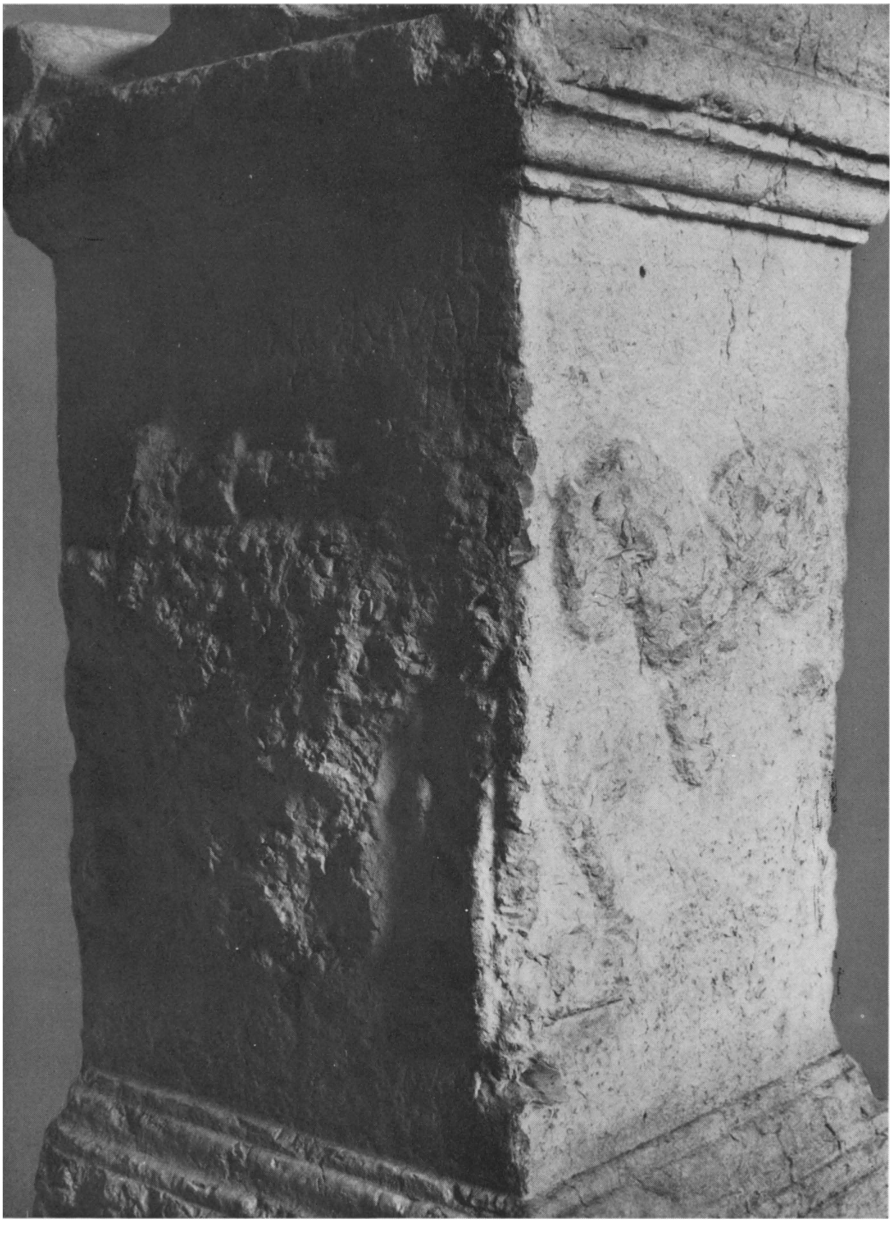


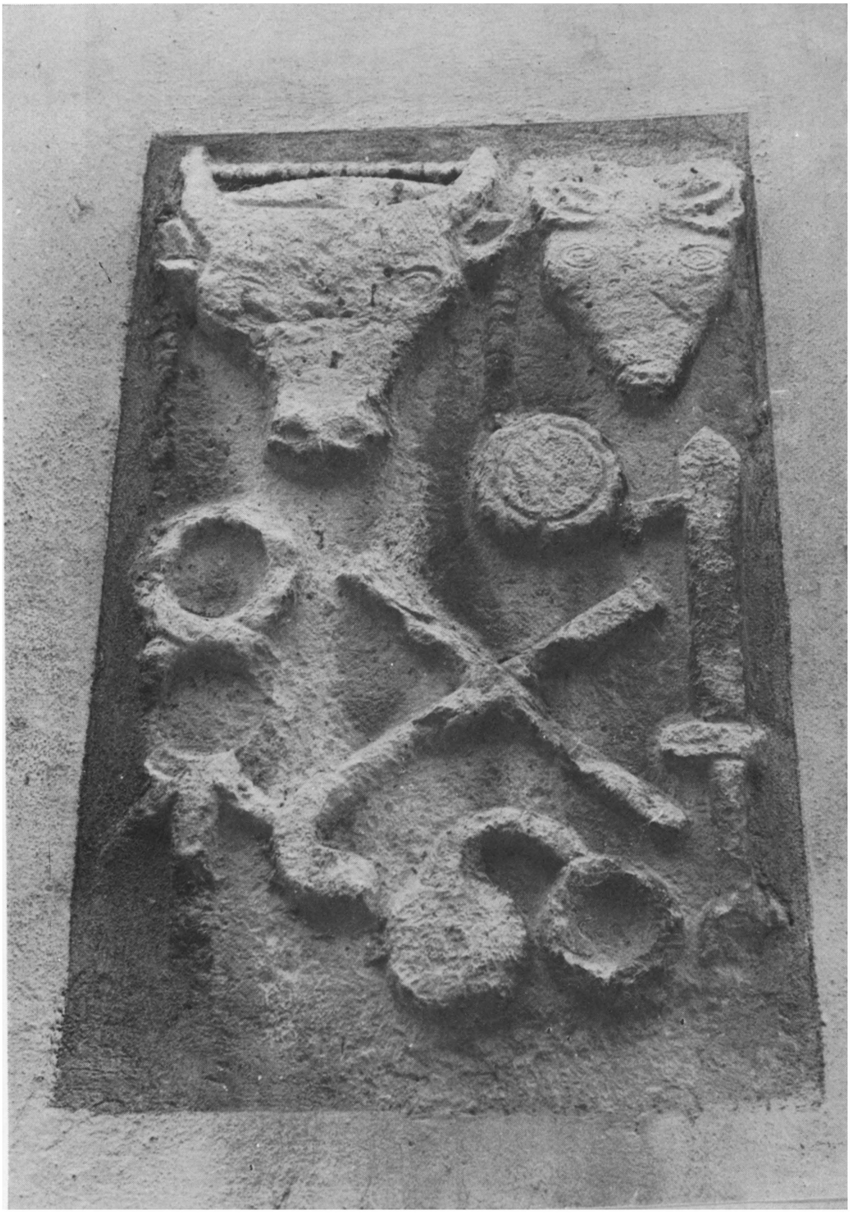
2

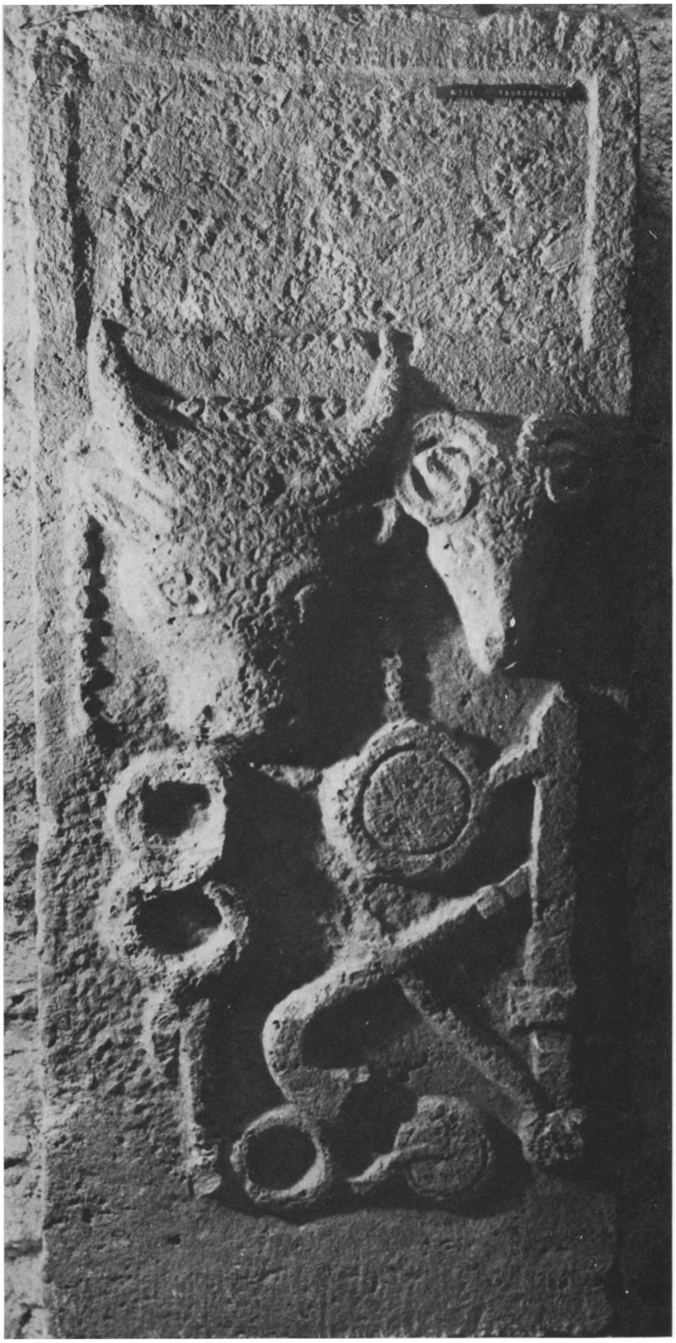
Planche XIV










AUTEL TAUROBOLIQUE

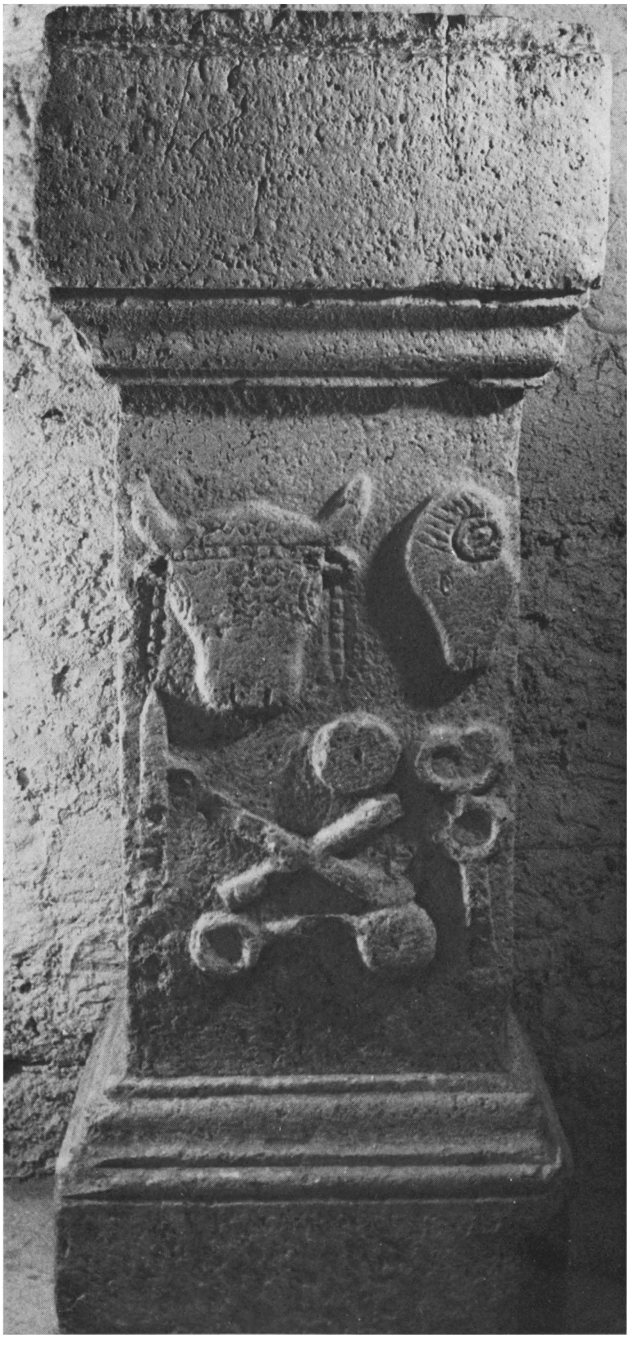
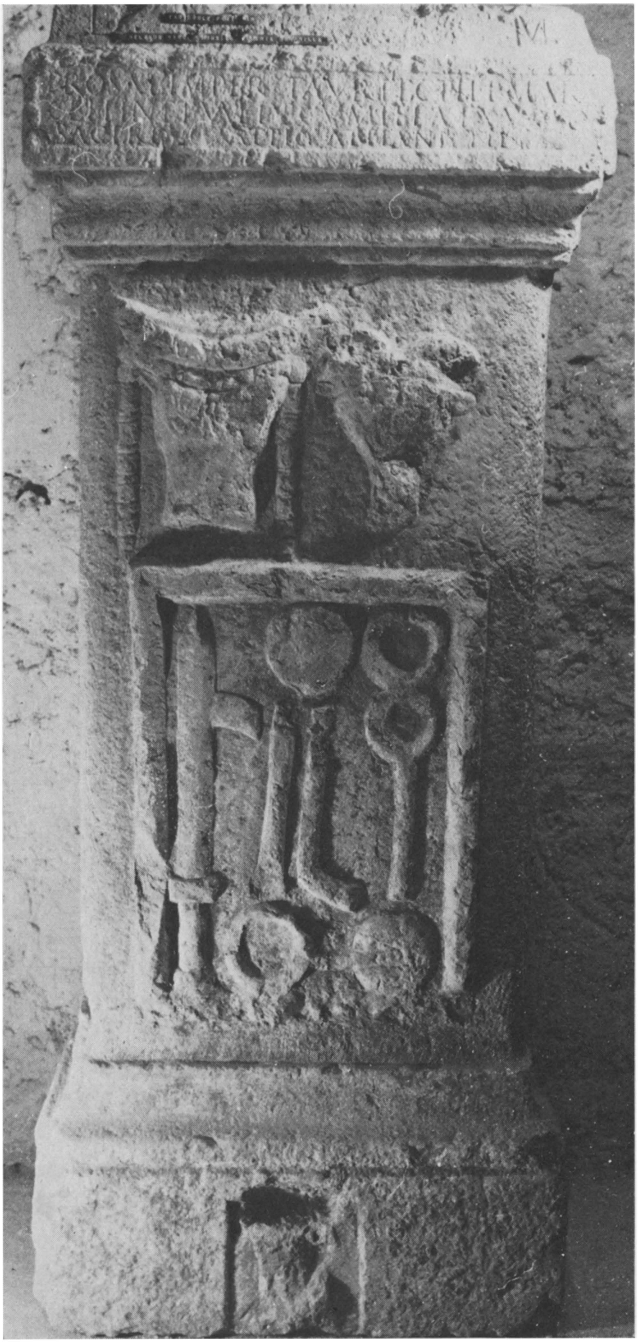
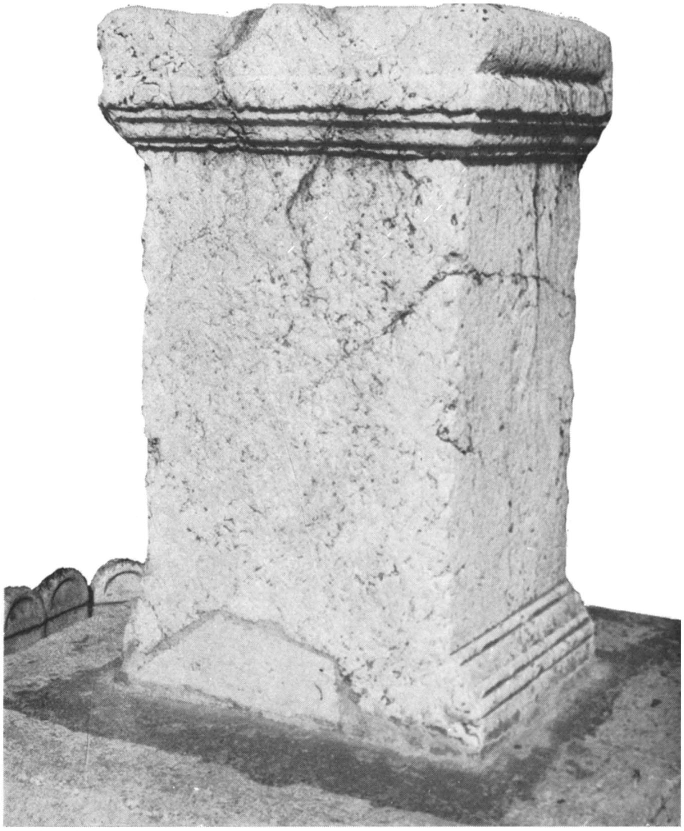
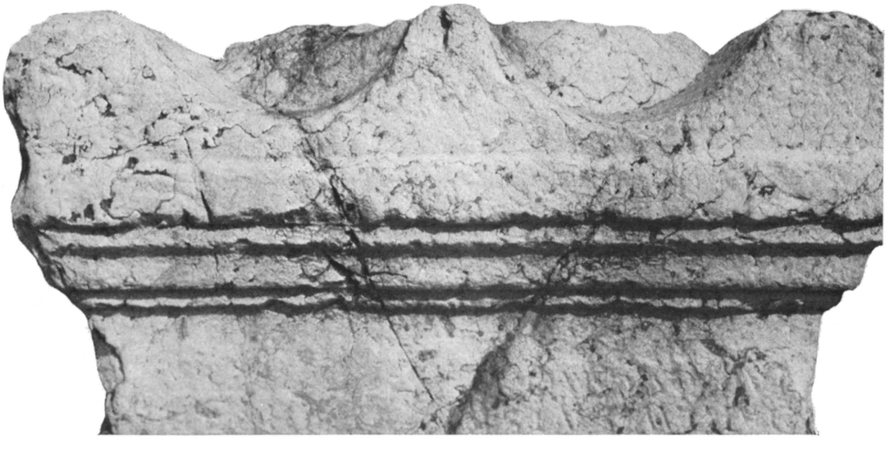


PLANCHE XX



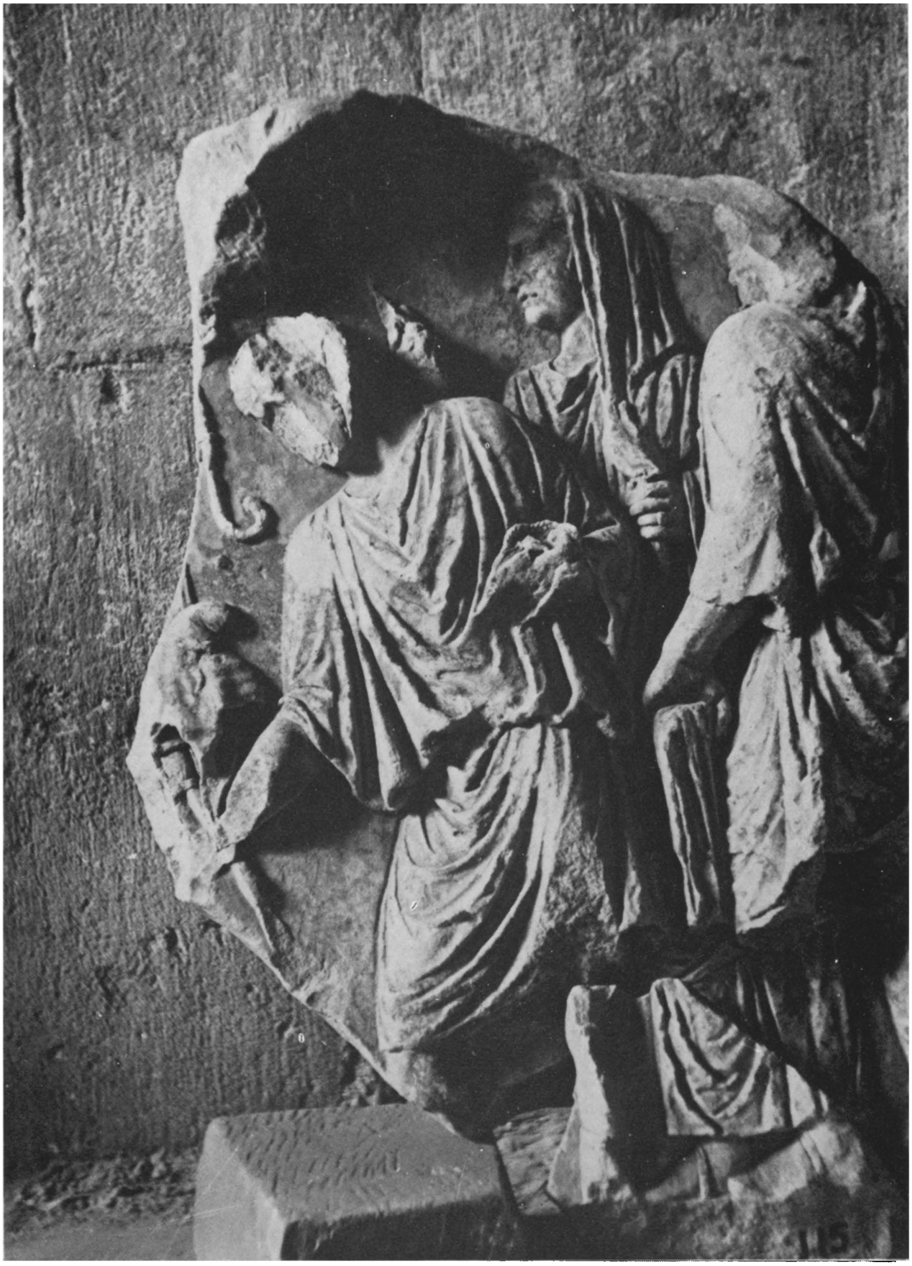


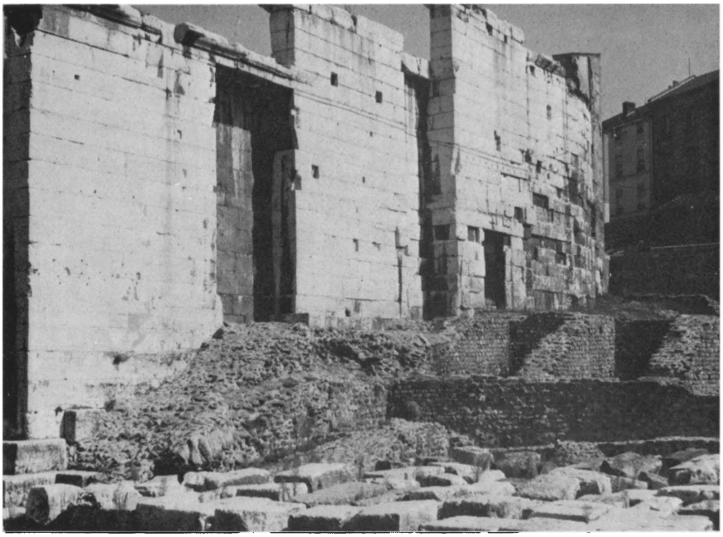
I



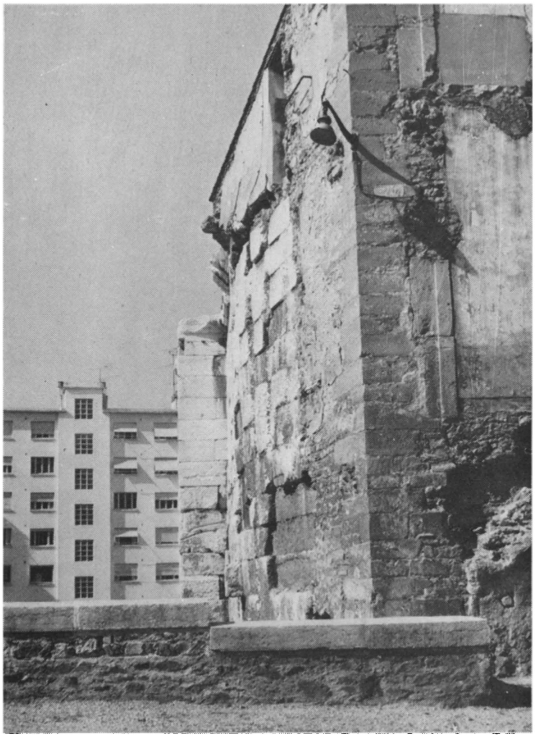
2

PLANCHE XXII





1



2

Planche XXIV

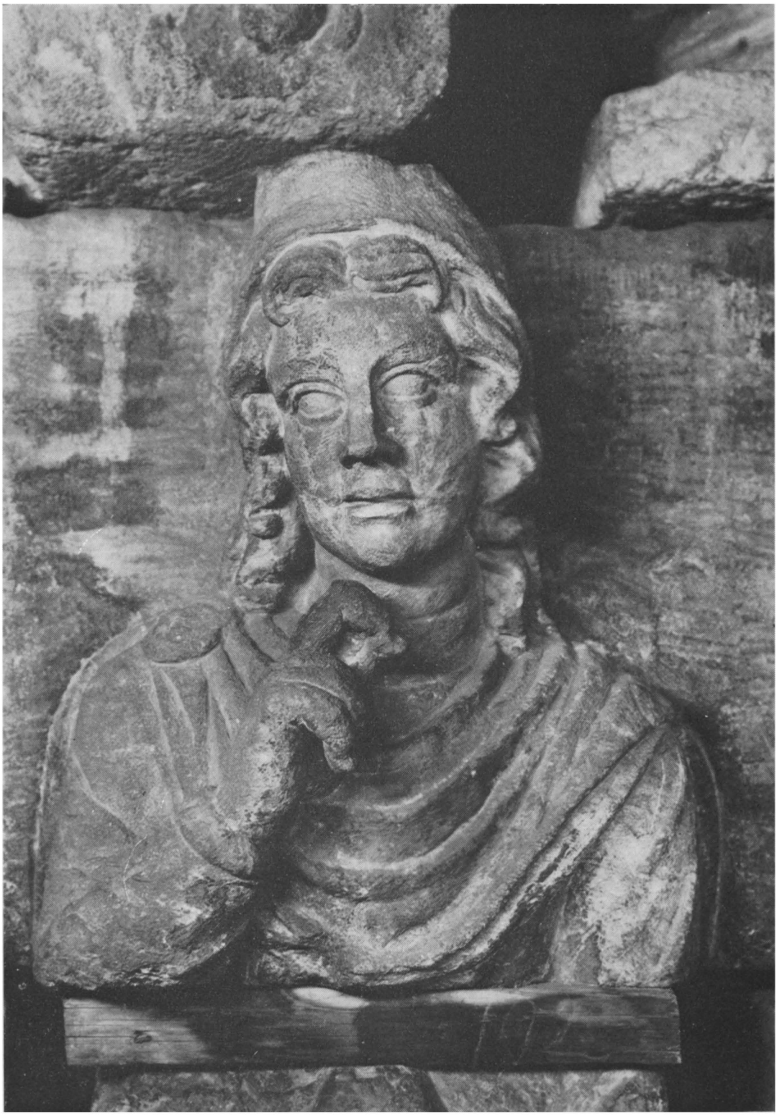
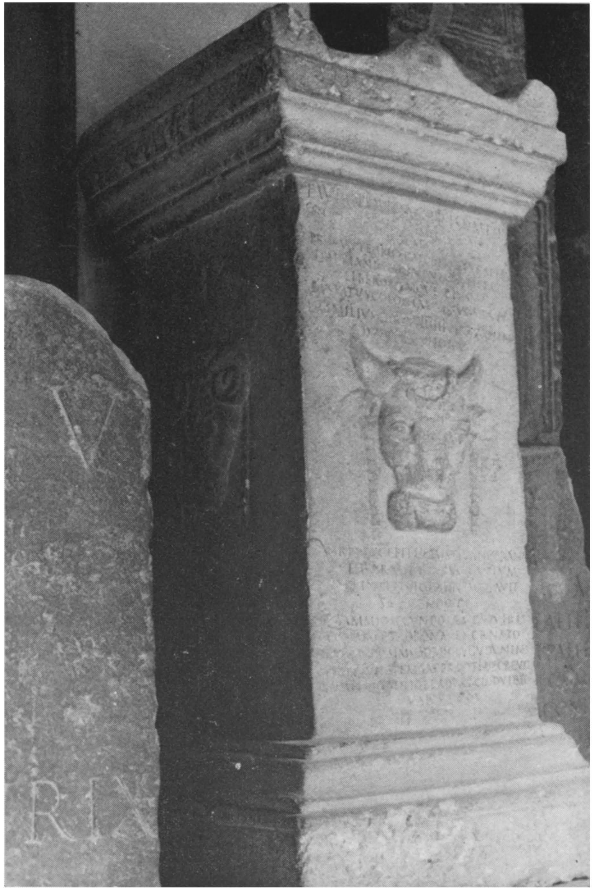
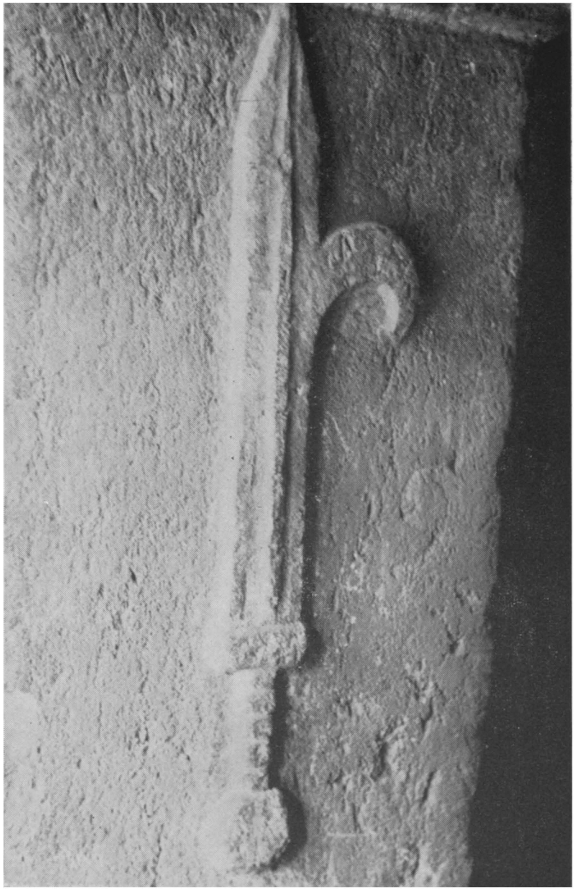


PLANCHE XXV

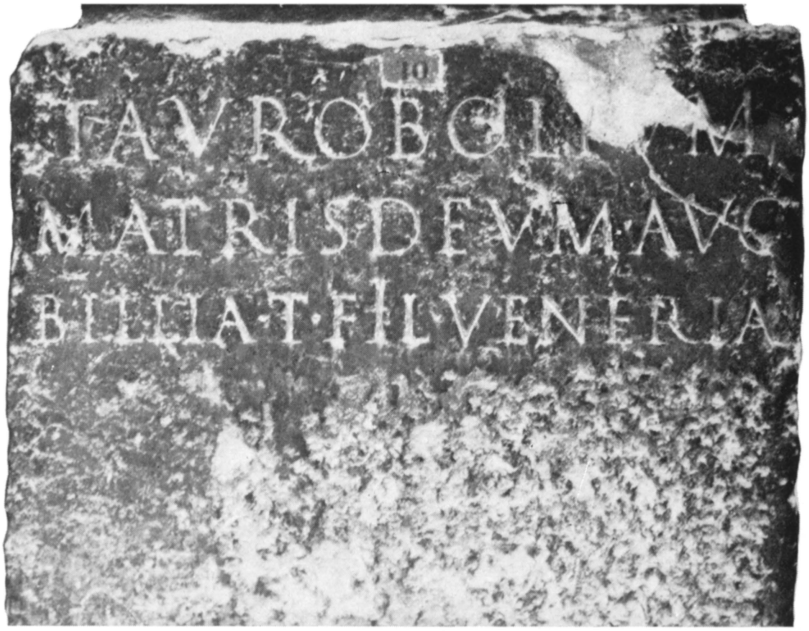


1

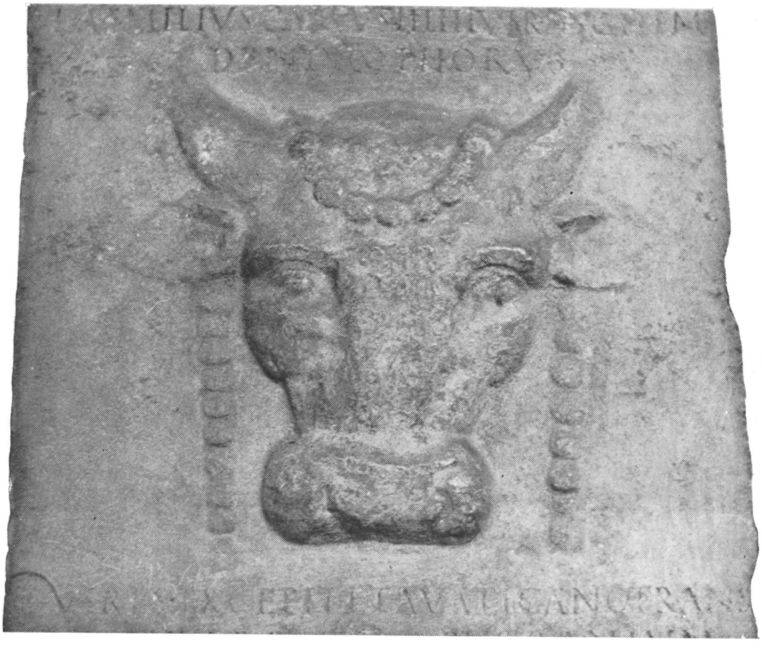


2

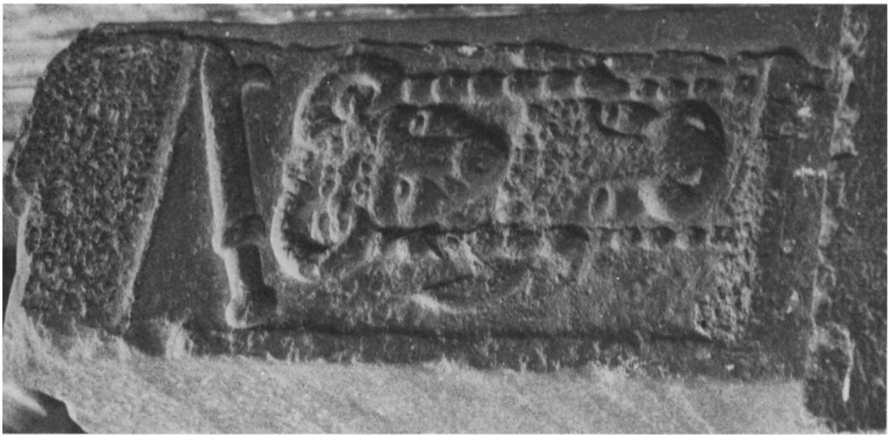
PLANCHE XXVI


10
TAVROBOLI M
MATRIS DEVM AVG
BILLIA T·FIL VENERIA

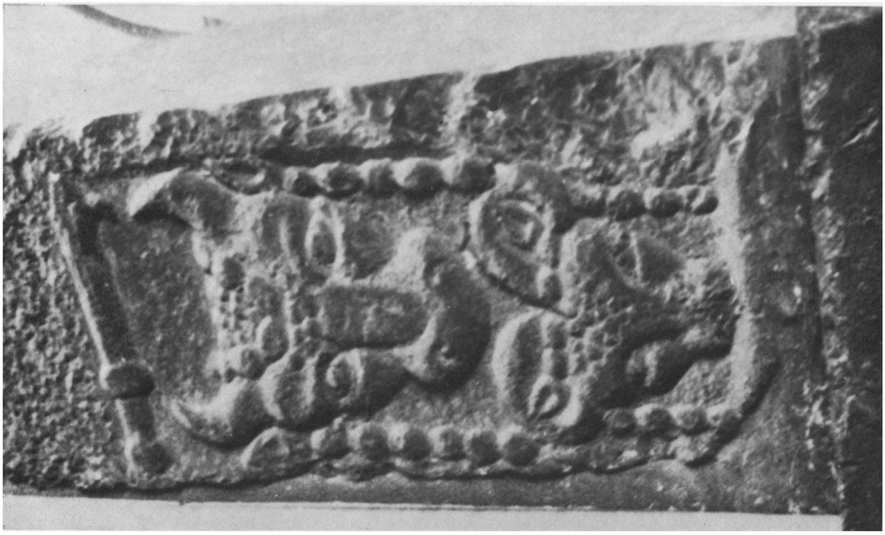
1



2

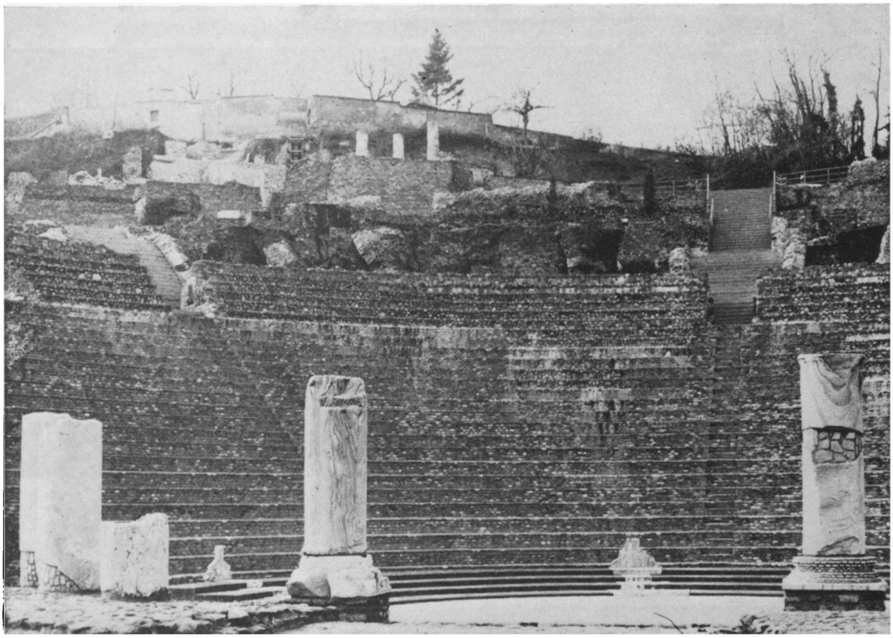


2

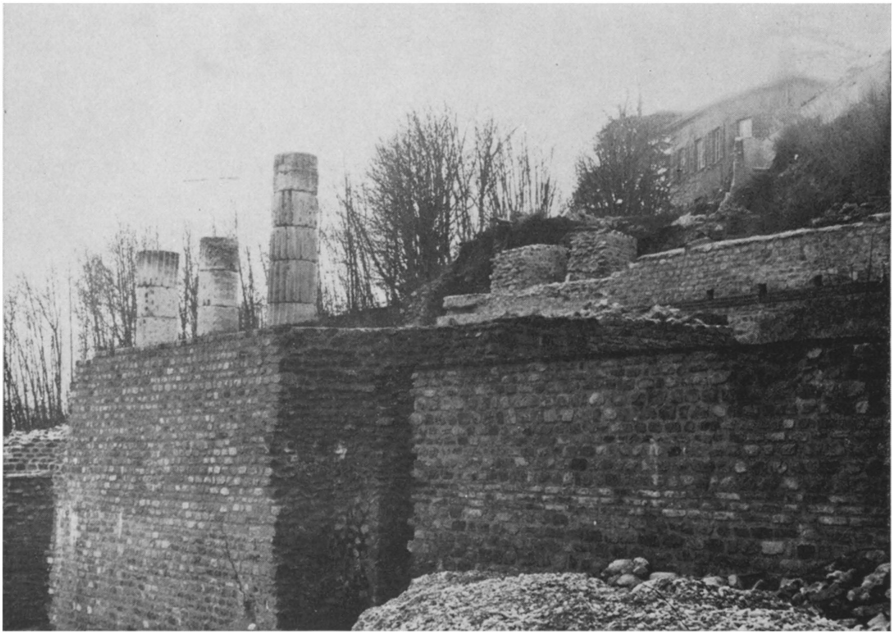


1

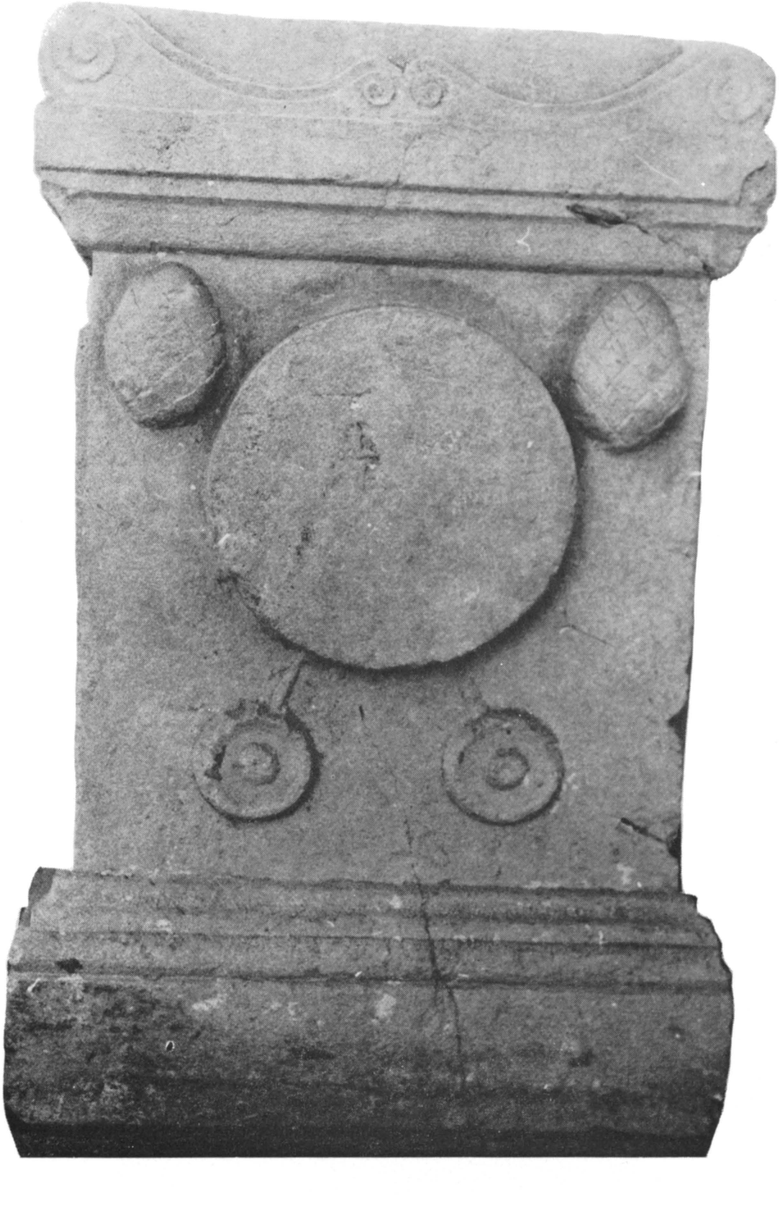
PLANCHE XXVIII

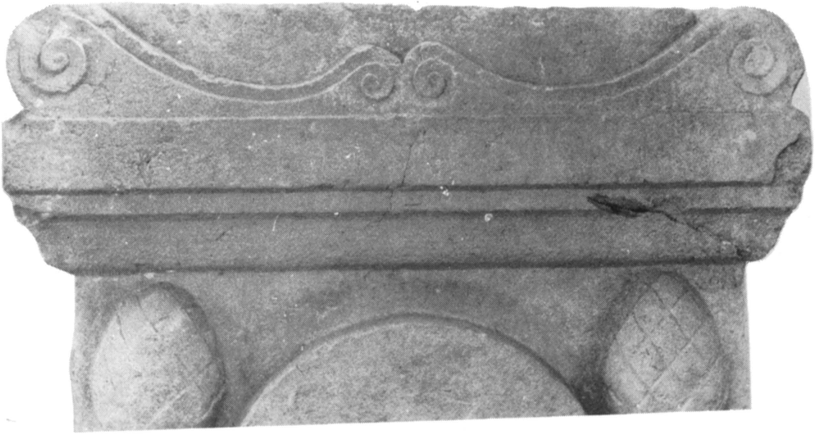


1

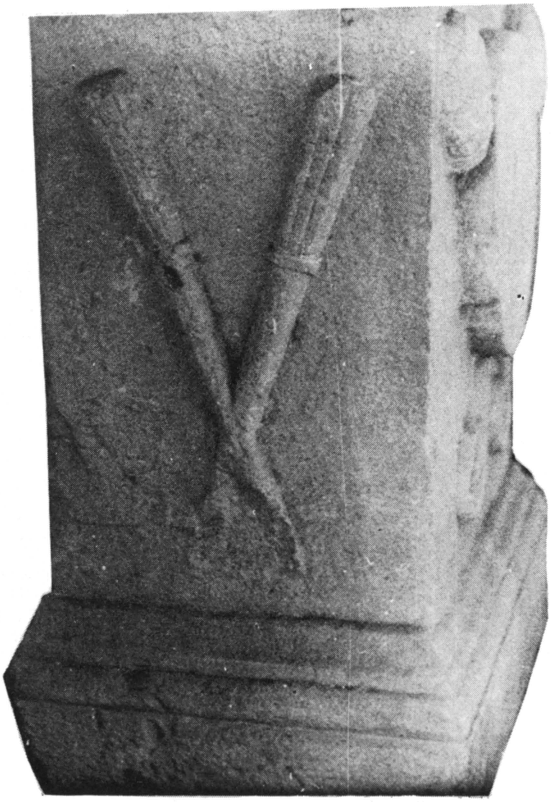


2

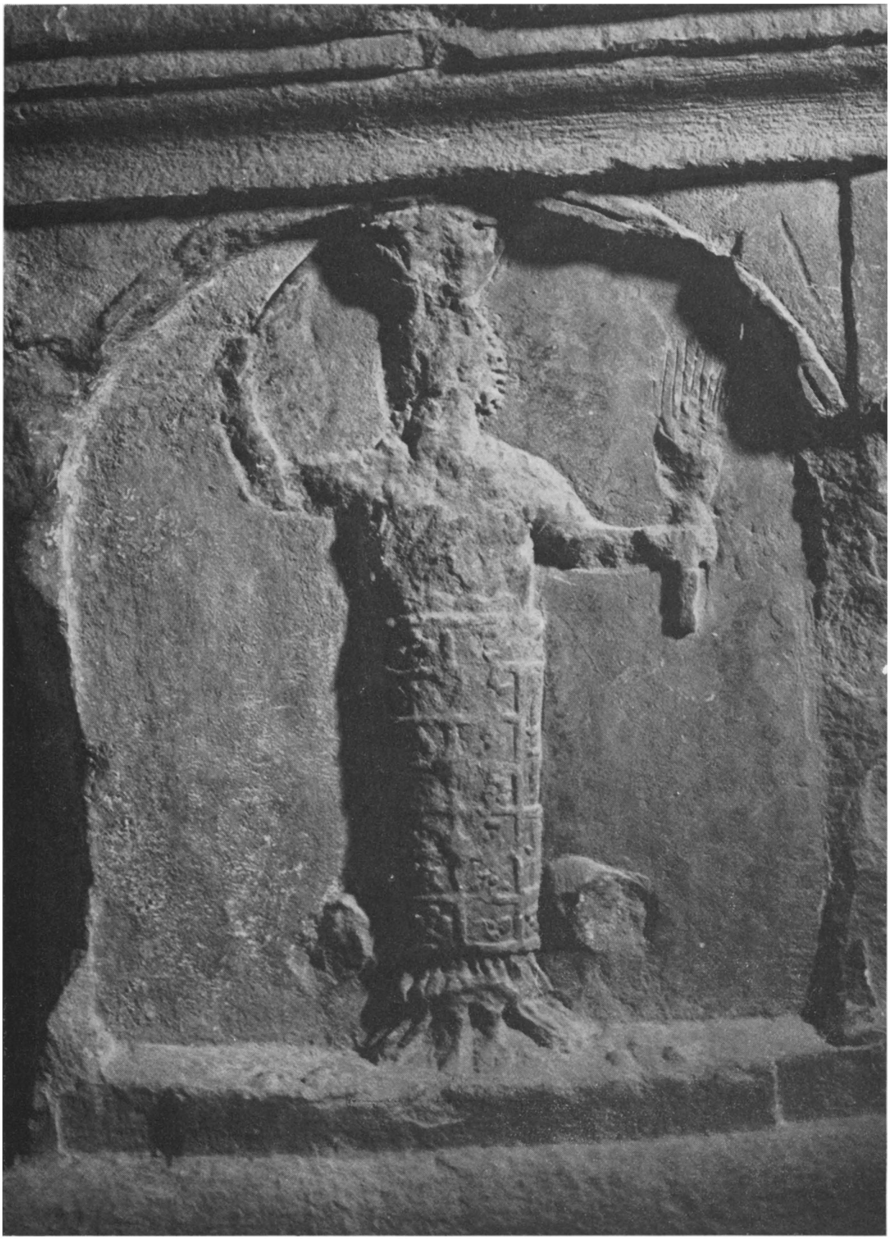


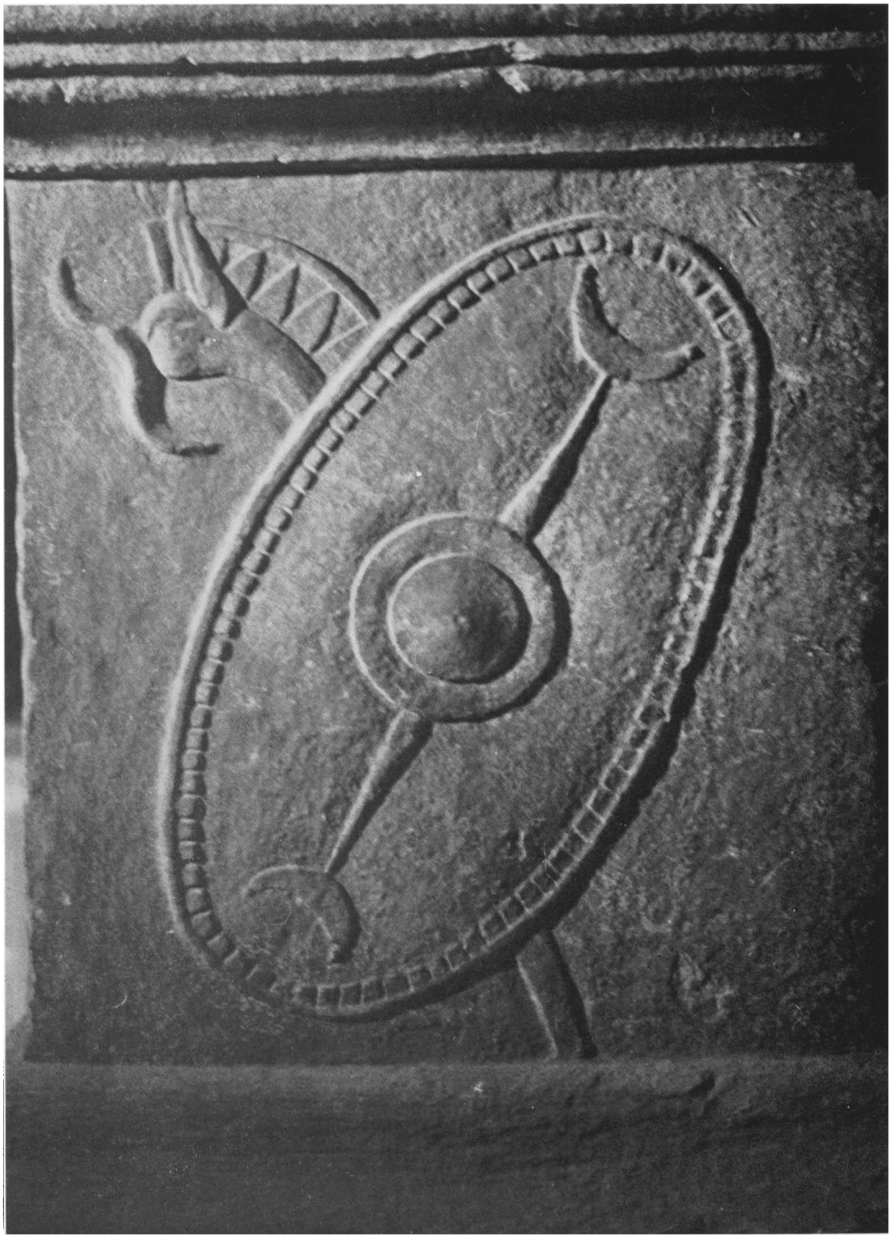


1



2





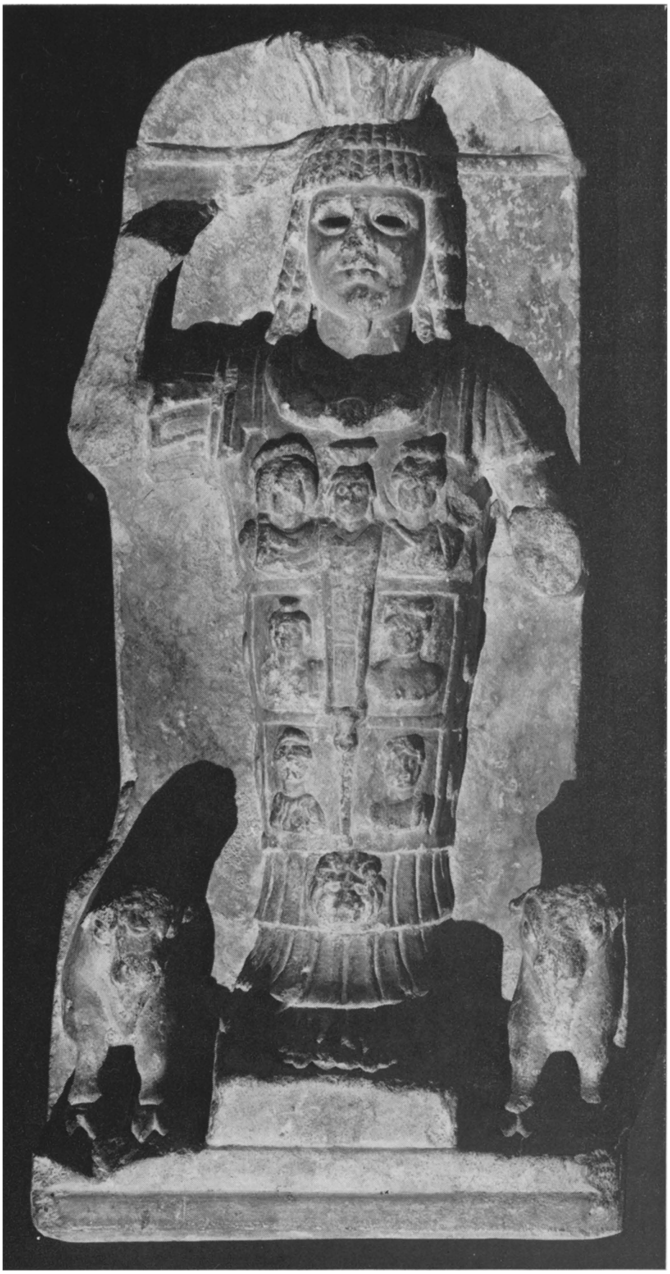
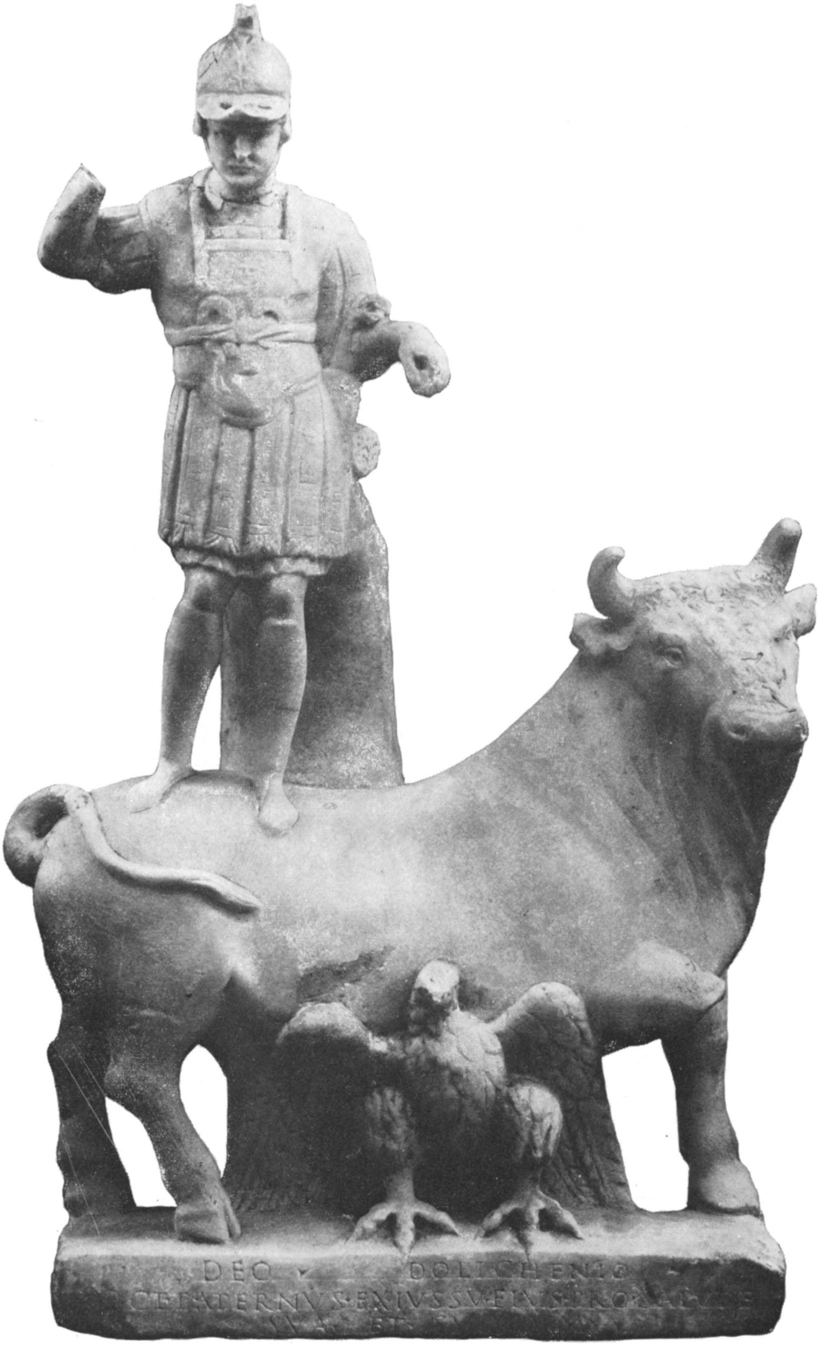
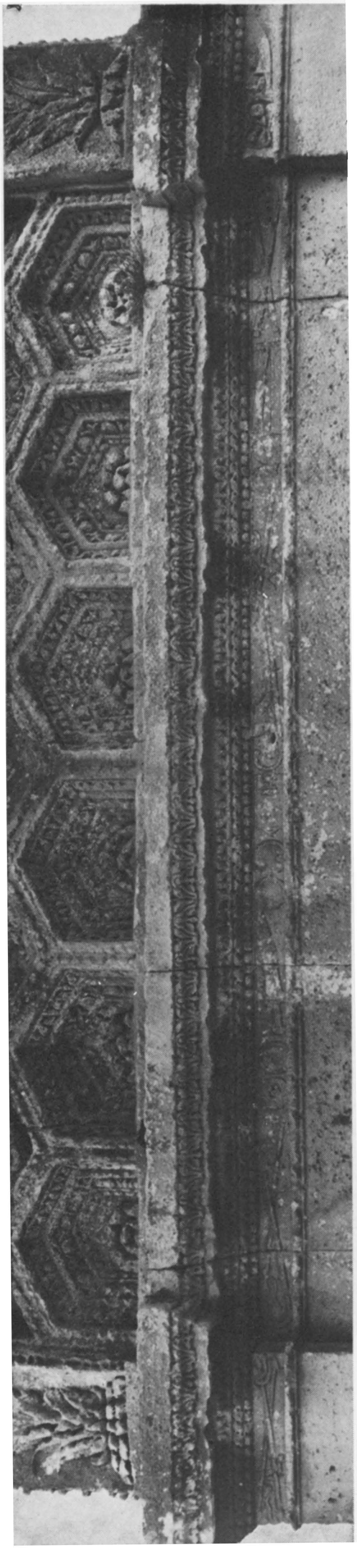


PLANCHE XXXIV


DEO DOLICHENIO
PATERNVS·EXIVSSV·EIVS

Pl. XXXV


1

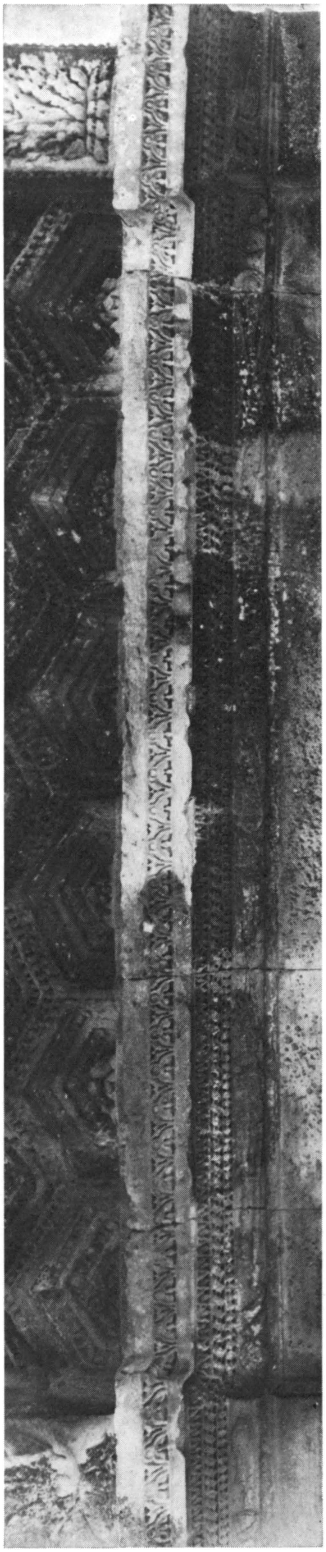
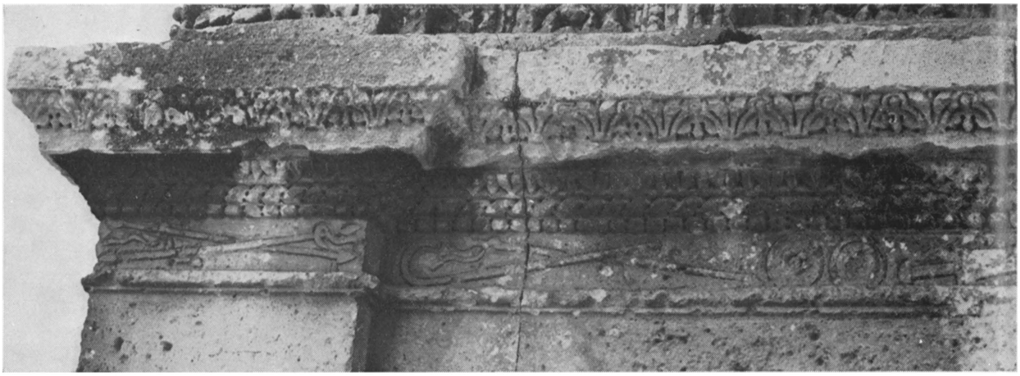
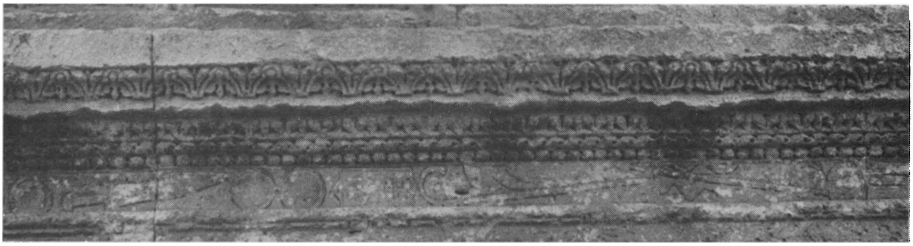

2

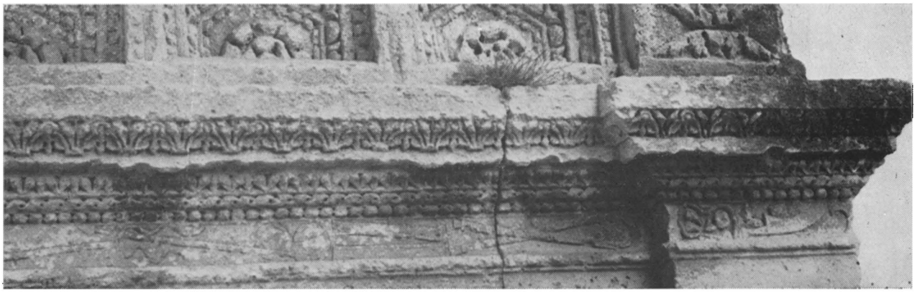
PLANCHE XXXVI



1

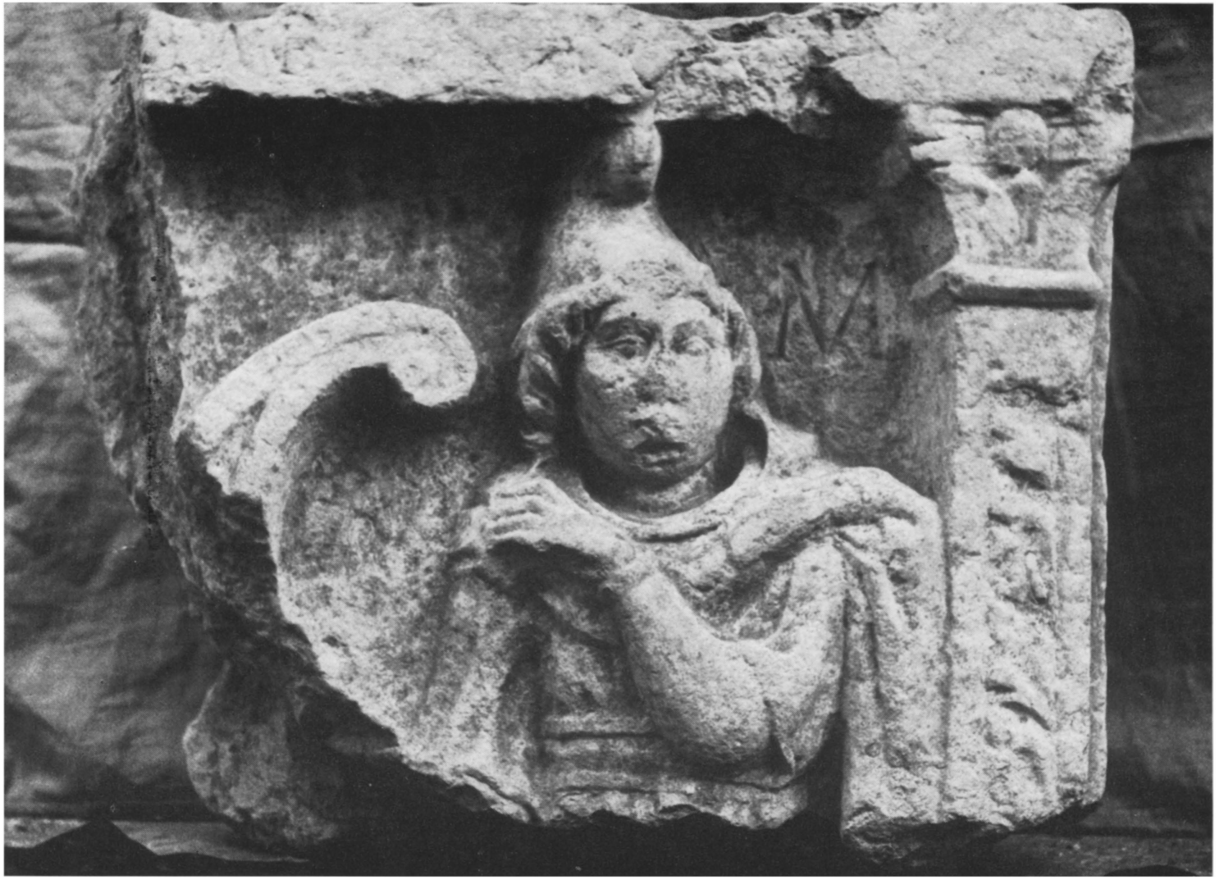


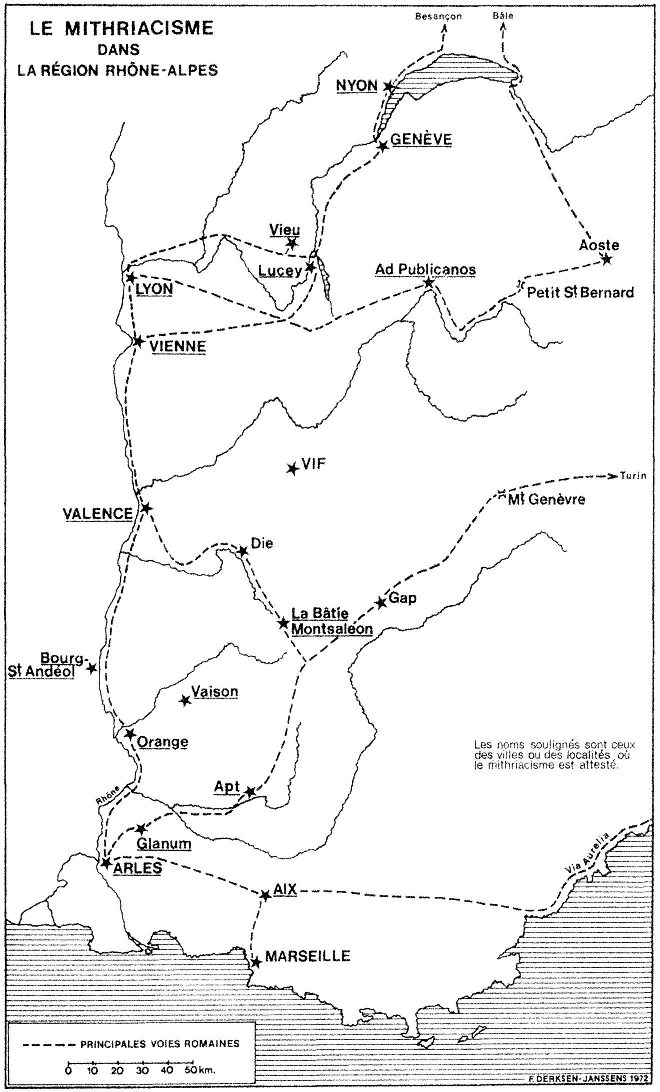
2



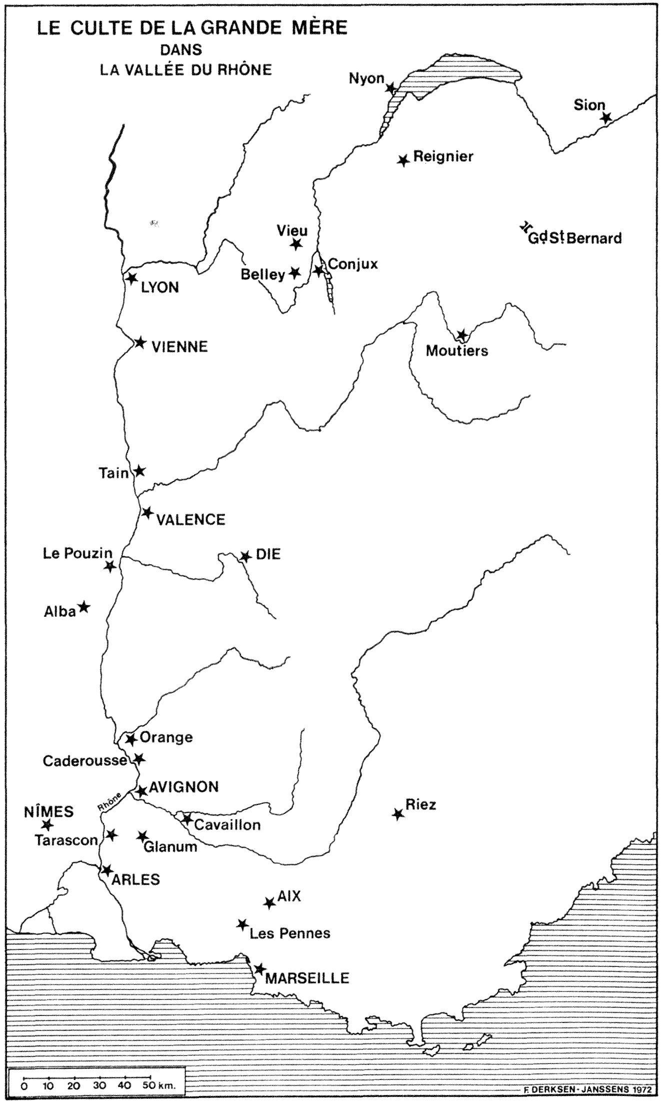
3

PLANCHE XXXVII




LE MITHRIACISME
DANS
LA RÉGION RHÔNE-ALPES
Besançon
Bâle
NYON
GENÈVE
Vieu
Lucey
Aoste
Ad Publicanos
LYON
Petit St Bernard
VIENNE
VIF
Turin
Mt Genèvre
VALENCE
Die
Gap
La Bâtie
Montsaleon
Bourg-
St Andéol
Vaison
Orange
Les noms soulignés sont ceux des villes ou des localités où le mithriacisme est attesté.
Apt
Rhône
Glanum
ARLES
Via Aurelia
AIX
MARSEILLE
PRINCIPALES VOIES ROMAINES
0 10 20 30 40 50 km.
F. DERKSEN-JANSSENS 1972

Carte 1


LE CULTE DE LA GRANDE MÈRE
DANS
LA VALLÉE DU RHÔNE
Nyon
Sion
Reignier
Vieu
Gd St Bernard
Conjux
Belley
LYON
VIENNE
Moutiers
Tain
VALENCE
Le Pouzin
DIE
Alba
Orange
Caderousse
AVIGNON
NÎMES
Rhône
Riez
Cavaillon
Tarascon
Glanum
ARLES
AIX
Les Pennes
MARSEILLE
0 10 20 30 40 50 km.
F. DERKSEN-JANSSENS 1972

Carte 2